1204.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1231 1304.
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto 1
N.° d'ord. 42.

Tabl. XVIII. 1/5

PORTE-FEUILLE

DU SECOND AGE.

58015

PORTE-FEUILLE
DU SECOND AGE,

MÉLANGE DE PIÈCES DIVERSES LUES
EN SOIRÉES DE FAMILLE;
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par Mme. M. C. C. OLLIVIER.

TOME SECOND.

A PARIS.
A la Librairie de A. G. DEBRAI, rue S. Honoré, barrière des Sergens.

AN XII — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

PORTE-FEUILLE

DU SECOND AGE

CE QUI CONSTITUE LE GRAND HOMME.

PENDANT le temps que l'on construisait le canal du Duc de Bridge-Water, M. C. dit à son fils: je veux vous montrer un grand homme, et il le mena dans un endroit, où une multitude d'ouvriers étaient occupés à élever une énorme jetée sur le sommet de laquelle le canal devait traverser une vallée profonde; au milieu d'eux, était un homme vêtu très simplement, gauche dans ses mouvemens, lourd dans son maintien, grossier dans tout son extérieur, et n'ayant rien en apparence qui le distinguât des ouvriers; il tenait à la main un plan, donnait des ordres autour de lui, et surveillait tous les travaux avec une attention profonde. Arthur, dit M. C., vous voyez le grand Brindley.

Arthur. Quoi ! c'est là un grand homme !

M. C. Oui, mon fils, un très-grand homme ; d'où vient votre étonnement?

Arth. Je ne sais, je m'imaginais qu'un grand homme devait avoir une toute autre mine.

M. C. Qu'importe la mine, si l'on peut faire de grandes choses? Cet homme, privé de toute espèce de secours, est devenu par la seule force de son génie, le premier ingénieur du siècle ; il perce des montagnes, élève des ponts sur des vallées, fait passer des aqueducs à travers des rivières navigables, et changera vraisemblablement la face du pays en y introduisant des améliorations d'une valeur incalculable. On se demande quelquefois avec surprise, comment il viendra à bout de ses desseins ; car sans consulter personne, et comptant sur ses propres forces, il triomphe de tous les obstacles ; sous l'extérieur d'un rustre, il cache un esprit du premier ordre, et peut-être parmi un million d'hommes,

n'en trouverait-on pas un digne de lui être comparé.

Arth. Tous les hommes d'une habileté supérieure sont-ils pour cela de grands hommes ?

M. C. Le mot grand a diverses acceptions ; mais j'appelle grand homme, celui qui fait de grandes choses sans le secours d'autrui. On emploie souvent beaucoup d'habileté à des choses frivoles où on la perd par indolence et faute d'exercice. Pour qu'un homme mérite le titre de grand, il faut que l'objet de ses entreprises soit d'une grande importance pour la société, et que l'ardeur et la persévérance accompagnent ses efforts.

Arth. Tous les grands hommes dont il est parlé dans mes livres étaient des rois, des généraux, des ministres d'état, ou des personnages d'un rang élevé.

M. C. Il est tout simple qu'ils figurent dans la liste des grands hommes, parce que leur sphère d'ativité est très-

étendue, et qu'ils influent sur le sort d'un grand nombre d'hommes; mais ceux qui inventent des arts utiles, qui découvrent des vérités importantes, et qui par là contribuent au bonheur des générations futures sur une grande partie du globe, rendent plus de service au genre humain, et ont plus de droit au titre de grands hommes; il est plus certain que leurs œuvres leur appartiennent en propre. Pour apprécier la part que ceux qu'on nomme grands hommes ont aux événemens dont on leur fait honneur, il n'y a qu'à les dépouiller de leur rang et de la puissance qu'ils avaient en main, puis voir ce qu'ils auraient fait sans ces avantages, ou bien substituer à leur place un homme ordinaire, et se demander ce qu'il aurait fait de moins qu'eux. Auguste et Louis XIV ont passé pour de grands princes; mais privés de la couronne, ils n'auraient été que des hommes ordinaires, et n'auraient point occupé la renommée; au lieu qu'aucun changement de circonstances n'aurait pu réduire Alfred le grand au niveau d'un homme ordinaire. Les deux premiers en

laissant la couronne à leurs successeurs, ont à peine laissé un vide, et la mort d'Alfred changea le destin de ses états; c'est ainsi que la gloire et la grandeur de Thèbes disparurent avec Épaminondas. L'importance qu'il avait donnée à sa patrie s'évanouit, lorsqu'il cessa de la soutenir.

Arth. Le Czar Pierre n'était-il pas un grand homme ?

M. C. On pourrait peut-être lui contester ce titre; despote dans un vaste empire, il pouvait exécuter tous les plans qu'il avait adoptés ; et ces plans avaient, en général, de la grandeur et un but utile ; mais disposant de la vie et de la fortune de plusieurs millions d'hommes, il avait une foule de moyens parmi lesquels il aurait pu mieux choisir; et il semble qu'il y eut plus de force, j'ai pensé dire de férocité, que de sagesse et de jugement dans la manière dont il poursuivit l'exécution de ses desseins ; cependant c'était au moins un homme extraordinaire; quitter son trône,

et aller chercher au loin les connaissances qui lui étaient nécessaires pour tirer son pays de la barbarie, n'était pas d'une ame vulgaire. Après tout, un prince véritablement grand aurait pu employer mieux son temps qu'à apprendre, en Hollande, l'art de construire des vaisseaux.

Arth. Et Alexandre le Grand ?

M. C. C'était un grand conquérant ; mais non un grand homme ; avec les troupes bien disciplinées que lui avait laissées son père, il ne lui était pas difficile de disperser les asiatiques mal aguerris, et de triompher du roi de Perse ; mais quoi qu'il ait donné quelques marques d'un esprit supérieur, il avait peu de ces qualités éminentes, propres à le faire distinguer s'il eût vécu dans une condition obscure. Comparez sa grandeur passagère, soutenue par des ministres et des généraux habiles, à l'influence que son précepteur Aristote exerça sur l'esprit des hommes par la seule force de son gé-

nie, influence qui s'est étendue par tout où la civilisation a fait des progrès, et qui subsiste encore deux mille ans après sa mort. Mettez aussi en parallèle les rois d'Espagne, maîtres de possessions immenses en Europe et en Amérique, avec Christophe Colomb, navigateur génois, qui aurait pu faire graver sur sa tombe : « Ci-git celui qui donna un nouveau monde aux rois de Castille et d'Arragon. » Ce genre de rapprochement nous apprendra à distinguer la grandeur de caractère de celle de la position; choses que l'on confond trop souvent. Celui qui gouverne un grand pays est, dans un sens, un grand roi; mais ce titre appartient à son rang comme celui de grand Mogol et de grand Seigneur; il n'annonce pas plus de grandeur personnelle, que celui de grand écuyer ou de grand veneur.

Arth. Peut-on être grand homme sans être bon?

M. C. Si le grand homme est celui qui fait de grandes choses, la bonté

ne peut servir à le caractériser, parce-qu'elle se rapporte au but des actions et non aux actions en elles-mêmes. César et Cromwell, par exemple, étaient des hommes capables des plus grands exploits; mais comme il ne les dirigeaient point vers le bien public, et qu'ils violaient, au contraire, les lois de leur pays et les préceptes de la saine morale, pour satisfaire leur ambition, il n'ont pu obtenir que le titre de grands hommes odieux et pervers; au reste, nul homme ne peut être dit grand s'il ne possède quelques vertus; il doit être actif, constant, au-dessus des difficultés et des périls; et inaccessible à la volupté. Pour avoir manqué de ces qualités morales, plusieurs personnages, doués d'ailleurs de talens éminens et d'un esprit supérieur, n'ont pu mériter le titre de grands. En vain les poëtes et les historiens français ont-ils donné à Henri IV, le surnom de grand; la facilité de son caractère et l'empire que le plaisir avait sur lui, l'ont fait dépouiller de ce titre au tribunal de l'impartiale postérité. Le pouvoir le plus essentiel à

la vraie grandeur, est celui qu'un homme a sur lui-même. Qui ne sait commander à ses passions, est indigne de commander aux autres, et ne méritera jamais le surnom de grand.

Arth. La bonté n'est-elle pas préférable à la grandeur ?

M. C. Il y a plus de mérite sans doute à être bon, parce que cela dépend de notre volonté, au lieu que les talens qui font que l'on devient grand, sont un don de la nature ; l'étude et l'exercice peuvent les perfectionner : mais aucun effort ne peut les acquérir ; au reste, la bonté et la grandeur sont deux sortes de mérite qui n'ont, pour ainsi dire, rien de commun : l'une excite l'estime et l'amour, l'autre l'admiration et le respect ; ce M. Brindley que vous voyez-là, est un digne homme, d'après tout ce que j'en ai entendu dire ; mais ce n'est pas sous ce point de vue que j'ai voulu vous le montrer ; mon intention a été de vous faire connaître une de ces rares et sublimes productions de la nature, qu'on ne peut contempler

sans étonnement et sans une espèce de vénération. Le fruit que je desire que vous retiriez de cet entretien, c'est d'être persuadé que pour devenir grand, il faut avoir une juste idée de la véritable grandeur.

LE PLANTEUR ET LE NÈGRE.

Le planteur. Malheureux qu'as-tu à dire pour ta défense après cette seconde tentative? y a-t-il sorte de châtiment que tu ne mérites?

Le nègre. Tout ce que je pourrais répondre serait inutile; je subirai mon sort.

Le maître. Mais n'es-tu pas un coquin incorrigible?

Le n. Je suis esclave; ce mot dit tout.

Le m. Et fort mal. J'avais cru découvrir en toi quelques marques d'un esprit supérieur à ta condition, et je t'ai traité en conséquence. Tu as été bien nourri, bien logé, je ne t'ai point surchargé de travail. J'ai eu soin que

rien ne te manquât lorsque tu étais malade ; et voilà le retour dont tu me payes !

Le n. Puisque vous daignez converser avec moi comme avec un homme, je vais vous répondre. Dans tout ce que vous avez fait pour moi, y a-t-il rien qui puisse compenser la liberté que vous m'avez ravie ?

Le m. Je ne te l'ai point ravie ; tu étais esclave quand je t'achetai de bonne foi.

Le n. Donnai-je mon consentement à cet odieux marché ?

Le m. Tu ne pouvais pas le donner, tu avais déjà perdu le droit de disposer de toi-même.

Le n. J'en avais perdu le pouvoir, mais non le droit. Je fus perfidement arraché à mon pays, où je m'occupais d'un travail honnête. Je fus enchaîné, vendu à l'un de vos compatriotes, traîné par force sur un vaisseau, amené ici et ex-

posé au marché pour être vendu comme une bête de somme. Que trouvez-vous dans cette suite de violences et d'injustices qui puisse établir un droit ? Existait-il ce droit chez le lâche qui me vola, chez le marchand qui le poussait à cet action, ou chez vous qui encouragiez le marchand à amener sa cargaison de bétail humain, afin que vous puissiez cultiver vos terres ?

Le m. Il est dans l'ordre naturel des choses qu'un homme devienne le serviteur d'un autre ; cela a toujours été et ne changera pas. J'ai profité de la coutume établie ; je ne l'ai pas introduite.

Le n. Le voleur qui vous met le pistolet sur la gorge peut faire le même raisonnement ; la Providence lui a donné un pouvoir sur votre vie et sur vos propriétés, comme elle a donné à mes ennemis un pouvoir sur ma liberté ; mais elle m'a donné aussi des jambes pour m'échapper ; et qui pourrait me retenir quand je trouve l'occasion de

me venger du tort que l'on m'a fait ?

Le m. Tu ne comptes donc pour rien la reconnaissance ? oui la reconnaissance. Depuis que tu es en ma possession n'ai-je pas fait tout ce qui dépendait de moi pour adoucir ton infortune par de bons traitemens ? Cette conduite de ma part ne t'impose-t-elle aucun devoir ? Songe à ce que pouvait être ta condition sous un autre maître !

Le n. Vous n'avez fait pour moi, que ce que vous faites pour vos bêtes de somme. Elles sont bien nourries, bien soignées ; vous ne les faites pas plus travailler que vos esclaves ; c'est pour votre propre intérêt que vous en agissez ainsi ; et si vous traitez vos esclaves et vos bêtes de somme mieux que ne le font quelques-uns de vos voisins ; c'est que vous êtes plus avare ou plus riche qu'eux.

Le m. Tu pourrais ajouter et plus humain.

Le n. Humain ! Vous croyez mériter

ce titre en gardant vos semblables dans un état de servitude involontaire, privés de l'exercice de leur volonté, exposés à tous vos caprices ou à la brutalité de vos inspecteurs, qui peuvent disposer de nous comme il convient à votre cupidité ou à votre fantaisie! Des créatures réduites à cet état, peuvent-elles éprouver le sentiment de de reconnaissance pour le tyran qui les y retient? Regardez ces membres; ne sont-ce pas ceux d'un homme? Eh bien sachez que j'en ai l'ame aussi.

Le m. Non-seulement, j'avais l'intention de te rendre la vie douce pour le présent; je voulais encore pourvoir à ce qu'elle continuât de l'être dans un âge avancé.

Le n. Qu'importe une vie comme la mienne! enlevé de mon pays, séparé de mes amis, privé de tout ce qui m'est cher, contraint de travailler pour un maître sous un climat dévorant, dois-je penser à la vieillesse? hélas! plutôt mon existence finira, plutôt j'obtien-

drai le soulagement auquel j'aspire.

Le m. Ainsi il est impossible de te retenir par d'autres liens que ceux de la contrainte et la sévérité.

Le n. Il est impossible à ceux qui ont senti le prix de la liberté, de s'accoutumer à l'humiliation de l'esclavage.

Le m. Si je te rendais la liberté, compterais-tu cela du moins pour une faveur?

Le n. Pour la plus grande que je pusse recevoir. Car quoi que cette restitution ne fût que la réparation d'un tort, l'intérêt personnel sacrifié à la justice, est trop rare pour qu'on ne le loue pas quand il a lieu.

Le m. Eh bien, je veux être juste; vous êtes libre.

Le n. Maintenant que je suis votre serviteur, et non votre esclave; le premier devoir que m'impose la reconnaissance; c'est de vous avertir des dangers qui vous entourent. Chacun de

vos esclaves est un ennemi implacable, tous sont impatiens de trouver l'occasion de se venger sur vous et sur les autres planteurs de toutes les misères qu'ils ont endurées. Ceux qui avaient naturellement le plus de générosité dans le cœur, sont ceux que révolte le plus l'idée d'une servitude perpétuelle. Croyez qu'aucune faveur ne peut diminuer leur ressentiment. Vous les avez réduits à l'état de brutes; mais s'ils n'ont pas la stupidité des bêtes de somme, ils ont la férocité des animaux qui vivent de proie. La supériorité des forces, peut seule vous garantir. Dès que cette supériorité vous manquera, vous serez à la merci de gens qui à leur tour seront sans pitié.

Il n'est point d'autre pacte entre le maître et l'esclave.

CE QUE COUTE UNE VICTOIRE.

Bonne, heureuse, grande nouvelle! s'écriait le jeune Oswald en rentrant chez son père; nous avons remporté une victoire complette, et tué je ne sais combien

de milliers d'ennemis. Ce soir il y aura illumination et feu de joie.

Vous pensez donc, lui dit son père, que la mort de plusieurs milliers de vos semblables soit quelque chose de bien réjouissant?

Oswald. Non, je ne pense pas précisément cela, mais il est naturel d'apprendre avec satisfaction ce qui arrive d'avantageux à sa patrie.

Le père. Assurément, pourvu que sa prospérité ne coûte point de larmes au reste du genre humain; et malheureusement la guerre est rarement avantageuse pour les nations belligérantes: si quelquefois elle est utile ou nécessaire, elle entraîne tant de maux, qu'un homme sensible ne peut guères se réjouir de ses événemens favorables, s'il envisage l'objet sous toutes ses faces.

Osw. Mais si nos ennemis se disposaient à nous faire beaucoup de mal et que nous les ayons prévenus, n'avons-nous pas lieu de nous en féliciter?

Le p. Hélas ! nous sommes en général bien peu en état de décider lequel des deux partis a eu les plus mauvaises intentions ; pour l'ordinaire les deux partis ont tort, et les succès les rendraient également injustes et déraisonnables ; mais abstraction faite de cette considération, celui qui se réjouit de l'événement d'une bataille se réjouit du malheur de plusieurs milliers de ses semblables, et cette pensée est bien propre à modérer le plaisir de la victoire. Si un chirurgien vous abordait, le sourire sur les lèvres, et vous disait d'un air triomphant, qu'il a coupé dans la journée une demi-douzaine de jambes, que penseriez-vous de lui ?

Osw. Qu'il aurait le cœur très-dur.

Le p.. Remarquez cependant que les opérations se font pour l'avantage des patiens et à leur prière, au lieu que dans une bataille, il est probable qu'aucun de ceux qui y sont engagés, n'a le moindre intérêt personnel à la cause qu'il défend, et que la plupart viennent là parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Dans la

bataille dont vous venez de parler, il y a eu dix mille hommes tués sur la place, et à peu près autant de blessés.

Osw. Des deux côtés?

Lep. Oui, et des deux côtés ce sont des hommes. Considérez à présent que les dix mille qui ont péri dans cette matinée, quoique tout soit fini pour eux dans ce monde, ont laissé des personnes qui déplorent leur perte : des parens, des amis, des femmes, des enfans, plongés dans l'affliction. Supposez que la mort de chacun d'eux n'intéresse que deux personnes, voilà donc vingt mille personnes malheureuses par cette bataille; mais ce n'est pas tout : et les blessés ? songez-vous qu'au moment où nous parlons, huit ou dix mille hommes sont étendus sur de méchans grabats, déchirés par des balles, balafrés par des coups de sabres, et couverts de plaies en suppuration? que plusieurs sont à l'agonie, que d'autres languissent pendant des semaines et des mois dans des souffrances cruelles, et que quelques-uns sont condamnés à traî-

ner leur corps mutilé ou infirme le reste de leur vie?

Osw. Ce tableau fait frémir, je l'avoue.

Le p. Ce soir, quand vous allumerez vos lampions, songez à ce qu'ils coûtent.

Osw. Cependant tout le monde se réjouit, et ne paraît pas faire ces réflexions.

Le p. Sans doute on ne les fait pas; car j'aime à croire qu'il n'y a point d'homme assez insensible pour s'abandonner à la joie, en se rappellant qu'un si grand nombre de ses semblables sont dans le malheur. Vous souvenez-vous du pauvre Ditkens, qui eut la jambe fracassée par un énorme chariot? comme chacun le plaignoit!

Osw. Oui je m'en souviens très-bien; il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit, tant j'étais affligé de son accident.

Le p. Eh bien il y a en ce moment des milliers d'êtres qui souffrent autant que lui, et à peine y pensons-nous; si un seul était

était sous nos yeux, nous serions vraisemblablement plus touchés de son sort que nous ne le sommes du malheur de tous les autres ensemble. Je vous raconterai, si vous voulez, l'histoire d'un pauvre soldat que j'ai particulièrement connu.

Osw. Vous me ferez grand plaisir.

Le p. Dans le village où j'étais à l'école, vivait un tisserand honnête et industrieux; il avait un fils unique déjà homme fait; c'était un enfant soumis et un excellent ouvrier, fort utile à ses parens: malheureusement étant allé un jour au marché de la ville voisine pour y porter quelques ouvrages, il rencontra un de ses camarades qui le mena au cabaret. Au moment où il se disposait à partir, un recruteur entra dans la chambre, et lui trouvant l'air d'un homme vigoureux et propre au métier des armes, il l'engagea à rentrer et à boire un coup avec lui; il ne manqua pas de lui vanter la vie de soldat. Le pauvre Walter, qui n'était pas sur ses gardes, s'enivra; alors le sergent lui glissa un schelling dans la

main pour boire à la santé de sa majesté, et lui déclara qu'il était enrôlé ; on le garda toute la nuit, et le lendemain on le conduisit devant un magistrat pour prêter serment. L'ivresse de Walter était dissipée, et il fut désolé de ce qu'il avait fait ; mais on lui dit qu'il ne pouvait se libérer à moins de donner une guinée par forme d'indemnité. Il ne savait comment faire ; pressé par la honte et la crainte de se présenter devant ses parens, il prêta serment, partit avec le recruteur et ne retourna point à la maison paternelle. Ses parens furent au désespoir en apprenant cette malheureuse avanture. Une jeune fille du village, qui avait de l'affection pour lui, en devint presque folle. Walter leur écrivit par la première poste pour leur faire ses adieux et tâcher de les consoler ; ensuite il joignit son régiment qui ne tarda pas à s'embarquer pour l'Allemagne, où il resta jusqu'à la paix. Walter donna une fois ou deux de ses nouvelles ; mais la dernière année on n'entendit plus parler de lui.

Osw. Qu'était-il devenu ?

Le p. Vous le saurez. Dans une soirée

d'été, un homme couvert de vieux haillons rouges, et se traînant avec peine sur des béquilles, arriva dans le village; il était pâle et défait, avait les joues creuses, et tout l'extérieur de la détresse et du malheur. Plusieurs personnes l'entourèrent, pénétrées de compassion pour lui. Dans le nombre était une jeune fille, qui ayant fixé la vue sur lui pendant quelques momens, s'écria: c'est Walter! et tomba évanouie. Walter tomba par terre à côté d'elle. Les parens, qu'on était allé avertir, accoururent et le pressèrent dans leurs bras en pleurant amèrement. Je fus témoin de cette scène attendrissante et je ne l'oublierai jamais. Enfin leurs voisins les conduisirent à leur chaumière, où Walter leur raconta ainsi son histoire.

Dans la dernière bataille que nos troupes ont gagnée en Allemagne, j'étais à la première ligne et je reçus un coup qui me cassa la cuisse; je tombai, et au même instant notre régiment fut obligé de faire retraite; un escadron ennemi s'avançant sur nous au grand galop, un cavalier me détacha un coup de sabre;

j'étais couché, je levai mon bras pour sauver ma tête ; il m'en couta tous les nerfs du poignet. Bien-tôt après l'ennemi qui s'était reculé, revint sur nous; le pied d'un des chevaux porta sur moi, et me brisa trois côtes. L'action fut longue et sanglante, et les blessés de part et d'autre restèrent pendant toute la la nuit sur le champ de bataille. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cette nuit me parut longue. La perte de mon sang fut suivie d'un évanouissement fort long. Quand j'eus repris connaissance, je fus tourmenté de la soif et pénétré d'un froid vif qui rendait insupportable le sentiment de mes blessures. Le lendemain vers midi, il arriva des chariots pour emmener ceux qui restaient encore en vie. Je fus transporté avec beaucoup d'autres à la ville voisine; le mouvement du chariot me fit souffrir des douleurs inouies ; chaque cahot était pour moi un supplice inexprimable ; enfin nous arrivâmes à un hôpital qui régorgeait de blessés, et nous n'aurions pas tardé à être suffoqués par la chaleur et l'infection, si une fièvre épidé-

mique n'eût rapidement diminué notre nombre ; j'en fus atteint et réduit trois fois à l'agonie ; j'en réchapai, mais mes blessures eurent tant de peine à se cicatriser, qu'il s'écoula près d'une année avant qu'elles fussent guéries. Plusieurs portions des os de ma cuisse s'étaient détachées et l'ont laissée comme vous voyez, tortue et hors de service. J'ai perdu entièrement l'usage de trois doigts de la main, droite et mes côtes cassées m'ont causé de longs crachemens de sang, dont il m'est resté une toux et une oppression qui me conduiront au tombeau. On m'accorda un congé absolu, je me mis en route sans oser me flatter de revoir mon pays, tant je me sentais affaibli. J'ai ouï dire qu'à la paix les affaires publiques s'étaient trouvées précisément dans l'état où elles étaient avant la guerre ; mais qui me rendra ma santé et l'usage de mes membres ? On m'a mis sur la liste pour une pension qui me préservera d'être à charge à mes amis, si j'ai encore quelque temps à vivre. Voilà tout ce qui reste de Walter à présent.

Osma. Pauvre Walter! que devint-il après cela?

Le p. La blessure de sa cuisse se r'ouvrit et à la suite d'une longue fièvre et de cruelles souffrances, il en sortit encore plusieurs esquilles. L'hiver survint, la toux augmenta, il maigrit davantage et ne fut bien-tôt plus qu'un squelette; enfin il mourut au printemps. La jeune fille le veilla chaque nuit, tomba en consomption et le suivit de près. Les parens devenus vieux et privés d'appui, tombèrent dans la misère et furent conduits à la maison de travail où ils finirent leurs jours.

Telle fut l'histoire du soldat Waltèr, telle a été celle de plusieurs autres, et telle sera celle d'une foule d'infortunés qui gémissent pendant que vous songez à vous réjouir. Voilà, mon fils, ce que coûte une victoire.

POURQUOI UNE POMME TOMBE.

Lucie dit un jour à son père: je viens de lire que Newton fut conduit à

à quelques-unes de ses grandes découvertes, par la chute d'une pomme qu'il vit se détacher d'un arbre. Qu'y avait-il en cela d'extraordinaire ?

Le p. Rien ; mais ce fait attira son attention et lui donna occasion de réfléchir.

L. Sur quoi je vous prie ?

L. p. Sur la cause de cette chute.

L. Fallait-il tant rêver pour la découvrir ? la pomme était tombée parce que la queue s'étant séparée de la branche, il n'y avait plus rien pour la soutenir.

Le p. Et vous concluez de-là ?

L. Qu'elle devait tomber.

Le p. Mais pourquoi le devait-elle ? voilà le véritable point de la question.

L. Parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement.

Le p. Pourquoi ne pouvait-elle pas faire autrement.

L. Je l'ignore ; mais vous me faites là une étrange question : c'est peut-être parce qu'il n'y avait rien pour la retenir.

Le p. Admettons que rien ne le retenait plus ; était-ce une raison pour qu'elle tombât à terre ?

L. Oui sans doute.

Le p. Une pomme est-elle animée ou n'est-ce qu'un corps inanimé ?

L. Elle est inanimée.

Le p. Les êtres inanimés peuvent-ils se mouvoir d'eux-mêmes ?

L. Je ne le crois pas ; mais une pomme tombe parce qu'elle est forcée de tomber.

Le p. Il y a donc hors d'elle quelque force qui l'entraîne, sans quoi elle resterait toujours à la même place, quoi que détachée de la branche.

L. Vous le croyez ?

Le p. Pourquoi pas ? Elle ne peut être mue que par deux causes, c'est-à-dire par elle-même ou par un agent extérieur : or, vous avez reconnu qu'elle ne pouvait se mouvoir d'elle-même ; mais de qu'elle nature est cet agent extérieur ? Voilà ce qui excitait la curiosité de Newton.

L. Mais toute autre chose tombe sur la terre, comme la pomme, quand rien ne la retient.

Le p. D'accord ; c'est pourquoi il doit y avoir une cause universelle de cette tendance vers la terre.

L. Et quelle peut être cette cause ?

Le p. Si les choses ne peuvent se mouvoir d'elles-mêmes, elles ne peuvent tendre vers la terre, à moins que la terre ne les attire.

L. Mais la terre n'est pas plus animée que ces choses ne le sont ; comment peut-elle donc les attirer ?

Le p. L'objection est fort bonne ; cela s'appelle aller au fait. Newton, après de profondes méditations, découvrit une loi de la nature, connue sous le nom d'attraction, en vertu de laquelle, chaque portion de matière attire à elle d'autres particules de matière, avec une force proportionnée à sa grandeur et à sa distance. Posez sur une table deux billes de marbre, elles auront une tendance réciproque à se réunir, et s'il n'existait qu'elles dans le monde, elles se réuniraient ; mais elles sont aussi attirées par la table, par la partie de la terre sur laquelle repose cette table et par tous les autres corps qui se trouvent dans la chambre ; et ces attractions différentes agissent toutes à la fois. Le Globe de la terre est une masse énorme de matière à laquelle rien ne peut être comparé ; en conséquence il attire avec une force supérieure tout ce qui est à sa portée, et voilà pourquoi tout les corps tombent ; leur chute est l'effet de ce qu'on appelle *gravitation* des corps. Lorsque je soulève quelques corps, j'agis en sens contraire à cette force du Goble ; voila ponrquoi

il me paraît pesant en raison de la matière qu'il contient ; parceque cela augmente l'attraction de la terre sur lui. Comprenez-vous ?

L. Un peu ; n'est-ce pas comme l'aimant qui attire une aiguille ?

Le p. C'est là une attraction, mais d'une espèce particulière et qui n'a lieu qu'entre l'aimant et le fer ; tandis que la gravitation ou l'attraction de la terre, agit sur tous les corps indistinctement.

L. Mais vous attire-t-elle ainsi que moi, en ce moment ?

Le p. Oui.

L. Et pourquoi donc ne demeurons-nous pas attachés à la terre?

Le p. Parce que nous sommes des êtres animés ; nous avons la faculté de nous mouvoir de nous-mêmes ; faculté qui peut, jusqu'à un certain point, balancer l'attraction de la terre ; mais ce qui vous empêche de sauter aussi faci-

lement à un mille de hauteur qu'à un pied, c'est que cette même attraction de la terre vous ramène en bas, après que vous avez atteint le point où vous cessez de pouvoir lutter contre l'attraction du Globe.

L. Je commence à comprendre ce que j'ai lu de certains peuples qui habitent le côté opposé du Globe, relativement à nous, et que l'on appelle, je crois, nos antipodes, parce qu'il ont les pieds opposés aux nôtres, et la tête en l'air. Je m'étonnais toujours de ce qu'ils pouvaient se soutenir ainsi; j'en vois la raison à présent, c'est que la terre les attire à elle.

Le p. Fort bien : en effet où pourraient-ils tomber? qu'y a-t-il au-dessus de leur tête ?

L. Que sais-je? le ciel apparemment.

Le p. Vous ne vous trompez pas. La terre est une grosse boule suspendue dans l'air, et qui tourne continuellement; ce qui fait que le Soleil paraît se lever

et se coucher tour à tour. A midi nous le voyons sur notre tête, quand nos antipodes ont les étoiles sur la leur. A minuit, c'est le contraire ; ainsi pourquoi tomberaient-ils plutôt que nous sur le Soleil ou sur les étoiles ?

L. Mais nous sommes dessus et ils sont dessous.

Le P. Qu'est-ce que ce dessous, si se n'est la terre, et ce dessus si se n'est le ciel? Leurs pieds touchent la terre et leur tête regarde le ciel ainsi que la nôtre, et nous sommes sous leurs pieds comme ils sont sous les nôtres. S'il y avait un trou creusé dans la terre, et qui la traversât d'outre en outre, que verriez-vous par ce trou ?

L. Le Ciel, le Soleil et les étoiles ; maintenant je vois clairement ce dont il s'agit ; mais dites moi, je vous prie, qu'est-ce qui supporte la terre dans l'air ?

Le p. Que voulez-vouléz dire ? où pourrait-elle tomber ?

L. Je n'en sais rien ; je suppose ce-

pendant qu'elle se porterait vers l'endroit où elle serait le plus attirée. J'ai entendu dire que le soleil était infiniment plus gros que la terre ; ne pourrait-elle pas être attirée vers lui ?

L. p. Je vois que vous avez fort bien saisi la question ; mais je vous dirai une autre fois comment cela arrive, et pourquoi la terre ne tombe point dans le soleil comme elle paraîtrait devoir le faire. En attendant voyez un peu jusqu'où nous à conduit la chute d'une pomme.

L. Jusqu'aux antipodes et je ne sais où.

LA COLONIE.

Approchez-vous, dit un jour monsieur Barlow à ses écoliers ; j'ai un nouveau jeu à vous apprendre : je vais fonder une colonie, et pour y être admis, vous viendrez, l'un après l'autre, m'offrir vos talens. Commençons : qui êtes-vous, A ?

A. Fermier, monsieur.

M. B. Soyez le bien venu; nous avons beaucoup de terres en friche ; ainsi il ne saurait y avoir trop de fermiers dans la colonie; mais il nous faut des fermiers travailleurs et non des fermiers fainéans. Il y a peu de laboureurs parmi nous, et chacun doit mettre la main à la charrue. D'ailleurs nous avons des bois à éclaircir, des marais à dessécher, et quantité d'autres gros ouvrages à faire.

A. Il n'y a rien là qui m'effraie, et vous pouvez compter sur mon goût pour la vie laborieuse.

M. B. Cela étant, je vous accepte, ainsi que tous ceux de votre profession que vous pourrez engager à prendre le même parti; il y aura de l'occupation pour tous, et la besogne ne vous manquera pas. Qui est-ce qui vient après ?

B. Je suis meunier, monsieur.

M. B. Tant mieux, c'est un métier très-utile. Le blé que nous ferons croître aura besoin d'être moulu; sans quoi il nous ferait peu de profit. Il n'y a qu'une chose qui

m'inquiète, c'est la difficulté de nous procurer un moulin.

B. Il n'y aura qu'à en construire un.

M. B. A la bonne heure; mais pour cela il faudra que vous ameniez avec vous un ouvrier qui soit au fait de ce genre de construction. Quant aux pierres propres à faire des meules, nous les embarquerons. Quel est celui qui vient ensuite?

C. Je suis charpentier, monsieur.

M. B. Vous êtes un homme essentiel, et vous ne serez pas le moins occupé. Il y aura des maisons à bâtir, des clôtures à faire, des meubles en bois de toute espèce à construire; et tout notre bois de charpente est encore sur pied. Vous aurez beaucoup de peine. Il faudra couper les arbres, scier les planches et former des chantiers.

C. Qu'à cela ne tienne, monsieur.

M. B. Dans ce cas, je vous engage; mais vous ferez bien d'emmener avec vous deux ou trois compagnons laborieux. Qui est-ce qui suit?

D. Un forgeron, monsieur.

M. B. Excellent camarade pour le charpentier; sans vous deux nous serions fort embarrassés. Vous embarquerez votre grand soufflet et votre enclume; et dès que nous serons arrivés, nous établirons une forge; mais il nous faudrait un maçon pour cela.

E. Je suis maçon de mon métier.

M. B. Vous nous serez très-nécessaire; car quoique des maisons de bois puissent d'abord nous suffire, il nous faudra des briques et des pierres travaillées pour les cheminées, les foyers et les fours; et tout cela est l'affaire du maçon; mais vous nous serez encore plus utile, si vous êtes en état de faire les briques et de cuire la chaux.

E. Je tâcherai d'en venir à bout.

M. B. Rien de mieux. Je vous engage. Et vous, que savez-vous faire?

F. Des souliers, monsieur.

M. B. On ne saurait s'en passer ; mais vous les ferez comme Eumée dans l'Odyssée, avec des peaux crues ; car il n'y a pas d'apparence que nous ayons du cuir.

F. Mais je sais aussi tanner.

M. B. Ah ! vous êtes notre fait ; je veux vous emmener, fallût-il vous donner doubles gages. Et vous ?

G. Je suis tailleur, monsieur.

M. B. Bon ! de long-temps nous ne songerons à nous faire faire des habits du dimanche ; mais nous ne voulons pas aller nuds pour cela ; ainsi vous aurez de la besogne ; je vous préviens seulement que vous serez obligé de rapetasser ; car nous ne pouvons pas en même temps prendre ce soin nous-mêmes et travailler au bois.

G. Je ne demande pas mieux.

M. B. Je vous retiens. Et vous ?

H. Je suis tisserand, monsieur.

M. B. Votre métier est très utile, sans doute ; mais notre colonie peut s'en passer quant à présent ; car nous avons beaucoup de choses à faire avant de songer à la culture du chanvre et du lin, et je crois qu'il nous en coûtera moins d'emporter du linge que d'en faire fabriquer : mais dans quelques années, nous serons charmés de vous retrouver dans les mêmes dispositions.

J. Moi je suis orfévre et jouaillier, monsieur.

M. B. Une nouvelle colonie ne vaut rien pour votre profession ; vous y mourriez de faim, ou vous nous affameriez.

J. Mais je suis horloger aussi.

M. B. Sous ce rapport, vous nous conviendriez mieux, car il est nécessaire de connaître le cours du temps ; mais il s'en écoulera beaucoup avant que nous soyons en état de vous encourager : en attendant, vous ferez bien de rester où vous êtes. Qui vient ensuite ?

K. Je suis perruquier, monsieur.

M. B. Nous serions de fort mauvaises pratiques pour vous. Cependant si vous voulez nous faire la barbe une fois la semaine, couper nos cheveux tous les trois mois, et le reste du temps aider le charpentier ou suivre la charrue, vous pourrez obtenir un honnête salaire. Mais vous n'aurez ni belles dames, ni messieurs élégans à coiffer pour le bal, ni même de perruques à friser et à poudrer pour le dimanche ; et je vous préviens que de long-temps, les barbiers et les coiffeurs ne feront fortune parmi nous. Après ?

L. Je suis docteur en médecine.

M. B. La santé est le premier des biens, et si vous pouvez nous la conserver ou nous la rendre, vous serez pour nous un homme très précieux. Je suppose que la chirurgie ne vous est point étrangère ; car nous serons exposés à bien des accidens, à des contusions, à des fractures.

L. Cette branche essentielle de l'art ne m'est point inconnue.

M. B. Ce qui serait bien nécessaire aussi, c'est la connaissance de divers genres de plantes, et de leur usage dans l'art de guérir.

L. La Botanique a été mon étude favorite. J'ai aussi quelques notions de Chimie et d'Histoire naturelle.

M. B. Vous êtes un trésor que toute la colonie s'empressera de posséder. Et vous?

M. Monsieur, je suis avocat.

M. B. Moi, Monsieur, je suis votre très humble serviteur. Quand nous serons assez riches pour avoir des procès, nous ferons connaissance avec vous.

N. Je suis maître d'école, monsieur.

M. B. C'est une profession que je suis loin de mépriser, et nous profiterons de vos offres lorsque nous aurons des enfans dans notre colonie. Quoique

nous soyons des hommes de peine, de simples ouvriers; nous ne voulons pas croupir dans l'ignorance, et nous nous empresserons d'apprendre au moins à lire et à écrire. En attendant que vous puissiez exercer parmi nous votre profession, vous pourrez tenir les registres de la colonie, et le dimanche, lire les prières à ceux qui voudront y assister.

N. Très-volontiers.

M. B. Dans ce cas je vous engage. Mais qui est-ce qui s'avance d'un pas si ferme?

O. Un soldat, monsieur; voulez-vous de moi?

M. B. Nous sommes des gens paisibles, et j'espère que nous n'aurons point d'ennemis à combatre. Nous voulons acheter des terres des naturels du pays, et être justes et fidèles dans le commerce que nous aurons avec eux. Guillaume Penn, le fondateur de la Pensilvanie, suivit ce plan, et s'en trouva bien. Pendant que les Indiens étaient en

guerre avec tous les Européens établis dans l'Amérique septentrionale, un homme vêtu en quaker, pouvait traverser leurs tribus les plus féroces, sans craindre la moindre insulte. Mon intention, au reste, est de rendre tous les habitans de la colonie assez familiers avec les armes, pour être capables de se défendre eux-mêmes, s'ils sont attaqués. Vous pouvez juger, d'après cela, si nous avons besoin de guerriers de profession.

P. Moi, monsieur, j'ai l'honneur d'être gentilhomme. J'ai ouï dire que le gibier était très-abondant dans le pays où vous allez, et je serai bien aise de faire le voyage avec vous.

M. B. Et quels services pensez-vous nous rendre, monsieur le gentilhomme?

P. Ce n'est pas là mon ambition, je ne cherche qu'à m'amuser.

M. B. Et vous prétendez sans doute que nous fassions les frais de vos amusemens?

P. J'espère tuer assez de gibier pour

fournir à ma subsistance, moyennant une ration de pain et quelques légumes que vous pourriez y joindre. Je me contenterai d'une maison un plus apparente que celles des autres; votre barbier, d'ailleurs, pourrait être mon domestique, et sur ce pied là, je serai peu à charge à la colonie.

M. B. Et quels motifs, je vous prie, pourraient nous engager à faire pour vous ces légers sacrifices ?

P. Eh mais... l'honneur d'avoir au-moins un gentilhomme dans votre colonie.

M. B. Je n'avais pas l'esprit de deviner cela. Eh bien monsieur, quand nous ambitionnerons cet honneur, nous vous enverrons chercher.

LA BONNE COMPAGNIE.

Sur-tout, Frédéric, fréquentez toujours la bonne compagnie, disait M. Lofty à son fils, partant pour l'université.

Je vous exhorte, mon fils à préférer toujours la bonne compagnie, disait également

lement M. Manly à son fils qui allait en apprentissage dans la ville voisine. Mais les deux pères attachaient au même mot un sens bien différent. Le premier entendait par bonne compagnie les personnes distinguées par leur rang et par leur fortune. Il n'avait point d'autre échelle pour juger entre le bien et le mieux à cet égard ; ainsi à ses yeux un écuyer était bonne compagnie, mais un baronnet était meilleure compagnie, et un lord valait encore mieux, pourvu que la fortune répondît au titre ; sans cela, M. Lofty faisait autant de cas d'un particulier riche : car, suivant ce judicieux appréciateur des convenances, un jeune homme devait choisir ses camarades parmi ceux dont le crédit ou l'opulence pouvaient contribuer à son avancement dans le monde.

M. Manly, au contraire, appellait bonne compagnie, ceux dont le commerce pouvait contribuer à cultiver l'esprit et à perfectionner le caractère d'un jeune homme, et il regardait comme la meilleure compagnie ceux qui à un mérite supérieur joignaient la politesse des manières. Comme la supériorité du rang

annonce pour l'ordinaire une éducation soignée; il desirait que son fils préférât pour camarades ceux de cette classe qui auraient été bien élevés; mais il était loin de lui conseiller d'éviter ceux qui n'auraient que des talens et du mérite sans fortune.

M. Lofty avait en aversion la mauvaise compagnie, c'est-à-dire, les inférieurs, les gens sans apparence, les hommes obscurs, que personne ne connaît.

M. Manly n'avait pas moins d'éloignement pour la mauvaise compagnie; mais il qualifiait ainsi les personnes qui avaient des habitudes vicieuses et peu d'esprit; ce qui se rencontrait fort souvent dans la bonne compagnie de M. Lofty. Les deux fils comprirent l'intention de leur père, et suivirent exactement les conseils qu'on leur avait donnés.

Frédéric, en arrivant à l'université, prit le bonnet de velours à houppe de soie, qui distingue la jeune noblesse; il chercha à s'insinuer dans les bonnes graces de tous ceux qui brillaient par la dépense, et se rendit le compagnon assidu de leurs parties de plaisirs et de

leurs passe-temps. On le traitait avec une familiarité insolente, qui approchait du mépris ; mais pour se conformer à une maxime de son père : qu'il faut quelquefois s'abaisser pour s'élever, il prenait tout en bonne part. Il négligea totalement l'étude comme inutile et même incompatible avec son plan. Il fit beaucoup de dépenses, mais son père y pourvut, sachant que l'argent s'en allait en bonne compagnie. Cependant ces dépenses, à la longue, montèrent si haut, que M. Lofty, qui de son côté fréquentait aussi la bonne compagnie, eut peine à y suffire. Une somme considérable que Frédéric perdit au jeu, augmenta la difficulté. Ne pas acquitter une dette d'honneur, c'était se priver de la faveur qu'il avait acquise à si grands frais. Par malheur, cette somme ne pouvait se trouver sans déranger les affaires de son père. Au milieu de cette perplexité, M. Lofty mourut, laissant une nombreuse famille, et très-peu de fortune. Frédéric revint à Londres, et eut bientôt dissipé dans la bonne compagnie, sa portion de l'héritage paternel. N'ayant ni talens, ni savoir, ni répu-

tation, il fut réduit à devenir l'humble complaisant des grands, à flatter leurs passions et à se faire le ministre de leurs vices ; traité par eux avec une légéreté mortifiante, il fut également méprisé et détesté de ceux qu'il avait dédaignés comme mauvaise compagnie.

Henri, vers le même temps, s'appliquait avec courage à l'étude de sa nouvelle profession, et employait ses momens de loisir à cultiver une société choisie parmi des jeunes gens à peu près du même état que lui, et parmi des hommes déjà formés, mais tous recommandables par leur conduite et par leurs connaissances. Il apprenait de chacun d'eux quelque chose d'utile ; mais il était particulièrement redevable à deux, d'une condition un peu inférieure à la sienne ; l'un était un horloger, excellent mécanicien, assez versé dans les Mathématiques et très au fait de tous les instrumens employés dans les expériences de physique ; l'autre était un jeune pharmacien qui avait bien étudié la Chimie, et qui avait suivi les opérations d'un laboratoire. L'un et l'autre étaient de mœurs

irréprochables, d'une société agréable, et se faisaient un plaisir de communiquer leurs connaissances à ceux qui montraient du goût pour l'étude. Henri les visitait souvent, et puisait dans leur entretien, des notions utiles pour lesquelles il leur témoignait une vive reconnaissance. Des occupations variées, et les bons exemples qu'il avait sous les yeux, le préservèrent des écarts de la jeunesse, et il passa d'une manière aussi douce qu'honorable, le temps qu'il resta dans cette ville. Il eut, comme Frédéric, le malheur de perdre son père, au moment où il entrait dans le monde; mais il trouva dans sa bonne réputation et dans les connaissances qu'il avait acquises, une ressource réelle. Un de ses amis lui proposa de l'associer dans une manufacture qu'il venait d'établir à grands frais, et ne lui demanda pour sa mise de fonds que l'emploi de ses talens et de son industrie. Henri accepta, et au moyen des connaissances qu'il avait acquises en chimie et en mécanique, il perfectionna tellement cette manufacture, qu'elle donna des bénéfices considérables. Il vécut

heureux, indépendant, et conserva dans l'âge mûr tous les amis de sa jeunesse.

MANIÈRE DE DISTINGUER LES OBJETS.

Le père. Charles, approchez; quel est l'animal qui paît là bas dans la prairie, vis-vis de nous?

Charles. Un cheval.

Le p. Et quelle espèce de cheval?

Ch. Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vu que cela.

Le p. A quoi pouvez-vous donc reconnaître que c'est un cheval?

Ch. Aux apparences qui lui sont communes avec les autres chevaux.

Le p. Tous les chevaux se ressemblent-ils.

Ch. Assurément, papa.

Le p. Si cela est, comment pouvez-

vous distinguer un cheval d'avec un autre ?

Ch. Ils ne se ressemblent qu'en partie.

Le p. Mais assez, n'est-ce pas pour distinguer un cheval d'avec une vache ?

Ch. Justement.

Le p. Où d'avec un chou ?

Ch. D'avec . . . attendez . . oui, oui. Cela se peut encore.

Le p. A la bonne heure ; ainsi vous m'allez dire en quoi un cheval diffère d'un chou.

Ch. Rien de plus aisé : un cheval est vivant.

Le p. C'est vrai, et comment nomme-t-on les êtres vivants ?

Ch. On les nomme, je crois, des animaux.

Le p. De mieux en mieux. A présent

qu'est-ce que le cheval et le chou ont de commun entre eux?

Ch. Rien, ce me semble.

Le p. Vous êtes dans l'erreur. Il est un rapport entre la mousse la plus humble et l'homme le plus élevé, et même la puissance céleste la plus éminente.

Ch. Ce sont autant de substances que Dieu a créées.

Le p. Et quel nom emploie-t-on pour désigner, en général, les substances créées?

Ch. On les appelle des créatures.

Le p. Ainsi le cheval est une créature, mais une créature vivante, autrement un animal.

Ch. Et le chou une créature morte: voilà la différence.

Le p. Point du tout; pour être mort, il faut avoir été vivant.

Ch. Que sera donc le chou, s'il n'est ni mort ni vivant?

Le p. Une créature inanimée. La création comprend deux ordres très-distincts: l'un des choses animées, l'autre des choses inanimées. Les plantes, les pierres, les métaux, appartiennent au second, le cheval appartient au premier.

Ch. Le jardinier dit pourtant que quelques-uns de ses choux sont morts et que le reste est vivant.

Le p. Il a raison; les plantes ont une sorte de vie qu'on nomme végétative; elles ont toutes un principe de développement, de croissance et de destruction, qui leur est commun avec les animaux. Mais elles sont privées de la faculté de sentir. Ainsi la vie dont elles jouissent ne peut se comparer à celle des animaux proprement dits.

Ch. Un cheval est donc un animal?

Le p. Oui; mais un saumon et un moi-

neau sont aussi des animaux : comment les distinguerez-vous du cheval ?

Ch. Un Saumon vit dans l'eau et nage ; un moineau vole et peut vivre dans l'air.

Le p. Vous ne croyez-donc pas qu'un saumon puisse marcher sur la terre, ni subsister hors de l'eau.

Ch. Non, puisqu'il n'a point de jambes.

Le p. Et un moineau pourrait-il galoper comme un cheval ?

Ch. Il sautille, voilà tout.

Le p. Combien le cheval a-t-il de jambes ?

Ch. Quatre.

Le p. Et le bœuf ?

Ch. Quatre aussi.

Le p. Et le chameau ?

Ch. Le même nombre.

Le p. Connaissez-vous un animal vivant sur la terre sans avoir quatre jambes ?

Ch. Aucun, excepté les reptiles, les insectes et autres animaux semblables.

Le p. Vous vous rappellez sans doute comment on nomme un animal qui a quatre jambes ; vous l'avez vu dans votre petit livre

Ch. On le nomme quadrupède.

Le p. Le cheval est donc un quadrupède. Par cette dénomination nous le distinguons des oiseaux, des poissons et des insectes.

Ch. Et des hommes.

Le p. Vous ne distingueriez pas aussi facilement un homme d'avec un oiseau.

Ch. Pourquoi cela ? est-ce qu'ils ont entre eux la moindre ressemblance ?

Le p. Il le faut bien, puisqu'un philosophe très célèbre ne trouvait d'autre moyen pour caractériser l'homme que de le définir un *animal à deux pieds et sans plumes*.

Ch. Ce philosophe devait être un peu fou, s'il parlait sérieusement.

Le p. C'est ce que Diogène, autre philosophe, prouva d'une maière assez plaisante ; car il prit un coq, le pluma, et le jetta au milieu de l'académie, en disant : voilà l'homme de Platon.

Ch. Les disciples du philosophe durent rire de bon cœur.

Le p. Cela est probable ; mais avant de rire aux dépens d'autrui, il serait bon d'examiner de quoi l'on est soi-même capable. Nous n'avons encore trouvé aucun signe à l'aide duquel nous puissions distinguer un cheval d'un éléphant, ou d'un rat.

Ch. Rien de plus facile pourtant : un

éléphant est très gros, le rat est petit, un cheval n'est ni l'un ni l'autre.

Le p. Avant d'aller plus loin, dites moi quel est cet animal que j'apperçois sur la manche de votre habit.

Ch. C'est une mouche ; elle est d'une grosseur prodigieuse : je n'en ai jamais vu de cette taille.

Le p. Vous semble-t-elle plus grosse qu'un rat ?

Ch. Nullement.

Le p. Cependant vous venez de dire du rat, qu'il était petit et de la mouche qu'elle était grosse.

Ch. Oui, grosse comme mouche.

Le p. Très bien. Ainsi vous voyez que les termes *gros* et *petit* ne désignent que des grandeurs relatives.

Ch. Je n'entends pas cela.

Le p. Je veux dire que ces termes ne présentent aucune idée précise, et que leur signification varie suivant les objets auxquels on les applique. Ainsi cette mouche est grosse, si vous la comparez à d'autres mouches, et petite en comparaison d'une foule d'autres animaux. Observez, d'ailleurs, qu'il n'y a rien de moins fixe que la dimension des individus de la même espèce. Pour donner une idée d'un cheval sous le rapport du volume, vous diriez qu'il est beaucoup plus gros qu'un chien, soit que vous preniez pour terme de comparaison le le plus petit cheval du Shetland, ou le plus gros du Holstein; mais vous n'en donneriez qu'une notion vague. Ce que je dis du volume est applicable à la couleur; ce sont des signes trop équivoques pour caractériser la différence qui existe entre les animaux.

Ch. En effet, il y a des chevaux blancs, d'autres noirs, pies, etc.

Le p. Mais vous n'avez pas remarqué

la même diversité de couleur dans les lièvres, par exemple ?

Ch. Cela est vrai ; tous ceux que j'ai vus étaient bruns.

Le p. Cependant il ne faudrait pas en conclure que cette couleur soit celle de l'espèce entière ; car les lièvres des montagnes un peu froides, sont d'un poil blanc comme la neige. Il est donc nécessaire de recourir à des circonstances moins sujettes à varier que le volume et la couleur, et même que la forme. Examinez les pieds des quadrupèdes, les trouvez-vous tous semblables ?

Ch. Il s'en faut bien ; quelques-uns ont de longues griffes pointues, et d'autres le pied épais et sans griffes.

Le p. Le pied épais recouvert de corne, n'est-ce pas ?

Ch. Oui, et c'est ce qu'on appelle, je crois, des sabots.

Le p. Ceux qui ne sont pas recouverts de corne, mais divisés en griffes ou ongles, se nomment digités, du mot latin *digitus*, doigt; ainsi vous pouvez diviser les quadrupèdes en sabotés et en digités. Dans laquelle de ces divisions se trouve le cheval ?

Ch. Dans celle des quadrupèdes sabotés.

Le p. Il y a différentes espèces de chevaux. N'en avez-vous jamais apperçu un seul qui ne fût saboté?

Ch. Jamais.

Le p. Vous ne craignez donc pas qu'un étranger vienne vous dire que dans son pays, dont le climat est différent, les chevaux sont nourris autrement qu'ici, et qu'ils ont des ongles ?

Ch. Non, je suis certain que cela n'arrivera pas.

Le p. Ainsi nous avons trouvé un

caractère facile à remarquer et qui appartient toujours au cheval, quel que soit le pays qu'il habite et de quelque manière qu'il se nourrisse. Mais un bœuf, une brebis, sont sabotés ; il faut donc chercher quelqu'autre caractère moins équivoque. Ne vous êtes-vous jamais arrêté devant la boutique d'un maréchal pour voir ferrer des chevaux ? comment leur sabot est-il fait ?

Ch. Il est rond et d'une seule pièce.

Le p. Celui du bœuf est-il fait de même ?

Ch. Non, il est divisé.

Le p. Ainsi un cheval n'est pas seulement saboté, il a le sabot tout d'une pièce. Reste à savoir s'il y a dans le monde d'autres animaux qui soient sabotés comme le cheval.

Ch. Je l'ignore absolument.

Le p. Parmi tous les animaux que nous connaissons, il n'y a que le cheval, l'âne et le zèbre, espèce d'âne sauvage,

qui soient sabotés de cette manière. Il ne nous manque plus que de distinguer le cheval d'avec l'âne.

Ch. Cela ne doit pas être difficile ; en tous cas, je serais très-fâché si l'on s'avisait de prendre mon petit cheval pour un âne.

Le p. Plus difficile que vous ne pensez ; au premier coup d'œil on n'a pas de peine à les distinguer : l'embarras est de trouver entre eux une différence spécifique qui puisse servir à les définir. Quelques naturalistes ont choisi la différence dans les oreilles, d'autres dans la crinière et la queue. Comment sont faites les oreilles de l'âne?

Ch. Elles sont longues et épaisses. Les oreilles d'âne apprêtent toujours à rire.

Le p. Et celles des chevaux ?

Ch. Elles sont petites, délicates et droites.

Le p. N'y a-t-il pas aussi de la différence entre eux pour la crinière.

Ch. Celle du cheval est belle, longue, flottante, et à peine apperçoit-on celle de l'âne.

Le p. Ne vous semble-t-il pas aussi que la queue du cheval est plus garnie de poils que celle de l'âne?

Ch. L'âne n'a que quelques poils à l'extrémité de la queue, aulieu que celle du cheval est longue et touffue, quand on ne la lui a pas coupée.

Le p. Cette mutilation me paraît très peu raisonnable; mais elle est étrangère à notre objet. Rassemblons maintenant les différences spécifiques que nous venons de parcourir. Il en résulte que le cheval est un quadrupède qui a le sabot d'une seule pièce, les oreilles petites et droites, la crinière flottante, et la queue garnie de longs poils. Connaissez-vous un autre animal à qui ces attributs conviennent?

Ch. Je n'en connais aucun.

Le p. Ainsi nous sommes en état de

distinguer le cheval d'avec toute autre créature ; et savez-vous ce que nous venons de faire ?

Ch. Non, du tout.

Le p. Une définition. On nomme ainsi un discours dans lequel une chose est présentée en peu mots, et de manière à être facilement distinguée de toute autre. La définition sépare un objet de tous ceux avec lesquels il n'a qu'une ressemblance vague ; elle l'isole ensuite de tous ceux qui ont avec lui un plus grand nombre de rapports, et ainsi successivement jusqu'à ce qu'il reste absolument seul. Ce procédé ressemble à une espèce de chasse pratiquée dans certains pays : on forme d'abord une grande enceinte avec des filets, des chiens et des cavaliers ; on la resserre par degrés, en approchant toujours davantage les filets, et l'on pousse ainsi le gibier devant soi jusqu'à ce qu'il se trouve renfermé dans un cercle assez étroit pour que le chasseur n'ait plus qu'à le frapper. C'est de cette manière que nous avons, pour ainsi dire, chassé le cheval jusqu'à ce que nous l'ayons tenu

par la queue et par les oreilles. Dans les définitions que les naturalistes en donnent, ils parlent presque tous de six dents à chaque mâchoire. Ils ont jugé que les dents étaient très-propres à caractériser les grandes classes des animaux ; mais comme cette circonstance nous était inutile, nous l'avons omise. Une définition est d'autant plus parfaite, qu'elle renferme moins de détails. Son but est atteint, quand l'objet est tellement signalé, qu'il soit impossible de le méconnaître ou de le confondre avec un autre.

Ch. Mais si je n'avais jamais vu un cheval, cette définition ne m'aurait rien appris.

Le p. Voyons comment vous vous y prendriez pour donner à quelqu'un l'idée d'un cheval.

Ch. Je dirais que c'est un grand et bel animal, qui caracolle, qui a les jambes fines, le poil lisse, le regard fier, qui balaye la terre avec sa queue, qui hennit avec force, secoue la tête avec vivacité, et court avec la rapidité du vent.

Le p. Vous récitâtes dernièrement quelques vers sur le cheval ; ne les avez-vous pas oubliés ?

Ch. Ils sont d'Homère, les voici : » ainsi le coursier fougueux s'échappe en » rompant ses liens, et dans sa course » rapide fait résonner la terre sous ses » pas. Il cherche les eaux qu'il a cou- » tume de fréquenter, y plonge ses flancs » lisses et fumans ; puis lève sa tête or- » gueilleuse, et secoue sa crinière on- » doyante. Il répond aux hennissmens » de ses compagnes, bondit, s'élance, » et revient à ses pâturages «.

Le p. Très-bien ; mais ce n'est pas une définition que le poëte a prétenu donner ; il s'est contenté de faire une description.

Ch. Et quelle différence y a-t-il entre ces deux choses ?

Le p. La description s'adresse aux yeux plûtôt qu'à l'esprit : son but est d'offrir une vive image de l'objet, et de

le rendre aussi sensible que s'il était présent : c'est pourquoi elle n'épargne pas les paroles, et se pique moins de précision que de clarté. La définition néglige les images, et apprend plûtôt ce qu'un objet n'est pas, que ce qu'il est. Elle ne se propose pas de montrer la chose, mais d'empêcher qu'on ne la confonde avec d'autres, et l'on doit la préférer toutes les fois qu'il s'agit de classer les objets. On trouve dans les anciens auteurs un grand nombre de belles descriptions, mais si prolixes et si vagues, qu'on ne sait souvent de quels animaux ils ont voulu parler. S'ils avaient donné des définitions, deux ou trois lignes nous auraient suffi pour les reconnaître.

Ch. Papa, j'ai donc tort; car j'aime mieux la description.

Le p. Cela ne me fâche ni ne me surprend ; c'est ainsi qu'on pense à votre âge ; mais souvenez-vous qu'il n'y a rien de plus utile que de s'accoutumer de bonne heure à se former des idées justes et à les exprimer avec autant de précision

que de clarté. Je ne vous ai pas donné un exemple de définition pour vous faire connaître le cheval, mais ponr vous apprendre à distinguer les objets et à les classer.

LE TRIBUNAL DE L'ÉCOLE.

Sur une plainte rendue contre plusieurs individus accusés d'avoir cassé les vitres de *Dorothée Carefull* veuve, et marchande de pain d'épice.

La cour étant assemblée, comparut en personne la veuve *Dorothée Carefull*, plaignante, contre *Henri Luckless* et quelques complices inconnus, qui auraient cassé trois carreaux de vitre de la valeur de neuf sols, lesquels carreaux appartenaient à une des fenêtres de la maison de ladite veuve. Interpellée par la cour de déclarer le fait, elle s'inclina profondément, et commença ainsi :

Il plaira à vos seigneuries d'apprendre que j'étais assise et travaillais près de mon feu entre six à sept heures du soir, mon

mon petit Jack étant occupé à côté de moi, quand les carreaux de ma fenêtre furent brisés, et entraînèrent dans leur chute un petit panier de gâteaux. Je fus saisie de frayeur et dis à Jack : bon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ! Jack répondit : quelqu'un a lancé une pierre contre la fenêtre et l'a brisée ; je parierais que c'est quelque écolier. Ce soupçon me paraissant assez naturel, je sortis précipitamment, et j'apperçus quelques garçons qui fuyaient de toutes leurs jambes. Je courus après eux aussi vîte que mes forces me le permirent, mais sans pouvoir les atteindre. L'un d'eux, heureusement pour moi, se laissa choir : je le saisis et l'amenai dans ma maison. Jack le reconnut aussi-tôt pour être master *Henri Luckless* ; je lui annonçai que je rendrais plainte contre lui dès le lendemain ; et j'espère que vos seigneuries lui feront payer le dommage qu'il a causé ; je pense, en outre, qu'il mérite une punition exemplaire pour avoir insulté une pauvre veuve.

Le juge, après avoir entendu la plainte de mistriss Carefull fit appeller maître

Luckless pour savoir de lui ce qu'il avait à répondre. Luckless se présenta d'un air fort triste, et le visage couvert d'égratignures. Il s'inclina humblement, et après quelques sanglots, il s'exprima en ces termes:

Milord, je suis aussi innocent du délit que l'on m'impute, qu'aucun de mes camarades, et assurément je n'ai déjà que trop souffert à ce sujet. Milord, nous étions Billy Thompson et moi, occupés à jouer dans la petite rue qui joint la maison de mistriss Carefull, quand nous entendîmes le bruit des carreaux cassés : au même instant cette femme s'avança vers nous d'un air furieux. Billy prit la fuite. Je me mis aussi à courir, craignant que, dans sa colère, elle ne me confondît avec le coupable ; mais je fis un faux pas, et avant que j'eusse eu le temps de me relever, je fus saisi par cette mégère qui me traîna par les cheveux et me meurtrit le visage. J'eus beau lui protester que j'étais innocent ; elle n'écouta que sa vengeance, et continua de me souffleter et de m'enfoncer les ongles dans la peau, jusqu'à ce que nous fussions arrivés chez elle:

Alors elle me reconnut, et me menaça de porter plainte contre moi. Voilà, milords, tout ce que je sais sur le fait dont il s'agit.

Le juge. Je vois, bonne femme, que vous vous êtes fait justice vous-même au lieu d'attendre la sentence de la cour.

La veuve Carefull. J'avoue, milord que mon ressentiment a été trop vif, et que j'aurais dû me conduire avec plus de modération.

Le juge. Où est Billy Thompson?

Billy. Le voici, milord.

Le juge. Vous avez entendu la réponse de Henri Luckless : déclarez sur votre honneur si elle contient vérité.

Billy. Mylord, il est certain que ni lui, ni moi, n'avons contribué à briser les fenêtres ; nous étions ensemble au moment où l'événement est arrivé, et lorsque j'entendis ouvrir la porte, je pris la fuite de crainte qu'on ne m'accusât

du délit. Luckless me suivit, mais je ne m'arrêtai pas pour savoir ce qu'il devenait.

Le juge. Ainsi vous abandonnâtes votre ami à sa mauvaise fortune pour ne songer qu'à votre propre sûreté. Mais apperçûtes-vous quelques autres personnes dans la maison où dans la ruelle ?

Billy. Milord, je crois avoir entendu quelqu'un se glisser de l'autre côté de la haie ; mais je n'ai vu personne.

Le juge. Vous avez entendu, bonne femme, les dépositions que l'on vient de faire à la décharge de l'accusé : avez-vous contre lui d'autres preuves ?

La veuv. Carefull. Il est tout simple que l'accusé nie le fait qu'on lui impute ; et que son camarade trahisse la vérité pour le servir ; mais j'espère que la cour saura apprécier une pareille défense.

Le juge Vous ne faites pas attention

Mistriss Carefull, que vous donnez beaucoup trop carrière à votre langue, et que vous vous rendez coupable d'une injustice égale à celle dont vous vous plaignez. Je serais très affligé d'apprendre que les jeunes gens qui composent cette école, méritent la réputation de menteurs que vous voulez leur faire, et j'espère que vous ne trouverez pas moins d'équité et d'honneur parmi nous, que parmi des juges plus âgés. Le maître respectable qui a la bonté de nous instruire, ne nous aurait pas permis de nous constituer en tribunal, et de procéder suivant les formes reçues, s'il nous avait cru capables d'accueillir de faux témoignages pour favoriser quelques membres de l'école.

La veuve Carefull. Votre Seigneurie voudra bien m'excuser; je n'ai prétendu insulter personne; mais le dommage qu'on m'a causé est une perte sensible pour une pauvre femme. A la vérité, je n'ai pas pris ce jeune homme sur le fait; mais il était le plus près du lieu où le délit à été commis.

Le juge Cette circonstance n'autorise qu'une simple présomption, qui ne peut balancer le témoignage rendu en faveur du prévenu. Ainsi jusqu'à présent rien ne prouve qu'il soit coupable du délit dont vous l'accusez. N'avez-vous aucun indice qui puisse aider à découvrir l'auteur de ce délit?

La veuve Carefull. Hier matin Jack trouva sur le plancher la toupie que voilà, et qui probablement a servi à casser mes vitres.

Le juge. (*montrant la toupie à l'assemblée.*) Voulez-vous bien, Messieurs les jurés, examiner cette pièce et tâcher d'en découvrir le propriétaire?

Un juré Les lettres P. R. son gravées sur cette toupie.

Un autre juré. Oui, et je me rappelle que *Pierre Riot*, en avoit une absolument semblable, j'en suis certain.

Un troisième juré. Et moi aussi.

Le juge. Maître Riot, est-ce là votre toupie?

Riot. Je ne sais pas, milord; il est possible qu'elle m'ait appartenu, j'en ai eu successivement un grand nombre que j'ai jettées-là quand elles ne pouvaient plus me servir. Peut être a-t-il plu à quelqu'un de la ramasser: vous voyez que celle-ci est sans clou.

Le juge. Très-bien. Mistriss Carefull, vous pouvez vous retirer.

Mistriss Carefull. Et n'obtiendrai-je aucune réparation, Milord?

Le juge. Prenez patience, et reposez-vous entièrement sur la cour du soin de veiller à vos intérêts. Croyez que nous vous rendrons toute la justice qui dépendra de nous. Aussi-tôt que la ve. Carefull, se fut retirée, le juge quitta le siège, et prenant un ton grave, s'adressa ainsi à l'assemblée:

MESSIEURS,

Cette affaire, je l'avoue, m'afflige sen-

sible ment. Une pauvre femme a été insultée et lésée dans ses propriétés, et selon tout apparence, sans qu'il y ait eu provocation de sa part. Quoiqu'elle n'ait pu fournir contre le prévenu des preuves convaincantes, je ne doute point que cette femme, et généralement le public, n'attribuent le délit en question à quelqu'un de nous. J'ai l'intime conviction que dans l'aveuglement de sa colère, elle a accusé un innocent ; néanmoins la circonstance de la toupie établit presque la preuve que l'auteur de cette lâche action est un des nôtres.

Celui auquel appartient la toupie, a fort judicieusement fait observer au tribunal, que l'existence de cette pièce ne forme pas contre lui une preuve convaincante : ainsi, vu l'insuffisance des éclaircissemens que la cour a pu se procurer, le poids de l'accusation doit retomber sur l'école entière, et je suis d'avis que la plaignante soit indemnisée aux frais de la caisse commune, et qu'il soit organisé une cour d'enquêtes, spécialement chargée d'éclaircir cette affaire, avec pou-

voir d'interpeller toutes les personnes qui pourront lui procurer quelques lumières. Ces deux mesures m'ont paru dignes de vous être proposées, et obtiendront, j'espère, votre assentiment.

Toute la cour s'inclina devant le juge en signe d'pprobation. A l'instant, il fut enjoint au trésorier de se transporter au domicile de la veuve Carefull pour lui remettre un schelling, et lui faire au nom de toute l'école, les excuses convenables. On choisit ensuite dans le corps du juri six membres pour composer la cour d'enquêtes. La première séance de cette cour fut indiquée pour le soir même, et le tribunal s'ajourna.

La cour d'enquêtes s'étant assemblée, le président proposa de faire comparaître tous les écoliers qui jouaient habituellement avec Pierre Riot.

En conséquence Tom Frick et Bob Loiter furent assignés; le président leur demanda s'ils connaissaient la toupie pour avoir appartenu à Riot ; ils répondirent qu'oui ; s'ils se souvenaient du temps où il l'avait eue en sa possession.

Frick Il l'avait avant-hier et fendit une des miennes avec la sienne.

Loiter. Cela est vrai, et comme il en donnait un coup à la mienne, la pointe sauta.

Le président. Qu'est-ce qu'il en fit alors ?

Frick. Il la mit dans sa poche, en disant que comme elle était forte, il voulait la faire raccommoder.

Le président. Il ne la donna à personne et il ne la jeta point là ?

Frick. Il la mit dans sa poche et se retira.

Le prés. Est-il à votre connaissance qu'il ait eu quelque querelle avec la veuve Carefull?

Frick. Oui ; un jour ou deux auparavant il alla chez cette femme pour y acheter, du pain d'épice ; mais comme il lui devait déja six sous, elle ne voulut

pas le laiser sortir qu'il n'eût acquitté cette dette.

Le Prés. Comment prit-il cet affront?

Frick. Il y parut fort sensible, et dit qu'il s'en vengerait.

Le prés. Etes-vous bien sûr qu'il ait dit cela en propres termes?

Frick. Très-sûr ; Loiter l'a entendu comme moi.

Loiter. Oui, Monsieur.

Le prés. Ne savez-vous rien autre chose sur cette affaire?

Tous deux. Non, Monsieur.

Le président. Vous pouvez vous retirer.

Le président fit observer au comité que ces témoignages établissaient de fortes présomptions contre Riot, puisqu'il était prouvé qu'aucun autre que lui n'avait possédé la toupie au moment du délit ;

qu'en outre il avait manifesté une mauvaise intention contre la veuve Carefull, intention qu'il avait probablement accomplie.

Pendant que la cour délibérait sur ce qu'il y avait à faire, on vint l'avertir que Jack, le fils de la veuve, était à la porte et demandait à être introduit; un membre du comité sortit et le trouva pressé avec menaces par Riot, de s'en retourner chez sa mère. Il fut amené dans la salle, et s'adressa lui-même au président en ces termes :

Jack. Sauf le respect dû à votre seigneurie, en cherchant ce matin un bâton dans la haie qui est devant notre maison, j'ai trouvé cette boucle. J'ai pensé qu'elle pouvait appartenir à celui qui a cassé nos vitres, et je l'apporte pour voir si quelqu'un la reconnaît.

Le prés. De quel côté de la haie l'avez-vous trouvée?

Jack. Du côté opposé à notre maison.

Le prés. C'est une boucle si élégante

qu'il suffit de l'avoir vue une fois pour se la rappeller.

Tous. Elle est à Riot ?

Le prés. Quelqu'un a-t-il fait attention aujourd'hui aux souliers de Riot?

Un écolier. Oui, ils étaient attachés avec des rubans.

Le prés. C'est assez, il ne nous reste plus qu'à faire un résumé des preuves que nous avons recueillies, et à les mettre sous les yeux de la cour. Jack, vous pouvez vous retirer.

Jack. Je vous prie, monsieur le président, de me faire donner une escorte; car je crains Riot, qui m'a menacé.

Le prés. Bold, voulez-vous bien accompagner Jack?

Le rapport du comité étant rédigé, le président le remit au juge; celui-ci après l'avoir lu, rendit un décret de soit ouï contre Pierre Riot, prévenu d'a-

voir lâchement, clandestinement et avec préméditation, cassé trois carreaux de vitres de la veuve Carefull, au moyen d'un instrument appellé toupie ; acte par lequel il a fait une atroce injure à une personne innocente et a jeté de la défaveur sur toute la société dont il est membre. Il envoya aussi-tôt un officier pour informer Riot qu'il serait procédé à son jugement dans la matinée suivante. Riot qui dans ce moment, se trouvait avec quelques-uns des plus espiègles de l'école, ne tint aucun compte de l'avertissement, et affecta même de s'en moquer ; cependant le lendemain matin il ne trouva pas la chose si plaisante, et desirant en prévenir les suites, lorsque la cour fut assemblée, il envoya un de ses amis avec un schelling et fit dire au juge qu'il ne voulait pas fatiguer la cour par de nouvelles enquêtes, et qu'il consentait à payer la somme qui avait été tirée du trésor public. A la réception de ce message, le juge se leva d'un air sévère, et fit observer que cette conduite irrespectueuse envers la cour, aggravait

les torts de Riot. Il ordonna de suite à deux officiers de l'aller chercher, et d'employer la force s'il en était besoin ; mais le coupable crut qu'il valait mieux se soumettre et se laissa conduire sans résistance à la barre, par les deux officiers. Alors le juge lui dit : Je suis fâché, monsieur, qu'un membre de cette société soit assez peu sensible à la gravité de son délit, et assez peu instruit des principes d'une cour de justice, pour hazarder la proposition que vous avez pris la liberté de faire adresser ; si vous l'avez regardée comme un aveu indirect de votre tort, vous deviez attendre la peine que nous jugerions convenable de vous infliger, et ne pas croire que la simple offre de payer des dédommagemens pût satisfaire la jnstice ; si vous aviez cassé les vitres par accident, et offert de vous-même de rembourser le dommage, votre offre eût été aeceptée ; mais vous êtes accusé de les avoir cassées lâchement, en secret, et par malice. Vous êtes-vous imaginé qu'une cour destinée à veiller sur la morale autant qu'à protéger les

propriétés, pût passer légèrement sur un fait aussi grave? Vous ne pouvez vous faire un mérite de l'aveu de votre faute; car vous n'ignoriez pas qu'elle était en évidence. Que si vous désavouez l'accusation, vous en avez la liberté, et nous passerons de suite au jugement, sans nous prévaloir de la confession implicite que renfermait votre offre. Riot demanda la permission de consulter ses amis, elle lui fut accordée, et il se retira sous la garde d'un officier. Au bout de quelque temps, il rentra d'un air humilié, s'avoua coupable, et dit qu'il s'abandonnait à la clémence de la cour. Le juge prit de nouveau la parole pour faire sentir au coupable et aux assistans la gravité du délit, et prononça la sentence suivante:

Pierre Riot, la cour vous condamne à payer au trésor public une demi-couronne, comme une satisfaction pour le délit que vous avez commis, et pour la négative dans laquelle vous vous étiez d'abord renfermé. Vous ferez réparation à la veuve Carefull, en présence de témoins que nous désignerons; en

conséquence vous lui payerez d'abord la somme que vous lui devez, puis vous lui demanderez pardon de l'insulte que vous lui avez faite; en outre demain, la classe finie, vous resterez à votre place, et là, devant tous les écoliers, vous demanderez pardon du blâme que vous avez attiré sur toute la société, et vous ferez particulièrement des excuses à Luckless, pour les désagrémens que vous lui avez causés. Jusqu'à ce que tout cela soit accompli, vous ne prendrez aucune part aux divertissemens de l'école. Tous vos camarades sont très-sérieusement invités à ne pas vous faire compagnie avant que vous ayez subi votre jugement.

Riot fut renvoyé dans sa chambre, et conduit dans l'après midi chez la veuve Carefull qui reçut de bonne grâce sa soumission; elle fit elle-même ses excuses à Luckless pour l'injuste traitement qu'elle lui avait fait essuyer, et lui envoya en présent, de jolies paumes en forme de dédommagement.

Telle fut l'issue de ce grave procès

dont l'idée paraît avoir été empruntée de l'ouvrage ingénieux et badin, intitulé : *Juvenile trials*, où l'on suppose une cour de justice instituée daus le sein d'une école, pour juger les désordres des écoliers, et composée des écoliers eux-mêmes.

DES MÉTAUX.

Georges et Henri étaient un jour à la promenade accompagnés de leur instituteur ; la pluie les obligea de se mettre à l'abri sous le hangar d'un forgeron. Le mauvais temps continuant, ils cherchèrent à se distraire en examinant les objets autour d'eux : le grand soufflet attira d'abord leur attention ; ils admirèrent l'espèce de son qu'il rendait, et la célérité avec laquelle il portait le feu à un tel dégré d'intensité, qu'ils ne pouvaient plus en supporter la vue. Ils furent surpris de l'adresse du forgeron à convertir une barre de fer en un fer à cheval, d'abord en la chauffant, ensuite en la battant sur l'enclume à coups de marteau, puis en

la coupan d'une longueur convenable, en la ployant en rond, en la courbant en crampons sur les bouts, enfin en percant les ouvertures pour les clous. Ils suivirent l'opération entière pour l'ajuster au pied du cheval et l'y fixer, et restèrent ainsi pendant quelque temps sans songer à reprendre leur promenade.

Je n'aurais jamais pensé, dit Georges, entamant le premier la conversation, qu'une matière aussi dure que le fer pût se manier aussi facilement. Ni moi, répondit Henri.

L'instituteur. Le fer est, comme vous voyez, façonné à l'aide du feu qui le rend ductile et flexible, en sorte que le forgeron peut le faire obéir sous le marteau, le couper, le ployer et lui faire prendre la forme dont il a besoin; puis le trempant dans l'eau, il lui restitue sa première densité.

Georges. Tous les métaux peuvent-ils être soumis au même procédé?

L'inst. Tous subissent l'action du feu

de manière ou d'autre, soit qu'on cherche à les fondre, soit qu'on veuille les forger.

Geo. Y a-t-il beaucoup de sortes de métaux ?

L'inst. Oui, et si vous le desirez, nous nous entretiendrons de leurs principaux usages.

Geo. Je vous en prie.

Henri. Et moi aussi, j'aime beaucoup ce genre de conversation.

L'ins. Hé bien donc, commençons par examiner ce que c'est qu'un métal; pourriez-vous le distinguer d'une pierre?

Geo. D'une pierre! Assurément je ne prendrais pas une pierre pour un morceau de métal.

L'inst. Comment l'en distingueriez-vous?

Geo. Un métal est brillant.

L'inst. Il est vrai; mais la propriété

qu'il a de briller n'est pas un de ses caractères distinctifs : le verre et le crystal sont aussi très-brillans.

Hen. Mais on peut voir à travers le verre et non à travers un morceau de métal.

L'inst. Très-bien : les métaux sont brillans ; mais opaques et non transparens : la plaque de métal la plus mince intercepte la lumière aussi complettement qu'une muraille de pierre.

Geo. Les métaux sont aussi très-pesans.

L'inst. Oui, ce sont les corps les plus pesans que nous connaissions ; car le métal le plus léger pèse presque deux fois autant que la pierre de l'espèce la plus pesante. Quelle remarque faites-vous encore ?

Geo. Les métaux peuvent soutenir les coups de marteau sans se briser, au lieu qu'une pierre volerait en éclats.

L'inst. Cela est vrai. Cette propriété de s'étendre sous le marteau se nomme

malléabilité. Une autre semblable est celle qu'ont les métaux de pouvoir être allongés en forme de fil. C'est ce qu'on nomme *ductilité.* Les métaux renferment ces deux propriétés d'où dépendent la plûpart de leurs usages.

Geo. Les métaux se fondent aussi.

Hen. Quoi! le fer se fond?

L'inst. Oui: tous les métaux se fondent à des dégrés inégaux de chaleur: cette propriété se nomme *fusibilité.* Ne connaissez-vous point d'autre particularité des métaux?

Geo. Non, si ce n'est qu'ils viennent de la terre.

L'inst. Cela est bon à retenir; car c'est cette particularité qui les range parmi les fossiles et les minéraux. Maintenant réunissons-en les caractères: un métal est un minéral brillant, opaque, pesant, malléable, ductile et fossile.

Geo. J'aurai de la peine à me rappeller tous ces attributs.

L'inst. Quelques-uns peuvent échapper à votre mémoire; mais les différens emplois des métaux vous les retraceront.

Geo. Qu'est-ce qu'on appelle minérai? J'en ai vu des tas que des hommes brisaient avec des marteaux, et qu'ils semblaient traiter comme des pierres.

L'inst. Le minérai est le métal dans l'état où on le trouve généralement dans le sein de la terre; il est alors mêlé de matières diverses qui empêchent de reconnaître les qualités qui le caractérisent.

Hen. Comment parvient-on à découvrir ce qu'il est?

L'inst. Par l'expérience. Ce fut probablement le hazard qui dans les premiers siècles fit remarquer que certains fossiles pouvaient, par l'action du feu, donner un métal; on répéta l'épreuve sur d'autres fossiles, ensorte que par succession de temps les divers métaux furent découverts sous les différentes formes qu'ils ont étant renfermés dans les entrailles de

la terre. La connaissance de ces variétés et de leurs caractères, s'appelle *minéralogie*; science très-importante.

Geo. Cela doit être; car les métaux sont des substances très-précieuses. J'ai entendu dire que notre voisin, M. *Sterling*, recevait beaucoup d'argent du produit des mines qu'il possède dans le pays de Galles.

L'inst. En effet, il y a des pays où les richesses que l'on retire du sein de la terre sont fort supérieures à celles que produit sa surface, et les revenus de quelques rois viennent en partie des mines qu'ils possèdent.

Hen. Je suppose que ces mines sont d'or ou d'argent.

Linst. Assurément celles-là sont les plus précieuses pour peu qu'elles soient abondantes; mais savez-vous ce qui leur donne tant de valeur?

Hen. C'est qu'on fait la monnaie avec l'or et l'argent.

L'inst.

L'inst. En voilà sans doute une des principales raisons; mais ces métaux ont des propriétés intrinsèques qui leur donnent un grand prix, et sans lesquelles ils n'auraient probablement pas été choisis dans tant de pays pour en devenir la monnaie. D'abord, l'or et l'argent sont des métaux parfaits, c'est-à-dire, indestructibles au feu : d'autres métaux, si on les y tient exposés long-temps, se convertissent par degrés en une matière poudreuse et écailleuse qu'on nomme chaux. Vous avez apparemment fondu quelquefois du plomb ?

Geo. Oui.

L'inst. Eh bien n'avez-vous pas apperçu une pellicule écumeuse sur la surface de ce métal en fusion ?

Geo. Oui.

L'inst. C'est une chaux. Avec le temps, tout le plomb se changerait en cette substance. Vous avez également pu remarquer que si un fourgon est chauffé rouge, il s'en détache des matières écailleuses et friables.

Hen. Oui, le fourgon de la cuisine finit par brûler, à force d'être exposé au feu.

L'inst. Hé bien, tous les métaux subissent cette altération, excepté l'or et l'argent, qui, lors même qu'ils sont le plus long-temps soumis au feu le plus ardent, n'éprouvent aucun déchet; c'est pourquoi on les nomme *métaux parfaits*. L'or a plusieurs autres propriétés essentielles; il est le plus pesant de tous les métaux.

Hen. Quoi! l'or est plus pesant que le plomb?

L'inst. Oui, une fois plus, pour le moins: il pèse entre dix-neuf et vingt fois plus qu'un égal volume d'eau. Cette grande pesanteur est un des moyens les plus sûrs pour découvrir si une monnaie est contrefaite; car l'or y étant altéré par le moyen d'une substance plus légère que lui, si une fausse monnaie est du même poids que la vraie, elle sera sensiblement plus grande. L'or est aussi le plus ductile des métaux. Vous avez vu des feuilles d'or?

Hen. Oui, j'achetai un jour un livre composé de ces feuilles.

L'inst. On forme les feuilles d'or en frappant avec de lourds marteaux sur une lame d'or placée entre deux morceaux de peau, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à ce dégré d'étendue qui la rend le plus mince possible. Telle est l'étendue dont l'or est susceptible, qu'un simple grain de ce métal, qui égale à peine en volume une tête d'épingle, peut, lorsqu'il est étendu, couvrir une surface de cinquante pouces quarrés.

Geo. Voilà qui est prodigieux! je sais, il est vrai, que les feuilles d'or doivent être très-minces; car elles flottent, pour ainsi dire, dans l'air.

L'inst. L'or tiré en fil s'étend encore davantage. Un trait d'or, comme on s'exprime, est formé avec de l'argent recouvert d'une mince lame d'or; les deux métaux sont tirés ensemble pour le trait ou fil que l'on emploie ordinairement dans les dentelles et la broderie. Un grain d'or étendu de cette manière couvre

entièrement une longueur de trois cent cinquante-deux pieds ; et si on l'applatit, il s'étendra jusqu'à quatre-cent-un pieds.

Hen. C'est bien étonnant! Quelle immense étendue de terrain pourrait parcourir une guinée!

L'inst. L'or qu'elle contient pourrait couvrir une étendue de neuf milles et demi. Un degré de ductilité si extraordinaire est dû à la grande cohésion des particules de l'or; elle est telle, que vous pourriez difficilement rompre un fil d'or en le tordant; il soutiendrait un plus grand poids qu'aucun autre fil de métal d'une égale épaisseur.

Geo. Ainsi un fil d'or sérait excellent pour suspendre des cloches.

L'inst. Oui ; mais cette magnificence serait fort dispendieuse. Une autre qualité précieuse de l'or, c'est la beauté de sa couleur; il y a peu de substances qui aient une apparence aussi brillante que les dorures Un avantage particulier qui résulte de l'usage de ce métal pour

les ameublemens, c'est qu'il n'est point sujet à se rouiller ni à se ternir comme les autres métaux. Placé dans un air pur, l'or conserve l'éclat de sa fraîcheur pendant un grand nombre d'années.

Hen. Je me rappelle qu'on redora, il y a deux ans, la girouette de l'église, et elle est encore comme le premier jour.

L'inst. Si l'or était moins cher ou plus commun, cette propriété de ne se pas rouiller, le rendrait très-utile pour différens objets. On en ferait d'excellens ustensiles de cuisine, des tuyaux pour la conduite des eaux, des instrumens de mathématiques, des ouvrages d'horlogerie, etc.

Geo. Mais l'or n'est-il pas mou? j'ai vu des pièces d'or se ployer.

L'inst. L'or est presque aussi mou que le plomb; c'est pourquoi quand on en fait de la monnaie, ou qu'on l'emploie à des objets usuels, on y mêle, pour le durcir, une petite portion de métal étranger qu'on nomme alliage. Notre

monnaie d'or a un douzième d'alliage, qui est un mélange d'argent et de cuivre.

Geo. C'est une belle chose qu'une pièce d'or quand elle est neuve.

L'inst. Il est sûr qu'aucun autre métal ne prend une empreinte aussi exacte, et n'est susceptible d'un aussi beau poli.

Geo. Quelles sont les contrées qui fournissent le plus d'or ?

L'inst. L'Amérique méridionale, les Indes orientales et les côtes de l'Afrique. L'Europe en donne très-peu ; cependant on en retire chaque année une certaine quantité de la Hongrie.

Geo. J'ai lu que des rivières roulaient des sables d'or; y a-t-il là dedans quelque chose de vrai ?

L'inst. Les poëtes ont, selon leur coûtume, beaucoup exagéré le fait; cependant il y a dans différentes parties du monde quelques rivières dont le sa-

ble contient des parcelles d'or, quelquefois même en assez grande quantité pour valoir la peine d'en faire la recherche.

Hen. Comment l'or se trouve-t-il là ?

L'inst. Il est lavé et entraîné au pied des montagnes par les torrens qui forment ensuite les rivières. Quelques personnes prétendent que tout sable contient de l'or ; cependant je ne vous conseillerais point de vous donner la peine de le chercher dans notre sable commun ; car en plus d'un sens, l'*or peut être acheté trop cher.*

Hen. Quelle heureuse découverte pour un propriétaire, que celle d'une mine d'or dans ses terres !

L'inst. Pas si heureuse peut-être que vous l'imaginez, car il y en a beaucoup qui ne rapportent pas les frais de l'exploitation. Une mine de charbon serait probablement plus avantageuse. Quels sont à votre avis, les plus grands chercheurs d'or en Europe ?

Hen. Je ne sais.

L'inst. Ce sont les Bohémiens. En Hongrie, un grand nombre de misérables, mourant de faim et presque nuds, s'occupent à laver le sable de quelques torrens du pays pour en séparer l'or; ils gagnent à ce metier pécisement de quoi ne pas périr de misère, tandis que s'ils se fussent adonnés aux travaux de l'agriculture, ou à celui des manufactures, ils auraient pu se procurer une honnête subsistance. L'or, en tous pays, est d'abord recueilli par des esclaves, et rénd ensuite esclaves ceux qui le possèdent.

Geo. Pour moi je me contenterais d'une mine d'argent.

Hen. Mais il n'en existe aucune en Angleterre, n'est-ce pas ?

L'inst. Nous n'avons point de mines d'argent proprement dites, mais on trouve de l'argent dans quelques-unes de nos mines de plomb. Ils y en a cependant d'assez abondantes en divers pays de l'Europe; mais les plus riches

de toutes sont au Pérou, dans l'Amérique méridionale.

Geo. Ne sont-ce pas les fameuses mines du Potose ?

L'inet. Oui. Maintenant voulez-vous que je vous parle des propriétés de l'argent ?

Geo. Vous nous ferez grand plaisir.

L'inst. L'argent est le second métal parfait. Il n'est pas plus sujet à la rouille que l'or, mais il se ternit promptement.

Hen. C'est pour cela sans doute que le domestique est obligé de nétoyer souvent la vaisselle avant de la servir.

Linst. La vaisselle d'argent n'est pas d'argent pur, non plus que la monnaie et les autres ustensiles d'argent; on y mêle toujours, comme à l'or, un peu d'alliage pour le durcir; c'est ce qui fait qu'il est sujet à se ternir.

Hen. L'argent brillant est, je crois, presque aussi beau que l'or.

Geo. J'ai vu des feuilles d'argent qui m'ont paru presque aussi belles que des feuilles d'or.

L'inst. Il y a en effet fort peu de différence. On s'en sert pour argenter, comme on se sert des feuilles d'or pour dorer. souvent aussi on recouvre d'une lame d'argent, certains ouvrages de métal qu'on appelle alors plaqués.

Geo. Le poêlon de l'enfant est argenté extérieurement, pourquoi cela ?

L'inst. Afin de prévenir les atteintes que le métal du poêlon pourrait porter à ce qu'on y fait cuire. L'argent ne peut être corrodé ni dissout par les liquides destinés à la nourriture, comme cela arrive quelquefois an cuivre et au fer.

Geo. Voilà je pense pourquoi les couteaux à fruit sont à lame d'argent.

L'inst. Oui ; mais la flexibilité de ce métal fait qu'ils ne peuvent recevoir qu'un faible tranchant.

Geo. L'argent se fond-il aisément ?

L'inst. L'or et l'argent se fondent plus difficilement que le plomb; on n'en opère la fusion qu'à l'aide d'un degré de chaleur extraordinaire. Quant au poids de l'argent, il est presque moitié moindre que celui de l'or, n'étant que onze fois plus pesant que l'eau.

Hen. Le vif-argent est-il une espèce d'argent?

L'inst. Il tire son nom de l'argent dont il a la couleur; mais dans le fait, c'est une substance fort différente et un métal trés singulier.

Geo. Il n'est pas malléable celui-là.

L'inst. Non, quand il est *vif* ou *fluide* comme il l'est toujours dans nos climats; mais un certain degré de froid le rend solide. Il est alors malléable ainsi que les autres métaux.

Geo. J'ai entendu dire qu'on étaignait le vif argent, qu'est-ce que cela signifie?

L'inst. Qu'on lui enlève la mobilité qui le caractérise, en l'incorporant avec

d'autres substances. Ainsi lorsqu'il est bien trituré avec des graisses, des huiles ou des gommes, il perd son apparence métallique et sa fluidité. Il s'unit facilement aussi avec l'or, l'argent et plusieurs autres métaux, et prend la forme d'une espèce de pâte brillante, qu'on appelle amalgame, avec laquelle on peut dorer ou argenter.

Geo. Comment cela ?

L'inst. On secoue, par exemple, le dessus des boutons de cuivre avec un amalgame d'or et de vif-argent, jusqu'à ce qu'ils en soient tout couverts ; alors on les met dans une espèce de poêle qu'on place sur le feu : le vif-argent, qui est très-volatil de sa nature, s'exhale en fumée ou vapeur, et laisse après lui l'or répandu sur la surface des boutons. De cette manière on en dore facilement plusieurs douzaines à la fois.

Geo. C'est un procédé très ingénieux, que je voudrais bien voir exécuter.

L'inst. Vous pourrez vous satisfaire si vous allez quelque jour à Birmin-

gham, vous y verrez faire sur les métaux d'autres opérations très-curieuses.

Geo. Quelle est la pesanteur du vif-argent ?

L'inst. Le vif-argent est un des métaux qui pèse le plus. Son poids est d'environ quinze fois celui de l'or.

Geo. Ce que l'on nomme mercure, n'est-il pas du vif-argent ? j'ai entendu dire que le mercure montait et descendait dans le baromètre.

L'inst. Cela est vrai. Vous avez pu entendre parler des médecines préparées avec le mercure ; elles sont faites avec le vif-argent diversement combiné.

Geo. A quoi sont bonnes ces différentes médecines ?

L'inst. A guérir une multitude de maux. Votre frère en prit dernièrement pour les vers. On l'emploie souvent contre les maladies de la peau et pour les enflures ; mais un de leurs

effets les plus remarquables, c'est d'occasionner la chûte des dents et une salivation abondante.

Geo. Est-il utile à d'autres choses?

L'inst. Oui, il a dans les arts un grand nombre d'usages, qu'il serait trop long de vous expliquer à présent. Vous seriez-vous imaginé que le plus beau rouge se fabriquait avec le vif argent?

Geo. Et quelle est cette couleur rouge ?

L'inst. Le vermillon ou cinabre est un mélange particulier de souffre et de vif-argent.

Hen. Trouve-t-on du vif argent dans ce pays?

L'inst. Non; la plus grande partie de celui que nous employons, vient de l'Espagne et de l'Amériqus méridionale; c'est une branche de commerce considérable et d'un grand produit, quoique le vif-argent soit très inférieur à l'argent. Mais en voilà bien assez sur les métaux pour aujourd'hui; ce qu'il nous

reste à en dire, sera la matière d'un autre entretien.

LE PETIT PHILOSOPHE.

M L. se promenant un jour seul à cheval, mit pied à terre pour cueillir une fleur dans une haie. Le cheval se voyant libre, se mit à galoper de toutes ses forces. Son maître le suivit, l'appella, l'animal s'arrêta; mais au moment d'être saisi, il se remit à galoper; enfin un petit garçon qui se trouvait dans un champ voisin, voyant ce qui se passait, barra le chemin à l'endroit où il formait un détour, et sautant à la bride du cheval, il le retint jusqu'à l'arrivée du cavalier. M. L. en regardant le petit garçon, admira son teint animé et son air content. Je vous remercie, mon ami, lui dit-il, vous l'avez ratrapé fort lestement. Que vous faut-il pour votre peine, ajoute M. L. en cherchant sa bourse? Je n'ai besoin de rien, monsieur, répondit le petit bon-homme.

M. L. Vous n'avez besoin de rien ? tant mieux pour vous : peu d'hommes en pourraient dire autant. Mais dites-moi, mon ami, que faites vous dans ce champ ?

Le petit garçon. J'arrache la mauvaise herbe, en gardant mes moutons.

M. L. Vous plaisez-vous à cette occupation ?

Le p. g. Oui, sur-tout lorsqu'il fait beau temps.

M. L. Mais n'aimeriez vous pas mieux jouer ?

Le p. g. Cet ouvrage-ci n'a rien de fatigant ; c'est presque comme si je jouais

M. L. Qui vous envoie travailler ?

Le p. g. Mon père, Monsieur.

M. L. Où demeure-t-il ?

Le p. g. Près d'ici, parmi ces arbres que vous voyez.

M. L. Comment se nomme-t-il ?

Le p. g. Thomas Hardle.

M. L. Quel est votre nom ?

Le p. g. Je m'appelle Pierre, monsieur.

M. L. Et votre âge ?

Le p. g. J'aurai huit ans à la St. Michel.

M. L. Depuis quel temps êtes-vous dans ce champ ?

Le p. g. Depuis six heures du matin.

M. L. N'avez-vous pas faim ?

Le p. g. Oui, mais bien-tôt j'irai dîner.

M. L. Si vous aviez douze sols, qu'en feriez-vous ?

Le p. g. Je n'en sais rien ; de ma vie je n'en ai eu autant.

M. L. N'avez-vous point de joujoux ?

Le p. g. De joujoux ! qu'est-ce que cela veut dire ?

M. L. Par exemple, des boules, des quilles, des billes, des toupies, des chevaux de bois.

Le p. g. Non, monsieur, mais notre Tom fait des balons pour les lancer quand il fait froid. Nous tendons des piéges pour attraper des oiseaux. Puis j'ai un piquet pour sauter, et deux échasses pour marcher, quand il y a de la boue. J'avais aussi un cerceau, mais il est cassé.

M. L. Et n'avez-vous pas envie d'autre chose?

Le p. g. Non, monsieur, je n'ai presque pas le temps de m'amuser; c'est toujours moi qui mène les chevaux aux champs; il faut que j'aye soin des vaches, que je courre faire les commissions à la ville, et cela vaut bien autant que de s'amuser.

M. L. Mais si vous aviez de l'argent, vous pourriez acheter à la ville des pommes et du pain d'épice.

Le p. g. Oh ! je peux avoir des pommes chez-nous, et quant au pain d'épice je ne m'en soucie pas beaucoup. Maman me donne de temps en temps un gâteau que j'aime bien autant.

M. L. N'auriez-vous pas besoin d'un couteau pour couper des baguettes ?

Le p. g. J'en ai un, le voici ; c'est mon père qui me la donné.

M. L. Vos souliers sont troués ; ne voudriez-vous pas en avoir de meilleurs ?

Le p. g. J'en ai une meilleure paire pour les dimanches.

M. L. Mais ceux-ci prennent l'eau.

Le p. g. Oh cela m'est bien égal.

M. L. Votre chapeau est tout déchiré.

Le p. g. J'en ai un meilleur chez nous ; mais j'aime autant n'en point avoir, car il me gène la tête.

M. L. Comment faites-vous quand il pleut ?

Le p. g. Je me mets à couvert sous la haie, jusqu'à ce que la pluie ait cessé.

M. L. Comment faites-vous lorsque vous avez appétit avant l'heure du dîner?

Le p. g. Je mange quelquefois une rave crue.

M. L. Mais quand il n'y en a point ?

Le p. g. Alors je fais comme je peux, je travaille et pendant ce temps je ne pense plus à manger.

M. L. Ne vous arrive-t-il pas quelque fois d'être altéré quand il fait bien chaud ?

L. p. g. Oui, mais il y a de l'eau ici près.

M. L. Mais savez-vous bien petit garçon, que vous êtes un vrai philosophe.

Le p. g. Monsieur ?

M. L. Je dis que vous êtes philosophe ; mais je suis sûr que vous ignorez ce que cela signifie.

Le p. g. Monsieur . . . Cela ne veut pas dire du mal, j'espère.

M. L. (*souriant*) Non mon ami, c'est très bien. Vous me paraissez n'avoir besoin de rien ainsi je ne dois point vous donner d'argent, crainte qu'il ne vous arrive ensuite d'avoir besoin de quelque chose. Avez-vous jamais été l'école.

Le p. g. Non, monsieur ; mais mon père dit que j'irai à la fin de l'hiver.

M. L. Vous aurez alors besoin de livres.

Le p. g. Oui, les écoliers ont tous un syllabaire et un testament.

M. L. Hé bien, je vous donnerai ces livres ; dites le à votre père, et ajoutez que c'est parce que j'ai trouvé en vous un petit garçon bien raisonnable. Retournez vers votre troupeau, mon ami.

L. p. J'y vais. Bien obligé, monsieur.

M. L. Adieu Pierre.

Le p. g. Adieu monsieur.

DES PLANTES OMBELLIFÈRES.

L'instituteur, Georges et Henri.

Hen. Quelle plante cueille cet homme au bord de la haie ?

Georges. Je ne la connais pas; mais les enfans en prennent les tiges, et s'en font une espèce d'instrument à vent.

Hen. J'en ai vu, mais je ne connais pas la plante. Voulez-vous bien nous dire comment elle se nomme ?

L'insittuteur. C'est de la ciguë.

Geo. La ciguë est un poison, n'est-ce pas ?

L'inst. Oui, prise à une certaine dose ; mais à une moindre dose, elle est médicinale. Cet homme en recueille pour les apothicaires.

Hen. Je voudrais bien la connaître.

L'inst. Hé bien, allez-en chercher un plant.

(*Henri apporte le plant.*)

Geo. Je crois en avoir vu beaucoup de semblables.

L'inst. Cela se peut ; mais il y a quantité d'autres plantes parfaitement semblables à celle-ci ; elle est de la nombreuse famille des plantes appellées *ombellifères*; leur suc est tout-à-la-fois médicinal et vénéneux. Cette famille mérite que vous fassiez un peu connaissance avec elle. Examinons de plus près cette ciguë. Vous voyez cette grande tige creuse qui se divise en plusieurs branches, d'où sortent des péduncules divergens qui sont la tige particuliere des fleurs ; vous pouvez remarquer qu'ils sont disposés comme les rayons d'une roue.

Hen. Ou comme les branches d'un parasol.

L'inst. Justement, et on les nomme ombelles, d'un mot qui a la même signification : chaque branche ou rayon se

termine par une autre ombelle composée de tiges plus courtes qu'on nomme ombellules; elles portent chacune une petite fleur.

Geo. Bien petite en effet.

L'inst. Mais si vous regardez très-attentivement, vous aurez d'assez bons yeux pour appercevoir qu'elle est divisée en cinq pétales et garnie dans le milieu de cinq étamines et de deux pistils.

Hen. Je les vois.

Geo. Et moi aussi.

L'inst. Aux pistils succède une sorte de fruit composé de deux semences jumelles, jointes dans le milieu, comme vous le voyez dans cette fleur qui est passée. Je vais le diviser en deux paaties.

Geo. Chacune de ces graines produira-t-elle une plante?

L'inst. Oui, telle est donc la structure de la fleur des ombellifères. A présent examinons les feuilles; détachez en une.

Hen.

Hen. Est-ce une seule feuille ou plusieurs ?

L'inst. A parler exactement, ce n'en est qu'une, mais elle est divisée et découpée en plusieurs portions. De cette côte sortent des feuilles plus petites, placées à l'opposite l'une de l'autre, et de chacune de celles-ci en naissent d'autres qui à leur tour sont également divisées : elles se nomment feuilles doublement ou triplement pennées. La plupart des plantes ombellifères, sinon toutes, portent des feuilles de cette espèce.

Hen. Elles ressemblent à des feuilles de persil.

L'inst. Il est vrai, et le persil est de cette famille ; on prend quelquefois pour cette plante, la ciguë et autres végétaux.

Geo. Comme la tige de cette ciguë est joliment mouchetée !

L'inst. Oui, c'est un des caractères auxquels on la reconnaît ; on la distingue aussi par d'autres caractères que vous ne pourrez saisir qu'après avoir comparé

un certain nombre de ces espèces Je vais maintenant vous entretenir de quelques autres dont les noms vous sont probablement familiers ; d'abord des carottes et des panais.

Hen. Des carottes et des panais ! mais assurément ce ne sont point des poisons,

Geo. Je me rappelle actuellement que les feuilles de la carotte et du panais ressemblent à celles-ci.

L'inst. Précisément : ce sont, comme vous savez, les racines de ces plantes qui fournissent un aliment ; mais nous mangeons les feuilles du persil et du fenouil, qui sont de cette classe ; le céleri en est aussi : on emploie sur-tout sa tige que l'on fait blanchir en l'entourant de mottes de terre. On fait des tiges de l'angélique un usage différent.

Hen. Oui, on en fait des confitures.

L'inst. On en fait aussi avec les semences de certaines plantes de la même famille. Telles sont celles du Carvi.

Geo. Ce sont apparemment ces semences qu'on met dans les tartes ?

L'inst. Oui, elles sont échauffantes et

d'un goût piquant. Telles sont la coriandre, le fenouil, la carotte sauvage, l'angélique, l'anis, le cumin et l'anet. Toutes ces semences s'emploient en médecine pour réchauffer et fortifier l'estomac,

Geo. Cela doit faire des remèdes très-agréables.

L'inst. Oui ; mais vous n'en diriez pas autant de toutes les plantes de cette classe qui entrent également dans les recettes des médecins, telles que la plante qui donne *l'assa fétida*, et plusieurs autres qui produisent ce qu'on appelle les gommes fétides.

Geo. Assa fétida! C'est, je le sais, une bien mauvaise drogue, la plante qui la donne, croît-elle dans ce pays ?

L'inst. Non, et la plupart des semences douces dont j'ai parlé, viennent de l'étranger ; maintenant il faut vous dire un mot des poisons.

Hen. La cigüe en est un que nous connaissons déjà.

L'inst. Il y a une autre espèce de

cigüe qui croît dans l'eau, et qui est plus vénéneuse que l'autre; on la nomme aquatique; une troisième espèce se trouve dans les fossés; sa feuille ressemble parfaitement à celle du céleri; on la nomme, cigüe distillante. Enfin une quatrième espèce commune dans les terrains secs, se distingue par des feuilles moins divisées que celle des plantes de cette famille, on l'appelle tue-vaches. Chez quelques-unes de ces plantes, le poison est dans les feuilles; chez d'autres, il est dans les racines. Son effet est de causer des vertiges et la stupeur ou le délire avec des douleurs violentes. Les Athéniens mettaient à mort les criminels en leur faisant boire le suc d'une espèce de cigüe qui croissait dans leur pays, comme vous pouvez le lire dans la vie de Socrate, excellent philosophe, qui périt de cette manière.

Hen. Pourquoi fut-il mis à mort?

L'nst. Parce qu'il était plus sage et meilleur que ses concitoyens. Chez nous, ces plantes occasionnent quelquefois des accidens: j'en ai vu un triste exemple dans un malheureux jeune

homme, lequel, parcourant les champs avec un de ses frères, trouva une racine de ciguë, qui lui parut si blanche et si délicate, qu'il fut tenté d'en manger, son frère l'imita; ils arrivèrent à la maison très-malades. L'aîné qui en avait mangé le plus, mourut après une cruelle agonie, et le cadet ne se rétablit qu'après de longues souffrances.

Geo. N'y a-t-il pas moyen de prévenir l'effet de ce poison ?

L'inst. L'un des meilleurs consiste à se nettoyer promptement l'estomac avec un fort émétique et de l'eau chaude prise en abondance; après cela, le vinaigre est utile pour réparer les désordres de la tête.

Geo. Mais ces racines sont-elle assez agréables pour qu'on soit tenté d'en manger ?

L'inst. Oui, quelques-unes. Il y a une petite plante de cette famille que les enfans recherchent avec avidité. Ils creusent la terre avec des couteaux pour l'en arracher. Elle est ronde et se nomme noix de terre.

Geo. Mais ce n'est pas un poison sans doute.

L'inst. Non, mais elle n'est pas très-saine. Cependant je pense que les racines des plantes les plus vénéneuses deviendraient très-innocentes, étant bouillies dans l'eau. J'ai entendu dire que les racines de cigüe se trouvaient après l'ébullition, aussi saines que les carottes.

Hen. Je ne me soucierais pas d'en manger. Mais apprenez-moi, je vous prie, s'il est nécessaire qu'il existe des poisons d'une espèce quelconque?

L'inst. Les substances que nous nommons poisons, ne sont nuisibles qu'à certains animaux; elles servent d'aliment naturel à d'autres espèces, et sont sans doute plus généralement salutaires que nuisibles dans l'ordre de la création. La plupart des productions qui, prises en grande quantité deviennent poison pour nous, préparées à petites doses, pésentent à la médecine des ressources précieuses, La raison nous fut donnée comme sauve-garde contre les

accidens. En général les brutes refusent par instinct ce qui pourrait leur nuire. Vous voyez sous cette haie une quantité de grandes plantes à fleurs blanches; elles sont de la famille des ombellifères et se nomment tue-vaches; ce dernier nom leur vient du refus que font les vaches d'y toucher, quelque stériles que soient d'ailleurs les pâturages.

Geo. Les empoisonneraient-elles ?

L'inst. Peut-être; mais leur répugnance prouve au moins que ces animaux n'y voient pas pour eux un aliment convenable. Nous examinerons cette plante et je vous ferai remarquer en quoi elle diffère de la ciguë, avec laquelle on la confond quelquefois.

Geo. Je vais cueillir quelques-unes de ces plantes pour les sécher.

L'inst. Votre idée est bonne; écrivez aussi les noms de toutes, et apprenez à distinguer celles qui sont innocentes d'avec celles qui sont nuisibles.

Geo. Cela me sera fort utile.

L'inst. Vous avez raison. Rappellons-

nous maintenant les caractères généraux de la classe des ombellifères. Les tiges des fleurs sont divisées en rayons où ombelles, qui se subdivisent en plusieurs autres ; chaque petite tige se termine par une petite fleur qui a cinq pétales, et qui renferme cinq étamines et deux pistils, auxquels succèdent deux semences jumelles. Vous les connaîtrez bientôt après en avoir examiné deux ou trois; souvenez-vous aussi qu'elles sont d'une famille suspecte, et qu'on ne doit pas en user sans les bien connaître.

ORDRE ET DÉSORDRE.

Juliette était née avec d'heureuses dispositions ; mais son extrême négligence les rendait inutiles. Elle aurait très-bien rempli les diverses tâches qu'on lui imposait, si elle n'eût point perdu de temps, sans cesse distraite par des objets étrangers à ceux qui devaient l'occuper. Fallait-il coudre, le sac était dans un endroit, le fil dans un autre, les ciseaux étaient tombés sur l'escalier,

et le dé roulait dans la chambre. Si elle voulait écrire, elle ne savait où prendre son cahier, l'encrier était à sec, les plumes neuves se trouvaient pêle-mêle avec les vieilles; mais l'ardoise et la craie ne se rencontraient jamais ensemble. Lorsqu'elle prenait une leçon de français, c'était toujours le dictionnaire anglais qui lui venait à la main au lieu de la grammaire française. Avait-elle un chapitre à lire, c'était Robinson Crusoé qu'elle ouvrait au lieu du Testament.

La mère de Juliette fâchée de lui voir faire si peu de progrès, prit le parti de l'envoyer passer quelque temps à la campagne chez une vieille dame, très-bonne femme, mais fort sévère avec les jeunes personnes. Tous les jours après déjeûner on enfermait Juliette jusqu'à ce qu'elle eût fini sa tâche. Cette maison était du petit nombre de celles que les fées visitent encore.

L'une d'elles (elle se nommait Désordre) prit plaisir à tourmenter la pauvre Juliette; sa figure était affreuse, elle avait les yeux louches, ses cheveux

pendaient sur son visage et ses vêtemens déchirés et en lambeaux étaient toujours mis de travers; elle obtint de la vieille dame l'emploi de donner à Juliette la tâche de chaque jour.

Un matin elle arrive avec un sac à ouvrage, rempli de fils de soie de toutes sortes de couleurs mêlés et entortillés ensemble, et une fleur à copier ; c'était une pensée dont les couleurs et les nuances avaient été imitées avec beaucoup d'adresse et de soin. Mademoiselle, lui dit la laide fée, voilà votre tâche pour aujourd'hui, songez qu'elle doit être faite avant dîner. Vous trouverez tous les matériaux dans ce sac.

Juliette prit la fleur et le sac. Elle renversa toutes les soies sur la table, le rouge, le pourpre, le bleu, le jaune, et après les avoir bien examinées, se détermina pour une de ces couleurs et mit la main à l'ouvrage ; mais elle n'eut pas fait deux ou trois points, qu'elle apperçut qu'il manquait une ombre ; il allut tirer cette nuance du faisceau, ce qui lui prit un certain temps, et quand

elle l'eut trouvée, elle fut bientôt obligée de la changer contre une autre : Juliette voyant que de ce train l'ouvrage absorberait la journée entière, au lieu de quelques heures, jetta là son aiguille et se mit à pleurer. Pendant qu'elle se désolait ainsi, elle entendit qnelque chose qui marchait sur le plancher ; elle ôta son mouchoir de dessus ses yeux, et vit avancer une femme qui avait l'air d'une miniature. Ce charmant petit être était droit comme une flèche ; ses cheveux semblaient sortir de dessous le peigne, et il n'y avait pas un seul faux pli sur ses vêtemens. Ma chère, dit elle à Juliette, je vous ai entendu pleurer et je viens à votre secours, parceque je sais qu'au fond vous êtes une bonne enfant. Je m'appelle Ordre ; votre maman me connaît bien, quoi que vous me voyiez pour la première fois;mais j'espère que nous nous lierons par la suite. A ces mots, sautant sur la table, elle frappa de sa baguette le tas de soies entortillées; aussi-tôt les fils se séparèrent, et se placèrent d'eux-mêmes sur une longue ligne formée de petits écheveaux, dans

chacun desquels la même couleur était réunie, et qui placés à côté l'un de l'autre, offraient successivement toutes les nuances dans leur série naturelle. Juliette revenue de sa surprise, se remit à l'ouvrage et le trouva facile ; la fleur fut finie à l'heure du dîner, et lui mérita de grands éloges par la netteté de son exécution.

Le lendemain la méchante fée entre avec un gros livre sous le bras ; voici dit-elle le livre de dépense de la maison, ma maitresse veut que vous lui disiez au juste ce matin, ce que son ménage lui a coûté l'année dernière, et que vous compreniez dans ce compte les habits, les rentes, les taxes, les gages des domestiques etc. Vous placerez séparément le montant de chaque article du boulanger, du boucher, de la marchande de mode, du cordonnier, et ainsi de suite. Prenez bien garde d'en omettre un seul. Voilà une main de papier et des plumes. Elle accompagna ces derniers mots d'une grimace ironique, et partit.

Juliette pâlit à l'idée de cette tâche.

Elle ouvrit le gros livre et vit toutes les pages écrites très-serrées; mais de la manière la plus confuse. D'un côté on lisait: payé à monsieur Crusty pour une semaine de pain: tant. Payé une demi-année de rente: tant. Payé à M. Pirktôt pour souliers: tant. Ensuite venait un compte du boucher, puis celui d'un marchand, plus loin celui du chandelier. Que faire, s'écria la pauvre Juliette. Par où commencer? comment éplucher tant de choses différentes; il n'y eut jamais tâche plus pénible que celle-là! Oh si ma bonne petite amie revenait avec sa baguette! Elle n'avait pas achevé de parler, que la fée protectrice était déja là. Ne vous effrayez pas, ma chère, lui dit-elle, j'ai entendu votre vœu, et vais me hâter de vous tirer d'embarras: donnez-moi votre livre. Elle tourna plusieurs feuilles et s'écria: je vois que ma méchante sœur vous a joué un tour, elle vous a apporté le journal, au lieu du grand livre, mais il y a remède. A l'instant elle disparut et revint bien-tôt avec un autre livre dans lequel elle fit remarquer à Juliette

chacun des objets divers, inscrit au haut d'une page particulière, et tous les articles de la même espèce tirés du journal et portés les uns au-dessous des autres à leur page. Ainsi toutes sa tâche se réduisait à faire l'addition des sommes partielles et de les réunir en une somme totale; ce qui fut l'affaire de quelques minutes. A dîner elle présenta le compte qu'on lui avait demandé et qui se trouva aussi net qu'exact.

Le lendemain le lutin de Juliette lui apporta une grande boîte remplie de lettres imprimées sur de petits morceaux d'ivoire. Les lettres capitales et les lettres communes de toute espèce étaient confondues pêle-mêle comme si on les eût secouées ensemble dans un sac. Mademoiselle, lui dit-elle, d'ici au dîner vous copierez exactement ce poëme avec les lettres d'ivoire que vous placerez ligne par ligne sur le plancher de votre chambre. Juliette ne vit d'abord dans cette tâche qu'un amusement; mais elle n'eut pas mis la main à l'œuvre, qu'elle changea d'opinion. Chaque lettre était pour elle un

nouvel embarras ; toutes lui venaient sous la main, excepté celle qu'il lui fallait. Elle avancait donc très-lentement, et le poëme était long ; il était évident que la nuit viendrait avant qu'elle eût fini. Elle s'assit à terre invoquant sa bonne amie, son unique ressource.

Sa protectrice était tout près et ne l'avait pas perdue de vue ; elle se rendit visible, et de sa baguette frappa les lettres. A l'instant elles s'arrangèrent d'elles-mêmes par ordre alphabétique, sur deux lignes, l'une de grandes, l'autre de petites. Dès lors le travail de la pupille s'expédia si rapidement, qu'elle appella son hôtesse une heure avant le dîner pour lui faire vérifier sa tâche.

La vieille dame l'embrassa et lui dit : je crois que vous êtes maintenant bien convaincue des avantages que procure l'ordre. Je ne vous renfermerai plus dans votre chambre, et vous pourrez travailler à côté de moi. La jeune personne fit tous ses efforts pour lui plaire, elle mit beaucoup de régularité à ce qu'elle faisait, et réforma peu à peu, les mauvaises habitudes que la négligence

lui avait fait contracter. Quand on la renvoya à sa mère, ce fut avec des présens propres à lui rappeller à tout moment la beauté et les avantages de l'ordre. Parmi ces présens, se trouvait un médaillier de monnaies anglaises où toutes les pièces d'or et d'argent, à l'empreinte des rois de la Grande Bretagne, étaient rangées suivant la date de leur règne; une collection de plâtres des empereurs romains; un cabinet de belles coquilles classées selon le meilleur système; une boîte complette de couleurs; une autre garnie de crayons de toutes les nuances des couleurs primitives; enfin une très-jolie *ménagère* avec tous les outils nécessaires à une couturière, et une bonne provision d'excellentes aiguilles.

POURQUOI LA TERRE SE MEUT AUTOUR DU SOLEIL.

Lucile et son père.

Vous souvenez-vous, Lucile, de ce que je vous dis, il y a quelque temps, sur la chûte des corps?

Lucile. Oh ! oui ; ils tombent parceque la terre les attire.

Le pere. Il est vrai ; c'est une conséquence des loix de la nature, que les corps s'attirent les uns les autres en proportion de leur masse ; ainsi un très petit objet placé dans le voisinage d'un très-grand, tend sans cesse à aller vers lui, s'il n'en est empêché par quelque autre force. Je vous ai dit que le Soleil était une boule beaucoup plus grosse que la boule que nous habitons et qu'on nomme terre. Sur quoi vous me demandâtes fort judicieusement comment il arrivait que la terre ne tombât pas dans le Soleil.

Le p. Quelle peut en être la raison ?

Le p. Je vais vous l'expliquer. Vous avez vu votre frère faire tourner une boule d'ivoire attachée au bout d'un cordon qu'il tenait à la main ?

L. Oui, et je l'ai fait aussi tourner moi-même.

Le p. Eh bien, vous avez dû sentir que la boule tirait continuellement comme si elle eut cherché à s'échapper.

L. Oui, et un jour que mon frère la faisait ainsi tourner, elle s'échappa par la fenêtre.

Led. C'était une leçon qu'elle lui donnait sur le mouvement *centrifuge*, c'est à dire sur cette force avec laquelle un corps mû circulairement, tend à s'éloigner du centre autour duquel il se meut: elle est due à l'impulsion que vous donnez à ce corps pour le lancer, comme si vous vouliez le jeter loin de vous. Le cordon auquel il est attaché est une force contraire qui le retient vers le centre et qu'on nomme force *centripète*. Ce sont, comme vous voyez, deux forces qui agissent en même-temps, l'une pour éloigner la boule du centre, l'autre pour l'y retenir; d'où il suit que la boule n'obéit ni à l'une ni à l'autre de ces forces en particulier, mais à toutes les deux ensemble; c'est pourquoi elle se meut en rond, et continue

de la sorte, tant que vous continuez vous-même à lui donner une impulsion convenable ; mais si le cordon casse ou vous échappe, la boule s'échappe aussi ; d'un autre côté, si vous cessez de la faire tourner, elle tombe dans votre main.

L. Cela me paraît assez intelligible.

Le p. Je puis vous donner un autre exemple de cette double force agissante en même temps. Vous souvenez-vous d'avoir vu quelques tours d'équitation ?

L. Oui.

Le p. Dans un de ces tours, le cavalier en équilibre, ayant un pied seulement sur la selle et galopant rapidement, jetait des boules en l'air, et les rattrapait à mesure qu'elles retombaient.

L. Je m'en souviens parfaitement.

Le p. Peut-être auriez-vous cru qu'elles devaient retomber derrière lui, à cause de la rapidité avec laquelle il courait.

L. En effet.

Le p. Vous vîtes cependant qu'elles retombaient aussi directement dans sa main que s'il n'eut pas bougé du tout ; cela vient de ce qu'étant lancées, elles recevaient en même-temps du cheval un mouvement horisontal en avant, et du cavalier un monvement vertical ; ce qui les forcait de décrire une ligne oblique et de retomber dans la même place où elles seraient arrivées si le cavalier eut continué de les tenir dans sa main.

L. Cela est réellement très curieux.

Le p Vous avez pu remarquer aussi lorsque vous allez en carosse, que si vous jetez quelque chose par la portière, ce que vous jetez ne retombe pas derrière la voiture, mais à la même place où il serait tombé si la voiture eût été arrêtée.

L. J'en ferai l'expérience la première fois que j'irai en carosse.

Le p. Cela étant, vous pouvez vous figurer le Soleil comme une énorme masse de matière placée au centre de l'espace, et immobile; et notre terre comme une boule lancée en droite ligne et avec une force prodigieuse. Elle aurait éternellement roulé au travers de cette région sans bornes, si elle n'eût éprouvé un obstacle par l'attraction du Soleil. Ces deux forces sont combinées de manière à se balancer l'une l'autre; autant le mouvement imprimé à la terre tend à l'éloigner, autant l'attraction du Soleil tend à la retenir; d'où il résulte une direction moyenne, qui est une orbite tournant autour du soleil.

L. Mais si la terre roulait comme une boule sur le gazon, ne devrait-elle pas s'arrêter comme la boule?

Le p. La boule s'arrête à cause du frottement qui consume peu à peu la force de son mouvement, au lieu que la terre se meut dans le vide de l'espace, où il n'y a rien pour l'arrêter,

L. Cependant si je jetais une boule

en l'air, elle ne disparaîtrait pas pour toujours, elle retomberait sur la terre.

Le p. C'est parce que la force que vous lui imprimez en la jetant, est beaucoup moindre que celle qui l'attire vers la terre ; mais une autre raison, c'est la résistance de l'air. Cet espace qui nous entoure n'est point un espace vide, il est rempli d'un fluide léger et transpareut qu'on appelle l'air.

L. Et ce fluide résiste !

Le p. Il n'y a pas de doute. Agitez vivement votre main dans l'air, vous sentirez quelque chose qui résiste quoiqu'à un degré très faible. Vous savez que le vent pousse les corps avec une force souvent irrésistible ; or le vent n'est qu'une certaine quantité d'air vivement agité. Chaque corps mû dans l'air est obligé de s'ouvrir un chemin en déplaçant une partie de ce fluide, et cet effort use constamment la force qui le meut.

L. Et pourquoi la même chose n'arrive-t-elle pas à la terre ?

Le p. C'est parce qu'elle ne se meut pas dans l'air.

L. Comment cela?

Le p. La terre porte l'air avec elle; mais elle ne s'y meut pas. L'air est contenu dans ce qu'on appelle l'atmosphère, que vous pouvez vous représenter comme une espèce de brouillard qui se tient autour de la terre, et s'étend à une certaine hauteur que l'on suppose être d'environ quarante cinq milles.

L. Cette hauteur est plus grande que celle des nuages.

Le p. Il est vrai. Les nuages sont dans l'atmosphère, car ils sont soutenus par l'air. Cette atmosphère roule comme si elle en faisait partie, et se meut avec elle à travers le ciel, qui est un vaste espace vide. Dans cet espace immense, se trouvent les étoiles et les planètes, qui ont chacune leurs mouvements particuliers. Rien ne leur faisant obstacle, elles cheminent continuellement en vertu de la première impulsion qui leur fut donnée.

L. Quelques-unes ne tournent-elles pas, comme la terre, autour du soleil ?

Le p. Oui, ce sont celles qu'on nomme planètes ; elles sont assujetties aux mêmes lois que la terre. Attirées par le Soleil qui est au centre de leur orbite, elles forment avec la terre cet assemblage de mondes, appellé sistême planétaire.

L. La lune est-elle une de ces planètes ?

Le p. La lune se nomme planète secondaire, à cause de sa connexion immédiate avec la terre autour de laquelle elle tourne, comme la terre tourne autour du Soleil. Mais c'est assez pour le présent, si vous avez bien saisi l'explication que je vous ai donnée.

L. Je crois l'avoir comprise.

CE QUI CARACTÉRISE L'HOMME SAGE.

Vous n'avez surement pas oublié, mon cher Arthur, dit un jour M. C. à son fils, ce que je vous disais l'autre jour sur ce qui

qui constitue le grand homme ; voulez-vous que nous parlions aujourd'hui de ce qui constitue l'homme sage ?

Arthur. Rien ne saurait me faire plus de plaisir.

M. C. L'homme sage est celui qui se propose le but le plus raisonnable, et qui choisit, pour l'atteindre, les moyens les plus convenables : mais comme cette définition est un peu abstraite pour vous, je vais tâcher de la rendre plus sensible par des exemples. Quel but un homme peut-il se proposer, selon vous ?

Art. De se rendre heureux, je crois.

M. C. Fort bien ; mais comme nous sommes constitués de manière à ne pouvoir être véritablement heureux, si nous ne contribuons au bonheur d'autrui, le but le plus raisonnable est donc de concourir au bien général autant qu'il est en notre pouvoir.

Art. Mais en agir ainsi, n'est-ce pas être ce que l'on appelle bon ?

M. C. Sans doute; aussi la sagesse est-elle inséparable de la bonté. Le sage est toujours prêt à faire le bien, et dirige là toutes ses facultés; s'il y tendait faiblement, il ne serait guères plus sage que celui qui marcherait d'un pas ferme vers un but mauvais ou indifférent. Un des hommes les plus sages que je connaisse est notre voisin M. Freeland.

Art. Comment cela ?

M. C. Peu d'hommes ont mieux réussi que lui à assurer leur bonheur et celui des personnes qui les entourent. Né dans la médiocrité, il se fit de bonne heure un établissement et s'appliqua constamment à l'améliorer; il régla sa dépense sur son revenu, et ne se permit pas le moindre excès, mais jouit des plaisirs innocens qui pouvaient se présenter. Sa maison s'est toujours fait remarquer par une hospitalité honorable et une gaieté décente. Il a continuellement cherché à réformer le caractère et à rendre plus douce la condition de ceux qui dépendaient de lui. Il a fait une étude parti-

culière des loix de son pays ; il s'est mis en état d'administrer la justice avec autant de discernement que d'intégrité. Personne ne démêle avec plus de sagacité de quel côté est le bon droit, et ne choisit plus habilement les moyens de le faire triompher. Ses voisins de toutes les classes ont recours à ses lumières. Dans les circonstances embarrassantes sa conduite ne se dément jamais. On ne le voit dans aucune occasion, passionné, téméraire, ami des partis extrêmes. Il délibère toujours avant que de se déterminer, et sa résolution une fois prise, il l'exécute avec autant de fermeté que de vigueur. Tout le voisinage lui doit la paix et le bon ordre dont il jouit. Son opinion est la première chose que l'on tâche de connaître dans les questions épineuses. Il a su se concilier le respect du riche, la confiance de pauvre et la bienveillance de tous.

Art. Mais j'ai entendu mettre le vieil Harpy au même rang, comme sage.

M. C. C'est étrangement abuser du

mot que de traiter le vieil Harpy d'homme sage ; il ne l'est point du tout, il n'est que rusé, et le rusé est au sage ce que le singe est à l'homme, une mauvaise et méprisable caricature.

Art. Il passe pour très-adroit, me semble.

M. C. Il a naturellement beaucoup de pénétration, d'idées nettes et de sang-froid ; mais depuis qu'il est au monde il n'a songé qu'à une chose, qui était de faire fortune, sans être délicat sur le choix des moyens. Comme il connaissait à fond les détours et les ressources de la chicane, il en a pris indignement avantage sur tous ceux qui lui confiaient le maniement de leurs affaires, et sous prétexte de les aider, il n'est parvenu que trop souvent à s'assurer des droits sur leurs propriétés, et quelquefois même à les en dépouiller tout-à-fait. C'est ainsi qu'il est devenu opulent; Aussi habite-t-il une grande maison, entouré d'un grand nombre de domestiques, et quelquefois même visité par des personnes d'un rang élevé ; mais

au fond il est généralement haï et méprisé ; il n'a pas un seul ami dans le monde, il le sait, et cette idée fait son tourment. Le soupçon et le remords l'accompagnent partout. De tous ceux qu'il a trompés, il est lui-même le plus déçu, et il s'est montré aussi insensé dans le but qu'il se proposait, que malhonnête dans les moyens d'y atteindre.

Art. Les hommes à grands talens, à lumières supérieures, ne sont-ils pas rangés parmi les hommes sages?

M. C. Oui, lorsqu'ils emploient ces talens et ces lumières à se rendre plus heureux et plus utiles à la société ; mais il arrive souvent que leurs connaissances ne sont avantageuses ni pour eux ni pour les autres. Il n'est pas rare de les voir négliger leur caractère pendant qu'ils cultivent leur esprit. Quelques-uns d'entr'eux ont été les plus opiniâtres et les plus arrogans des hommes, et aussi insensés, aussi absurdes dans leur conduite, que le vulgaire le plus ignorant.

Art. Un philosophe et un sage sont-ils la même chose ?

M. C. Un philosophe est, suivant l'étymologie, un ami de la sagesse. S'il la recherche de bonne foi, il est à croire qu'il la trouvera plus souvent qu'un autre ; mais pour être sage, il ne suffit pas de connaître la sagesse, il faut la pratiquer.

Art. Qu'étaient les sept sages de la Grèce, dont j'ai entendu parler ?

M. C. C'étaient des hommes distingués par leurs lumieres et par leurs talens ; quelques-uns d'entr'eux le furent aussi par leurs vertus. Mais le plus sage de tous fut Socrate ; il mérita ce beau titre en décriant les spéculations philosophiques et contentieuses des sophistes, en y substituant cette philosophie qui éclaire l'homme sur ses devoirs et sur son véritable bonheur, et en pratiquant la doctrine qu'il enseignait.

Art. A-t-il existé dans ces derniers temps quelques personnages remarquables par leur sagesse ?

M. C. Peu d'hommes, à mon avis, se sont montrés plus sages que le docteur Franklin. De l'état obscur d'ouvrier d'imprimerie par où il débuta, jusqu'à celui de plénipotentiaire de son pays, par où il termina sa carrière, il se fit constamment remarquer par sa pénétration et son sens exquis à démêler et à faire ce qui pouvait être le plus avantageux pour lui-même et pour les autres. Il excellait dans la physique, et on lui doit d'importantes découvertes ; mais il tourna de préférence ses recherches vers les choses utiles, et chercha toujours dans ses spéculations quelque résultat pratique. Il entendait parfaitement la vie ordinaire, et avait approfondi les moyens de la rendre douce et heureuse : il a laissé des trésors de sagesse domestique, plus précieux peut-être que les maximes tant vantées des philosophes de l'antiquité. Il n'a jamais perdu une occasion d'étendre ses connaissances sur les grandes comme sur les petites choses, et lorsqu'il pouvait tirer quelques lumières d'un laboureur, il aimait autant à causer avec lui qu'avec un premier ministre. Il

avait acquis une grande fortune par des moyens honnêtes; ses jours se sont prolongés jusqu'à une grande vieillesse, et sa tempérance lui a conservé les jouissances innocentes de la vie jusqu'au dernier moment. Peu d'hommes ont eu des connaissances plus étendues, et en ont fait un aussi bon usage.

Art Il faut, je crois, réunir beaucoup de connaissances, pour être sage.

M. C. Il suffit d'avoir celles qui sont relatives à l'état que l'on a, et un paysan peut être aussi sage dans sa condition, qu'un législateur dans la sienne. Vous rappellez vous cette fable de Gay, où un berger donne des leçons de sagesse à un philosophe?

Art. Oui, c'est celle qui commence par ces mots: Loin des cités vivait un berger.

M. C. Précisément. Ce berger tire ses maximes de conduite, de ce qu'il a observé dans les animaux: l'on remarque en effet chez eux le caractère distinctif de la sagesse. Ils tendent toujours au meilleur

but par la voie la plus sûre; mais ils en sont redevables à l'impulsion d'un instinct infaillible. L'homme a la raison pour le guider, sa sagesse consiste à consulter ce guide; et à le suivre dans le chemin de la vertu. Aussi la fable en question se termine-t-elle par cet aveu du philosophe : » tes vertus attestent que tu es » véritablement sage «.

LE VAISSEAU.

Charles *Osborn* reçut pendant les vacances, la visite d'un de ses camarades qui venait d'être admis en qualité de garde-marine, à bord d'un vaisseau de guerre. Il se nommait *Tom Hardy*: c'était un garçon plein de franchise, et de zèle pour ses camarades; mais il n'avait jamais eu de goût pour l'étude, ignorant presque toutes les choses qu'il aurait dû apprendre, et, qui pis est, avait conçu pour toute espèce de connaissances un mépris qu'il se plaisait à manifester. « A quoi pense votre pere, dit-il à Charles, de vous tenir collé sur les livres à l'étude de choses qui ne servent qu'à tour-

menter les gens? pourquoi ne pas vous placer, comme moi, au service de sa Majesté, où vous deviendriez quelque chose? vous avez atteint l'âge, et je sais que vous êtes un garçon intelligent? Ce discours fit quelque impression sur l'esprit du jeune Osborn; il se montra moins attentif aux leçons que lui donnait son pere, et moins disposé à s'entretenir sur des sujets instructifs; un tel changement donna à son pere beaucoup de chagrin; mais, comme il en savait la cause, il pensa qu'au lieu d'avoir recours, en cette circonstance, à l'autorité paternelle, il valait mieux tenter de faire sur l'esprit de son fils une nouvelle impression capable de combattre les dangereuses suggestions de son camarade.

Connaissant un capitaine de vaisseau des Indes orientales, prêt à faire voile, il alla accompagné de son fils, lui faire, à bord de son vaisseau, une visite d'adieu. On montre au père et au fils tous les objets que renfermait le vaisseau, ainsi que tous les préparatifs pour un si long voyage. Ils virent lever l'ancre et dé-

ployer les voiles au milieu des cris de joie et d'allégresse des marins, et de tout le tumulte du départ.

Charles fut enchanté de ce spectacle, et en revenant au logis, il ne cessa d'y penser, et ne parla d'autre chose; en conséquence, il fut aisé à son père d'amener la conversation suivante pour l'instruction particulière de son fils.

Après que Charles eut vivement exprimé son admiration pour le magnifique spectacle que venait de lui offrir un grand vaisseau complettement équipé et prêt à faire voile; je ne suis pas surpris, dit le père, que vous soyez aussi occupé de ce que vous venez de voir: c'est véritablement un des plus beaux spectacles que puisse présenter l'industrie humaine, et l'un des plus nobles dont l'art puisse se vanter. Il y a environ deux mille ans que Jules César aborda dans cette île. Alors les naturels du pays ne possédaient d'autres vaisseaux que des canots recouverts de peaux, et qu'un homme ou deux pouvaient conduire; mais le plus grand des vaisseaux de la

flotte de César ne surpassait pas plus ces canots que le vaisseau indien que vous avez vu, ne surpasse celui de César. Nos sauvages ancêtres ne s'avanturaient que le long des rivières et des côtes, ou à traverser de petits bras de mer, dans des temps calmes. César lui-même eut été effrayé de perdre de vue la côte pendant plusieurs jours ; mais le vaisseau que nous venons de voir, va seul à l'extrêmité du globe. Armé contre les vents et les vagues qui s'élèvent en montagnes au sein du vaste océan méridional, il saura diriger sa marche vers le port qui lui est destiné, quoiqu'il doive rester plusieurs semaines entre le ciel et l'eau.

Maintenant, quelle est selon vous, la cause de la prodigieuse différence qui s'est opérée dans les facultés humaines, depuis César jusqu'à nous ?

Charles garda le silence.

N'est ce pas, reprit le père, parcequ'il y a beaucoup plus de lumières actuellement, qu'il n'y en avait autrefois ?

Apparemment, dit Charles.

Le p. Ne pensez-vous pas qu'il serait aussi impossible à des hommes non instruits, de construire et de faire naviguer un vaisseau tel que celui que nous avons vu, qu'il leur serait impossible de voguer dans l'air ?

Je le crois, répondit Charles.

Le p. Afin de nous rendre ceci plus sensible encore, considérons le nombre des arts et des professions qui doivent concourir à cet objet. Allons, commencez à les nommer, et si vous en omettez quelques-uns, je vous les rappellerai. Quel est le premier ?

Ch. Celui du charpentier de vaisseau, je pense.

Le p. Bien. Quelle est sa tâche ?

Ch. De construire le vaisseau.

Le p. Comment le construit-il ?

Ch. En joignant ensemble des planches et des poutres.

Le p. Mais pensez-vous qu'il puisse le faire ainsi qu'un charpentier ordinaire ferait une boîte, ou poserait des tablettes?

Ch. J'ignore comment il s'y prend.

Le p. Ne croyez-vous pas qu'une masse aussi énorme, exige beaucoup de combinaisons, soit pour lui donner la forme convenable, soit pour la rendre propre aux divers usages auxquels on la destine?

Ch. Oui sans doute.

Le p. Vous avez entendu dire qu'il y avait des vaisseaux meilleurs voiliers que d'autres; que quelques-uns résistaient mieux à la tempête; portaient de plus lourds fardeaux; enfin déplaçaient moins d'eau, ainsi du reste; croyez vous que toutes ces choses arrivent par l'effet du hazard?

Ch. Cela n'est pas possible.

Le p. Pour obtenir avec certitude ces

différens résultats, il est nécessaire d'étudier avec soin la science des proportions, et de tracer sur une échelle géométrique les lignes et la figure d'après lesquelles on veut construire le vaisseau. On a beaucoup écrit sur ce sujet, et l'on a calculé avec l'exactitude la plus scrupuleuse, le degré de résistance que l'eau peut opposer à un navire; ainsi que les moyens les plus efficaces pour triompher de cette résistance. On a calculé, avec le même soin, l'action du vent sur les voiles, et l'action de celles-ci, relativement à la vîtesse qu'elles impriment au vaisseau, par le moyen des mâts. Un charpentier de vaisseau ne possède parfaitement son art, que lorsqu'il a la connaissance de toutes ces choses.

Ch. Mais il me semble que je connais des charpentiers de vaisseaux qui n'ont jamais reçu une éducation propre à leur procurer tant de lumières.

Le p. Cela se peut: ils n'ont, en ce cas, pour guide que la routine, où les

les règles tracées par les hommes instruits ; et comme ils sont alors réduits à une imitation servile, ils sont incapables de rien perfectionner et de concevoir les changemens qu'exigent les circonstances. Au reste, quoique l'on confie à de pareils ouvriers la construction des navires marchands, on a grand soin de choisir des hommes très éclairés pour la construction des vaisseaux de guerre, et de ceux qui sont destinés à faire le voyage des Indes ; cependant les Français apportent plus d'attention que nous dans leur choix à cet égard ; aussi leurs vaisseaux sont-ils, en général, meilleurs voiliers que les nôtres.

Cl. Mais un capitaine de vaisseau a-t-il besoin de toutes ces connaissances ?

Le p. Quoiqu'elles ne lui soient pas absolument nécessaires, il peut naître fréquemment des occasions où il lui serait très avantageux de les réunir, pour être en état de juger et d'ordonner. Mais supposons le vaisseau construit ; qu'est-ce qui vient ensuite ?

Ch. Les agrès, je pense.

Le p. Bien. Qui emploie-t-on pour cela ?

Ch. Des constructeurs de mats, des cordiers, des fabricans de voiles, et je ne sais combien d'autres ouvriers encore.

Le p. Vous ne parlez là que de simples artisans, et quoique l'invention des instrumens et des machines ait exigé beaucoup d'adresse et d'habileté, nous ne nous y arrêterons pas.

Supposons donc le vaisseau revêtu de ses agrès, que faut-il ensuite ?

Ch. Il faut l'armer.

Le p. Avant d'aller plus loin, réfléchissons un moment sur la quantité des personnes qui ont, jusqu'ici, contribué à mettre le vaisseau dans l'état où le voilà. La poudre à canon est une des découvertes les plus importantes des temps modernes : c'est elle qui a donné une si grande supériorité aux nations

civilisées sur les nations barbares. Une frégate anglaise attaquée par les canots de tous les sauvages du monde connu, les repousserait facilement au moyen de ses canons : et, si César pouvait reparaître en Angleterre avec sa flotte, une batterie de canons coulerait à fond tous ses vaisseaux et précipiterait dans la mer toutes ses légions : mais l'art de fabriquer la poudre et de fondre les canons, exige une exacte connaissance de la Chimie.

Ch. En quoi consiste cette science ?

Le p. A connaître toutes les propriétés des métaux, des minéraux, des sels : du soufre, des huiles, des gommes, et l'action du feu, de l'air et de l'eau sur toutes les substances, ainsi que les effets de la mixtion des différens corps.

La poudre à canon est le résultat d'une combinaison de trois substances, qui sont, le salpêtre, le soufre et le charbon. Mais qui eût pensé qu'un effet si merveilleux dût être produit par ce mélange?

Ch. Ne fut-ce pas le hazard qui procura cette découverte?

Le p. Oui; mais la personne qui la saisit, était alors occupée à faire des expériences chimiques; et depuis, on a fait sur cette découverte quantité d'autres expériences pour la porter à sa perfection

Ch. Est il nécessaire qu'un capitaine sache comment se fabriquent et la poudre et le canon?

Le p. Cette connaissance ne lui est pas nécessaire, quoi qu'elle puisse souvent lui être utile; cependant il est indispensable qu'il connaisse la manière dont on emploie l'une et l'autre. Maintenant la science de l'Artillerie et celle des fortifications sont absolument fondées sur les principes des mathématiques; car, c'est d'après ces principes, que l'on calcule la direction que prend un boulet lancé dans l'air, la distance qu'il peut parcourir, et le degré de violence avec lequel il frappe les corps contre lesquels il est dirigé: il suit de là que tout ingénieur doit être bon mathématicien.

Ch. Mais je me rappelle avoir entendu parler des canonniers, comme de gens peu supérieurs aux hommes du commun.

Le p. Cela est vrai; on exerce le métier de canonnier comme tant d'autres professions, par la simple routine: et des hommes dépourvus de toutes lumières, peuvent acquérir l'art de pointer un canon, comme on apprend à manier un fusil; mais ces hommes ne peuvent faire le service que dans les cas ordinaires, et il en faut de plus habiles pour diriger les batteries.

Maintenant, voilà notre vaisseau complettement équipé et prêt à mettre en mer; le vent est favorable, mais comment le ferez-vous naviguer?

Ch. A l'aide des voiles et du gouvernail.

Le p. Cela est bien tôt dit; mais il s'agit d'aborder dans un port: comment vous y prendrez-vous pour cela?

Ch. Je l'ignore.

Le p. Peut-être ne pourrais-je pas vous faire comprendre parfaitement l'art de se diriger sur mer vers un point déterminé ; mais je vous en dirai assez pour vous faire sentir combien cet art exige d'instruction et de lumières, qu'on ne peut acquérir que par de longues études, commencées de bonne heure. Autrefois, lorsqu'un vaisseau s'éloignait des côtes, on le dirigeait, de jour, d'après l'observation du Soleil, et de nuit, d'après celle de la lune ou des étoiles ; le Soleil, comme vous savez, se lève à l'Est et se couche à l'Ouest : il est à midi à une égale distance de ces deux points ; mais on ne peut savoir où il est, que lorsqu'il est visible. Les apparences de la lune et des étoiles varient davantage ; cependant une observation exacte peut déterminer les points qu'elles occupent à telle ou telle heure. D'ailleurs, il y a une étoile qui tourne constamment autour du pole arctique, et qu'on nomme pour cela étoile polaire. Cette étoile était d'un grand secours dans la navigation, et les poëtes disent souvent, étoile polaire pour dé-

signer un guide sûr. vous rappellez-vous cette endroit de l'Odissée d'Homère concernant Ulisse, lorsqu'il abandonne l'île de Calipso et dirige lui-même le gouvernail d'après la position des étoiles?

Ch. Je l'ai lu dans la traduction de Pope, et ne l'ai pas oublié.

Le p. Voudriez-vous le répéter?

Ch. « Assis à la poupe, il dirige le gouvernail avec attention et d'une main habile. Sans que le sommeil incline sa paupière, il tient durant dix-sept nuits, l'œil fixé sur les Pléiades, le Bootes qui se retire lentement, et l'Ourse et le Chariot, l'Ourse qui se tourne autour du pole en regardant toujours l'Orion, et qui seule ne se baigna jamais dans les flots de l'Océan. »

Le p. Très-bien, mon ami. C'est en vérité un superbe morceau! Vous voyez donc depuis combien de siécles les marins regardent comme nécessaire l'étude de l'astronomie; mais comme il arrive

fréquemment, sur-tout pendant les temps orageux, que les étoiles sont invisibles, cette méthode avait de grands inconvéniens, et ne permettait pas d'entreprendre des voyages de longs cours. à la fin, on découvrit, il y a environ cinq-cent ans, un moyen de parer à ces inconvéniens c'est la propriété qu'a l'aimant de se diriger vers le nord; propriété qu'il peut communiquer, tellement qu'une aiguille frottée avec une pierre d'aimant, en observant certaine direction, et placée sur un pivot, de manière qu'elle puisse tourner circulairement et avec liberté, regarde toujours le nord. C'est ainsi qu'à l'aide d'une boussole, et d'une carte sur laquelle sont marqués les points cardinaux et leurs intermédiaires, on peut diriger un vaisseau vers quelque partie que ce soit du Globe.

Ch. Et bien facilement à ce qu'il paraît.

Le p. Pas si facilement que vous pourriez croire. Dans le cours d'une longue traversée, souvent il arrive que les

vents contraires changent la direction du vaisseau ; ce qui entraîne la nécessité de calculer avec précision l'espace parcouru en ligne droite, et de tenir compte des déviations ; sans cela, le marins ne sauraient plus où ils sont, ni quelle route ils doivent suivre. Ils ont aussi besoin d'observer avec un instrument, quel est le point que le Soleil occupe à midi, afin de déterminer sous quel dégré de latitude ils se trouvent. Il n'est pas moins essentiel pour eux, de déterminer ce qu'on appelle les longitudes ; je vous expliquerai une autre fois ces termes, qui supposent quelque connaisance de l'instrument qu'on appelle globe. Pour le présent il suffit que vous sachiez que par ces deux moyens réunis, les marins sont en état de découvrir où ils sont, et de se diriger vers le lieu de leur destination, en consultant leurs cartes et leur boussole.

Mais tout cela, comme vous voyez, demande une connaissance exacte de l'Astronomie, de la Sphère, des Mathématiques, de l'Arithmétique ; et vous

ne

vous pensez bien que ces diverses sciences ne s'acquièrent pas sans beaucoup d'étude. On a inventé un grand nombre d'instrumens ingénieux propres à faciliter ces opérations; ensorte qu'il n'est presque aucun sujet sur lequel les sciences et les arts se soient autant exercés que sur la navigation; science dans laquelle il n'est qu'une nation très-éclairée et très-civilisée qui puisse exceller.

Ch. Mais comment fera Tom Hardy? car je suis presque sûr qu'il n'a aucune des connaissances dont vous venez de m'entretenir.

Le p. Il les acquerra, s'il veut devenir quelque chose dans la profession qu'il a embrassée. Il pourra cependant, sans elles, devenir chef d'une bande de recruteurs ou commandant d'un bateau; mais jamais on ne lui confiera le commandement d'un vaisseau de guerre, ni même d'un vaisseau marchand.

Ch. Quoi qu'il en soit, il ne lui est pas nécessaire du moins d'étudier le latin ni le grec.

Le p. Il est vrai qu'un marin peut se passer de ces deux langues; mais la connaissance du latin facilite beaucoup l'étude des langues modernes qu'il ne peut pas regarder comme inutiles dans son état.

Ch. Je ne croyais pas qu'elles fussent d'une si grande importance.

Le p. Quoi! vous prétendriez qu'un homme destiné probablement à parcourir la plupart des contrées de l'Europe, ainsi que leurs colonies, ne doit parler que la langue de son pays? et avec qui pourra-t-il communiquer? Certes, si la connaissance des langues ne doit pas être utile à Tom, je ne sais à qui elle le sera. A peine peut-il parvenir au moindre emploi sans la connaissance de quelques-unes, et plus il en saura, plus il sera en état d'obtenir de l'avancement.

Ch. Pauvre Tom! à présent je commence à croire que son choix pouvait être meilleur.

Le p. Moi, j'en suis sûr.

Ici se termina la conversation, et bien-tôt après ils regagnèrent le logis; Charles n'oublia pas de prier son père de lui montrer sur le globe ce que c'est que la longitude et latitude.

MODÈLE DE VENGEANCE, OU L'ENNEMI GÉNÉREUX.

Durant les troubles de Gênes et les querelles intestines entre la noblesse et le peuple, *Uberto*, né dans l'obscurité, mais doué d'une ame forte et de talens supérieurs, ayant fait une brillante fortune dans le commerce, s'éleva par lui-même à la tête du parti populaire, et maintint pendant long-temps une sorte de gouvernement démocratique. A la fin les nobles réunissant tous leurs efforts, parvinrent à renverser cet ordre de choses, et regagnèrent leur ancienne autorité. Ils usèrent avec rigueur de la victoire. Uberto fut arrêté et mis en jugement comme rebelle. On le condamna par modération à un bannissement perpétuel et à la confiscation de tous ses biens. Adorne, alors revêtu de la première magistrature,

était un homme d'un caractère orgueilleux et fier de son ancienne noblesse, mais cependant accessible aux sentimens généreux. Il aggrava la rigueur de la sentence par les termes humilians dont il se servit en la prononçant à Uberto. Fils d'un vil manœuvre, lui dit-il, vous avez osé méconnaître l'autorité des nobles; ils se bornent à vous replonger dans le néant d'où vous étiez sorti. Uberto écouta sa condamnation, sans manquer de respect au tribunal; mais piqué de la manière dont Adorne l'avait énoncée, il ne put s'empêcher de lui dire : peut-être un jour vous repentirez-vous des expressions dont vous usez à l'égard d'un homme qui, par l'élévation de ses sentimens, ne croit pas vous être inférieur. A ces mots il s'inclina devant le tribunal et se retira. Il prit ensuite congé de ses amis, s'embarqua pour le royaume de Naples, et quitta sa patrie sans verser une larme. Il recueillit quelque argent qui lui était dû dans ce royaume, et avec les débris de sa fortune, il alla s'établir dans l'une des îles de l'Archipel qui était sous la domination de la république de Venise.

Là, son travail assidu et son habileté dans les affaires l'élevèrent en peu d'années à une fortune plus grande encore que celle dont il avait joui à Gènes. Sa réputation d'honneur et de générosité fut la même dans son exil que dans sa patrie. Entre autres places de commerce, il fréquentait la ville de Tunis qui était en relation avec Venise, quoiqu'en guerre avec les autres états d'Italie, et particulièrement avec celui de Gènes. Se trouvant un jour en visite à la maison de campagne d'un des principaux personnages du pays, il apperçut un jeune esclave chrétien qui travaillait comme forgeron, et dont l'air et la contenance attirèrent son attention. Ce jeune homme paraissait excédé d'un travail auquel sa constitution n'avait pas été accoutumée, et tandis que par intervalles il s'appuyait sur l'instrument de son travail, quelques larmes s'échappaient de ses yeux. Uberto le regardait avec une tendre compassion, et lui adressa quelques paroles en italien. Le jeune homme entendit avec émotion les accens de sa langue maternelle et répondit qu'il était gênois. Quel est votre

nom, lui demanda Uberto? ne craignez pas de m'avouer votre naissance et la condition de vos parens. Hélas! lui répondit le jeune homme, j'ai bien peur qu'on n'en soupçonne déjà assez pour exiger une énorme rançon; mon père est un des premiers patriciens de Gènes; son nom est Adorne, et je suis son fils unique. Adorne! Uberto se contraignit pour ne pas prononcer ce nom d'une voix trop élevée; mais il ne put s'empêcher de s'écrier; graces au ciel! je puis me venger noblement. A l'instant il alla trouver le corsaire qui avait fait prisonnier le jeune Adorne, et lui demanda quel prix il mettait à sa rançon. Le corsaire répondit que ce génois était une capture précieuse, et qu'il ne lui en coûterait pas moins de deux mille couronnes pour recouvrer sa liberté. Uberto paya la somme, et ordonna à son domestique de le suivre avec un cheval et un habillement propre et complet. Il revint auprès du captif qu'il retrouva occupé à son travail. Il lui annonça qu'il était libre, détacha ses fers lui-même, puis l'aida à changer d'habit et à monter à cheval. Adorne croyait rêver, et à peine trouvait-il des expres-

sions pour remercier son généreux bienfaiteur, tant il était ému et troublé. Cependant admis à partager la table et le logement d'Uberto, il acheva promptement de se convaincre que sa délivrance n'était point un songe. Son libérateur ne resta à Tunis que le temps nécessaire pour finir ses affaires, et repartit avec le jeune Adorne, qui par ses manières aimables avait entièrement gagné son cœur. Il le garda quelque temps chez lui, et lui prodigua les égards et les marques d'affection qu'il aurait prodigués à son meilleur ami. Enfin trouvant une occasion sûre pour le faire passer à Gènes, il lui donna un conducteur fidèle, le pourvut de toutes sortes de commodités pour la route, lui glissa une bourse d'or dans une main, une lettre dans l'autre, et lui dit: mon cher ami, j'aurais bien du plaisir à vous garder plus long-temps dans mon humble demeure; mais je sens que vous devez être impatient de revoir vos parens, et combien il serait cruel de retarder plus longtemps la joie que leur causera votre retour. Daignez agréer cette provision pour le voyage, et remettre cette lettre à votre

père; probablement il se ressouviendra un peu de moi, quoique vous soyez trop jeune pour vous rappeller de m'avoir vu à Gènes. Adieu, je ne vous oublierai point, et j'aime à croire que vous ne m'oublierez pas non plus. Adorne versa dans le sein d'Uberto les épanchemens de la plus vive reconnaissance, et ils se séparèrent avec des larmes et des embrassemens mutuels. Le jeune homme fit un heureux voyage. Ses parens, qui n'en avaient eu aucunes nouvelles, et qui étaient persuadés que son vaisseau avait fait naufrage, ne pouvaient se consoler. Qu'on juge de leurs transports en le revoyant; il leur apprit qu'il avait été captif à Tunis. A qui dois-je, s'écria le vieux Adorne, le bonheur inespéré de vous presser dans mes bras? Cette lettre, lui dit son fils, vous l'apprendra. Il l'ouvrit et lut ce qui suit: » Le fils d'un vil ma-
» nœuvre, cet homme qui vous menaça
» de vous faire un jour repentir du mé-
» pris avec lequel vous le traitiez, a été
» assez heureux pour trouver une occa-
» sion de satisfaire sa vengeance. Sachez,
» noble superbe, que le libérateur de

» votre fils unique est Uberto que vous » avez banni «. Adorne laissa tomber la lettre et se couvrit le visage de ses mains, pendant que son fils peignait dans les termes les plus énergiques les vertus d'Uberto et l'affection vraiment paternelle qu'il lui avait témoignée. Adorne résolut d'acquitter, autant qu'il dépendait de lui, une dette aussi sacrée. Il intercéda si fortement auprès des nobles gènois, que la sentence qui bannissait Uberto fut révoquée, et qu'on lui rendit la liberté de revenir à Gènes. En lui apprenant cette nouvelle, Adorne exprimait sa reconnaissance d'une manière assortie à l'élévation naturelle de son caractère, et lui demandait son amitié. Uberto rentra dans sa patrie, et y finit ses jours en paix, honoré de l'estime de tous ses concitoyens.

L'ONCLE BIENFAISANT.

Le marin Georges Cornish, né à Londres avait fait plusieurs fois le voyage des Indes en qualité de contremaître, avant de commander un vais-

seau pour le compte de la Compagnie. Il garda le commandement pendant quelques années, navigant et séjournant quelquefois dans les divers établissemens de la côte.

Il avait assez bien fait ses propres affaires et n'était plus jeune ; il desira revoir son pays et sa famille. En conséquence il vendit ses propriétés, et revint en Angleterre après une absence de seize ans.

Il n'eut rien de plus pressé, en arrivant, que de se rendre à Londres, et de s'informer d'un frère qu'il y avait laissé exerçant un emploi assez lucratif, et dont il n'avait pas entendu parler depuis très-long-temps. Il apprit que ce frère n'existait plus, et que la famille était dispersée. On lui indiqua la demeure d'une de ses nièces qui était mariée, et qui vivait dans le voisinage de Londres, avec une de ses sœurs ; il y alla, se fit connaître, et fut reçu avec de grandes démonstrations d'affection respectueuse, par les deux nièces, dont l'une n'était pas mariée. L'idée de la fortune qu'il rapportait de l'Inde, influa peut-être sur

le bon accueil qu'elles lui firent. Elles le pressèrent vivement de se fixer chez elles. Le marin, de son côté, leur témoigna tout le plaisir qu'il éprouvait en les revoyant ; ils s'entretinrent de tout ce qui était arrivé à la famille depuis qu'il avait quitté le pays. On s'attendrit de part et d'autre sur la mort du frère ; et le bon Georges Cornish ne mettant plus de bornes à l'effusion de sa tendresse, annonça qu'il prendrait soin des enfans de son frère, et qu'il voulait voir sa seconde nièce mariée aussi avantageusement que l'aînée paraissait l'être ; mais, ajouta-t-il, vous ne m'avez encore rien dit de ma petite *Amélie* qui était si gaie. Je me rappelle sa figure comme si je l'avais vue hier ; il me semble encore l'appercevoir se glissant derrière ma chaise pour tirer le pan de mon habit, afin de se faire embrasser par son oncle. Qu'est-elle devenue ? il ne lui est rien arrivé de fâcheux, n'est-ce pas ? Hélas ! mon oncle, répondit l'aînée, elle a causé bien du chagrin à sa famille ; c'était une étourdie que sa mauvaise conduite a perdue ; nous voudrions tous

pouvoir l'oublier. Comment donc, s'écria l'oncle, s'est-elle deshonorée, la pauvre créature ? non pas précisément dans toute la force du mot ; mais elle s'est avilie, elle a fait la honte de sa famille par un mariage disproportionné, avec un homme qui l'a plongée dans la misère. — Allons, allons ! reprit l'oncle, Il vaut encore mieux que ce soit cela ; un mauvais mariage est une chose fâcheuse ; mais il y a de plus grands malheurs pour une jeune personne, et quand il n'y a pas de crime, il y a toujours du remède. . . . Et quel est l'homme qu'elle a épousé ? qu'a dit mon frère de ce mariage ? — Mais mon oncle... ce fut bien un peu la faute de mon père ; il prit en affection ce jeune homme qui donnait des leçons de dessin dans la maison, et s'obstina à l'y faire souffrir, quoiqu'on l'eût averti du danger. Et puis quand il fut trop tard, il se mit dans une colère violente qui n'eut d'autre effet que de jeter Amélie dans les bras du jeune homme. Ils se marièrent et se trouvèrent bientôt dans l'embarras. Mon

père, comme de raison, ne voulut rien faire pour eux, et à sa mort, non seulement il la desbérita ; mais il exigea notre parole de ne plus la regarder comme notre sœur. — Et vous la donnâtes, reprit l'oncle avec vivacité ? — Nous ne pouvions désobéir à notre père ; mais quoiqu'il ne fut pas décent pour nous de la voir, nous lui avons souvent fait parvenir des secours. — Où est-elle maintenant ? Mais. . . . Ils ont changé si souvent de demeure, que nous les avons perdus de vue, il y a déjà quelque temps. — Quelque temps ! et combien s'il vous plaît ? — Peut-être six mois, si ce n'est plus. — Pauvre délaissée ! dit le capitaine à demi-voix, je n'ai pas promis, moi, de t'abandonner aussi ! . . . Veuillez, je vous prie, ajouta-t-il, en s'adressant à l'aînée de ses nièces, m'indiquer la dernière maison qu'a habitée votre sœur, à votre connaissance ; — elle parut embarrassée, elle hésita longtemps, mais enfin elle la lui indiqua. Monsieur, reprit-elle, vous ne songez pas à nous quitter aujourd'hui ; mon domestique prendra toutes les in-

formations que vous desirez, et vous en épargnera la peine. Demain ma voiture vous menera à la ville, et alors vous verrez ce que vous avez à faire. — Ma chère nièce, je suis mauvais dormeur, surtout quand j'ai quelque chose qui m'inquiète; d'ailleurs je suis naturellement impatient, et je fais toujours mes affaires moi-même; ainsi vous voudrez-bien m'excuser, je vous souhaite le bon jour. En achevant ces mots, il prit son chapeau et partit, à la grande mortification de ses deux nièces.

Il se rendit en droite ligne dans le quartier de Soho, à la rue et au numéro dont il avoit pris note. Les habitans de la maison lui dirent que les personnes qu'il demandait, l'avaient quittée depuis plusieurs mois, et qu'on ignorait où elles étaient allées loger. Le Capitaine fut fort embarrassé; mais tandis qu'il rêvait au parti qu'il avait à prendre, la maîtresse de la maison se rappella que M. Bland (c'était le nom du maître de dessein) avait été employé à une certaine école, où l'on pourrait peut-être lui apprendre ce qu'il était devenu. Le

capitaine se rendit sur le champ à cette école, et le maître lui dit qu'en effet M. Bland y avait été employé; mais que depuis quelque temps il ne l'était plus. C'était, ajouta-t-il, un jeune homme sage et appliqué, mais il était dans une position gênée et ne pouvait être mis avec cette propreté que nous exigeons dans nos écoles; ensorte que j'ai été obligé de le congédier. Je vous assure, monsieur, que je me fis violence en cette occasion; mais vous voyez vous même qu'il m'était impossible de faire autrement. Le capitaine le regarda d'un air de mépris, et lui dit: Je suppose, monsieur, que vos regrets ne vous ont pas permis de vous informer de ce qu'était devenu le pauvre malheureux. Quant à cela, répliqua le maître, chacun sait ce qu'il a à faire, et tout mon temps se trouve absorbé par mes devoirs; cependant je dois avoir encore son adresse, tenez, la voilà. Le capitaine muni de ce renseignement se hâta d'en faire usage, et dirigea ses recherches en conséquence.

Il eut le chagrin d'apprendre qu'il

arrivait trop tard, M. Bland avait quitté le logement; mais ceux qui lui avaient succédé, dirent au capitaine qu'il le trouverait probablement au troisième étage d'une maison voisine. Il prit un petit garçon pour l'y conduire, et sortit. Sur l'escalier, il rencontra un homme qui emportait un lit sur ses épaules, et un autre qui était chargé de couvertures et de draps. Une femme les suppliait d'avoir pitié d'elle, elle avait un enfant dans les bras. Cruels, disait-elle, vous ne me laissez pas même un lit pour moi et pour mes pauvres enfans. Arrêtez, dit le capitaine, posez là ce que vous tenez. Les huissiers hésitaient, mais l'ordre étant réitéré d'un ton plus positif, ils obéirent. La femme regarda cet étranger avec surprise; le bon oncle la considérait avec intérêt: à travers ses traits amaigris et décolorés, il crut reconnaître quelque chose des grâces de son Amélie, et lui dit d'une voix tremblante: êtes-vous Amélie Cornish? c'était mon nom, répondit-elle. Je suis votre oncle, s'écria-t-il aussi-tôt, et la pressa dans ses bras en sanglottant comme

un homme près de suffoquer. Mon oncle! dit-elle, et elle perdit connaissance. Il se hâta de prendre l'enfant et de secourir la mère. Deux autres enfans accoururent effrayés. Amélie revint à elle. O monsieur! dans quelle situation vous me trouvez, s'écria-t-elle! Hélas! quelle situation en effet ; mais il vous reste un ami.

Il lui demanda ensuite ce qu'était devenu son mari. Elle lui exposa qu'à force de se fatiguer à donner des leçons qui leur rapportaient à peine de quoi acheter du pain, il était tombé malade, et était actuellement dans un hôpital ; qu'elle avait vendu successivement tous ses petits meubles pour vivre, et qu'enfin le maître de la maison venait de faire saisir son lit pour être payé d'une partie de son loyer qu'elle lui devait. Le capitaine commença par acquitter cette dette, et fit rapporter le lit. Ensuite il entra en conversation avec sa nièce sur les principaux événemens de sa vie. Ah! monsieur, je sens toute l'étendue de mes torts ; mais ils ne sont pas sans excuse peut-être; ils n'ont pas été du moins sans

expiation. Quant à mon mari, je n'ai jamais eu le moindre sujet de me plaindre de lui ; il a toujours été rempli de tendresse et d'égards pour moi. Tout ce que nous avons souffert est l'effet du malheur et non de l'inconduite. Il est vrai qu'en nous unissant, nous ne songeâmes guères aux moyens d'élever une famille. Son état rendait peu. Les maladies, les accidens nous plongèrent bien-tôt dans la misère, et nous n'avons jamais pu nous en retirer. Mon pauvre mari a fait pour cela tout ce qui était en son pouvoir. Il n'est jamais resté un moment oisif, tant qu'il a pu travailler ; et il s'est constamment refusé tout à lui-même, pour soutenir sa femme et ses enfans. De mon côté j'ai fait ce qui dépendait de moi ; mais l'extrême sévérité de mon père m'a jetée dans le découragement. Mes sœurs nous ont fait parvenir quelques secours dans des occasions pressantes où le désespoir m'a donné la force de m'adresser à elles ; mais depuis long-temps elles m'ont tout-à-fait abandonnée. Je commençais à croire que le ciel nous avait aussi aban-

donnés ; mais il vous envoie au moment de la détresse. Et j'espère bien que vous ne la connaîtrez plus ! s'écria le capitaine ; en l'interrompant. Séchez vos larmes, vous êtes ma fille, et vos enfans seront les miens ; espérons un avenir plus heureux.

La nuit approchait, et il était trop tard pour chercher un autre logement. Le capitaine employa un voisin à leur procurer quelques subsistances dont ils manquaient absolument. Ensuite il prit congé de la mère en lui promettant de la revoir le lendemain de bonne heure. Elle ne chercha point à le retenir ; car il annonçait l'intention de visiter de suite le pauvre malade. Il se rendit en effet à l'hôpital et demanda à voir le nommé Bland. Le médecin lui dit que ce malade, sans être dans un danger imminent, était consumé par une fièvre lente, et singulièrement découragé. Si vous me permettez de le voir, dit le capitaine, je crois que le cordial que je lui donnerai, vaudra mieux pour lui que toutes les médecines. On l'introduisit auprès du malade, il s'assit à côté de lui et lui dit :

M. Bland, vous ne me connaissez pas; mais je vous apporte des nouvelles de votre famille. Le malade parut se réveiller comme d'une léthargie, et fixa la vue sur le capitaine sans rien répondre. Le capitaine continua : peut-être avez-vous entendu parler d'un oncle que votre femme avait aux Indes, il est de retour en Angleterre . . . . . et c'est . . . . c'est moi. En même temps il prit la main du malade et la pressa de la manière la plus amicale. Les yeux du pauvre Bland se ranimèrent, et il serra de toute la force qui lui restait la main du capitaine ; il la porta à ses lèvres et ne put articuler que ces mots : Dieu vous bénisse ! ayez soin de ma pauvre Amélie . . . . . Oui, oui, j'en aurai soin, s'écria le capitaine, je serai son père et le vôtre. Reprenez courage, et tout ira bien; en achevant ces mots il serra de nouveau la main au malade, et le laissa soulagé de la moitié de ses maux.

Le lendemain de très-bonne heure, le capitaine chercha un appartement garni, et ayant trouvé ce qu'il voulait, il se rendit en voiture chez sa nièce,

qu'il trouva au milieu de ses trois enfans. Ils étaient mis aussi proprement que les petits moyens de la mère pouvaient le permettre. Il les embrassa tendrement, et soulagea la pauve Amélie en lui parlant de son mari; il leur dit ensuite qu'il avait pris une voiture pour leur faire faire un tour de promenade. Amélie ne devinait pas l'intention de son oncle; mais les enfans étaient enchantés et descendaient l'escalier avec beaucoup d'empressement.

On s'arrêta d'abord à un magasin de lingère, et le capitaine pria Amélie de se faire donner tout ce qui étoit nécessaire pour elle, pour son mari et pour ses enfans. De-là, ils allèrent chez un marchand d'habits, qui habilla les enfans de pied en cap. Les deux aînés ne se possédaient pas de joie. Lorsque leur toilette fut complettement renouvellée, on fit un paquet des vieilles hardes, qu'on destina à quelque famille encore plus pauvre.

Le capitaine, après cela, les conduisit dans le logement qu'il avait arrêté et qu'il avait eu soin de faire tenir prêt à les recevoir. Amélie montait l'es-

calier sans savoir où on la conduisait. Son oncle la fit entrer dans un joli salon, l'invita à s'asseoir, et lui dit : ma chère amie, tout ce qui est ici vous appartient. J'espère que vous me permettrez de venir vous voir de temps en temps. Amélie, pâlit et ne répondit que par un torrent de larmes. Elle se jeta aux pieds de son oncle, et ne lui exprima sa reconnaissance que par ses sanglots. Il s'empressa de la relever, l'embrassa tendrement, ainsi que ses trois enfans et lui glissant dans la main une bourse pleine d'or, il s'échappa.

On se doute bien que ce fut pour se rendre auprès du malade. Sa phisionomie annonçait un mieux sensible, et il prenait en ce moment quelque nourriture. Le capitaine s'assit à côté de lui. Dieu vous bénisse ! lui dit Bland ; je vois maintenant que ce n'est pas un rêve. Toute la nuit j'ai eu votre image présente à l'esprit, et il m'a été impossible de démêler si réellement je vous avais vu, ou si j'avais été dans le délire. Cependant je me trouve beaucoup mieux, et je viens de manger avec une sorte

de plaisir que je ne connaissais plus depuis long-temps. Mais puis-je savoir de vous, monsieur, des nouvelles de de ma pauvre Amélie et de mes enfans? Ils sont tranquilles et contens, mon bon ami, répondit le capitaine, et j'espère que vous ne tarderez pas à être tous réunis et heureux.

Le médecin entra et tâta le pouls du malade. Vous faites des cures étonnantes, monsieur, dit-il au capitaine. Son pouls est aussi bon que le mien. Le capitaine lui demanda s'il y aurait du danger à le transporter dès le jour même. Le médecin n'y vit aucun inconvénient, et prescrivit le régime qui convenait au malade. On envoya chercher une chaise à porteurs, et le capitaine indiqua la nouvelle demeure d'Amélie. C'elle-ci entendant frapper à la porte, se mit à la fenêtre, et n'eut pas plutôt apperçu la chaise à porteurs, qu'elle accourut au bas de l'escalier. Le pauvre Bland, faible encore, ému à la voix de son épouse, et ne sachant où on le conduisait, se laissa porter jusque dans l'appartement sans proférer une

seule parole. On le plaça sur un bon lit ; sa femme et ses enfans l'entourèrent et les voisins lui apportèrent un verre de vin qui rappella ses forces et sa présence d'esprit. Alors commença une scène extrêmement attendrissante, que le capitaine abrégea autant qu'il lui fut possible, craignant les effets qu'elle pouvait produire sur le malade.

Les soins d'Amélie rendirent en peu de temps la santé à son mari, et ils reprirent de jour en jour l'air du bonheur qu'ils avaient perdu. Le généreux oncle ne les quitta plus que par intervalles, les adopta pour ses enfans, leur procura des places avantageuses, et jouit longtemps de leur reconnaisance.

Il ne se brouilla pas tout à fait avec ses deux autres nièces ; mais il lui fut imposibe d'oublier leur conduite envers Amélie, et il eut soin de ne les pas exposer à violer la parole qu'elles avaient donnée à leur père, et qu'elle avaient si exactement tenue pendant la détresse de leur sœur.

SUR LES MÉTAUX,

SUITE.

L'instituteur, George et Henri.

L'instituteur. Hé bien, n'avez-vous pas oublié ce que je vous dis l'autre jour des métaux ?

Georges. Oh non, monsieur.

Henri. Ni moi non plus.

L'inst. De quels métaux fut-il question?

Geo. De l'or, de l'argent, et du mercure.

L'inst. Vous ne serez pas fâchés que nous reprenions la suite de cet entretien, et que nous parlions des autres métaux ?

Geo. Cela me fera grand plaisisir.

Hen. Et à moi aussi.

L'inst. Vous connaissez sans doute le cuivre?

Geo. Oui.

L'inst. De quelle couleur est-il?

Geo. D'un rouge mêlé de brun.

L'inst. Pas toujours; il y en a d'un rouge brillant comme la cire à cacheter. Ce métal n'est pas très-pesant. Il n'a pas tout-à-fait neuf fois le poids de l'eau. Il est assez ductile, et peut, sous le marteau, être réduit en plaques très-minces. On peut aussi le convertir en fil très fin.

Hen. Je me souviens d'avoir vu un sou roulé en ruban très-long.

Geo. J'ai vu six hommes battre à la fois un morceau de cuivre rougi au feu.

L'inst. Le cuivre ne se fond qu'à une chaleur très-considérable. S'il reste long-temps exposé à un feu violent, il se brûle et se calcine; car c'est un métal imparfait.

Hen. Ne se rouille-t-il pas facilement?

L'inst. Oui, parceque tous les acides, ainsi que toutes les espèces de sel le dissolvent et le rongent. C'est pourquoi l'air et l'eau, qui ne sont jamais entièrement dépouillés de particules salines, agissent en très-peu de temps sur lui.

Geo. Le vert-de-gris n'est-il pas la rouille du cuivre ?

L'inst. C'est une rouille produite par l'acide vineux ; mais toute rouille du cuivre est bleue ou verte comme le vert-de-gris.

Hen. Ces différentes rouilles sont-elles autant de poisons ?

L'inst. Jusqu'à un certain point. Toutes produisent de violentes douleurs d'entrailles, et sont très-désagréables au goût ; le métal lui-même lorsqu'il est échauffé, blesse fortement le goût et l'odorat.

Geo. Pourquoi donc en fait-on un si fréquent usage dans les cuisines, dans

les brasseries et par-tout ailleurs?

L'inst. Parce que c'est un métal très propre à faire des vases et des ustensiles en grand. On le travaille aisément. Il conserve assez de solidité quoique battu très-mince; en outre il supporte très-bien l'action du feu. Lorsqu'on a soin d'entretenir proprement ces vases, et qu'on n'y laisse pas séjourner trop long-temps les liquides réfroidis, il n'y a rien à craindre pour la santé. Quant aux ustensiles de cuisine, ils sont assez généralement enduits d'une couche d'étain à l'intérieur.

Geo. A quel autre usage emploie-t-on le cuivre?

L'inst. On se sert quelquefois de feuilles de cuivre pour couvrir des édifices; et depuis peu, on en consomme une grande quantité à doubler les vaisseaux. On en recouvre toute la partie qui est sous l'eau. Cette précaution préserve le navire des atteintes des vers, et rend aussi sa marche plus rapide. Comme le cuivre est

plus uni et plus fort que le bois, il se fraye plus aisémnet passage à travers les flots.

Hen. On fait aussi de la monnaie avec le cuivre?

L'inst. Oui, il prend facilement l'empreinte, et sa valeur est inférieure à celle de l'argent, dans une proportion commode pour le payement d'une foule de petits objets qui sont à bas prix. Dans les pays pauvres, on n'a presque pas d'autre monnaie. Un des grands usages du cuivre, c'est d'entrer dans la composition des métaux mixtes, comme celui des cloches, celui du canon, et particulièrement de l'airain.

Hen. Mais l'airain est jaune.

L'inst. On lui donne cette couleur au moyen d'une autre substance métallique, connue sous le nom de zinc. La mine du zinc est une espèce de pierre brune, appellée calamine. On remplit un creuset de couches de calamine,

de charbon pulvérisé et de couches de cuivre placées alternativement. On expose le creuset à une forte chaleur, et le zinc sort en vapeur de la calamine, pénètre le cuivre et le convertit en airain.

Geo. A quoi bon convertir le cuivre en airain ?

L'inst. Le cuivre acquiert par là une belle couleur d'or, devient plus dur, plus facile à fondre, et moins sujet à la rouille ; c'est pourquoi on le préfère pour un grand nombre d'ustensiles, et d'objets d'ornement. L'airain ne supporte pas si bien le marteau que le cuivre ; mais pour l'ordinaire on le jette en moule, ou bien on le façonne à l'aide d'un tour, et on le polit en suite. Voilà ce ce que j'avais de plus essentiel à vous apprendre sur le cuivre.

Hen. D'où tire-t-on le cuivre ?

L'inst. De différens pays. Le nôtre en fournit abondamment, sur-tout la principauté de Galles. Il y a en Anglesey

une montagne, dite de Paris, toute formée de mines de cuivre, d'où l'on en tire tous les ans une immense quantité. Mais venons au fer.

Hen. C'est le plus utile des métaux.

L'inst. Et en même-temps le plus commun; car il y a peu de pays qui n'en donnent plus ou moins, s'il s'y trouve des montagnes ou des collines. Le fer est le plus dur des métaux, le plus élastique, le moins fusible après l'or, et l'un des plus légers, n'étant que sept ou huit fois plus pesant que l'eau.

Geo. Vous dites difficile à rompre; cependant je brisai l'autre jour la lame de mon canif, en la courbant tant soit peu, et ma mère casse continuellement ses aiguilles.

L'inst. L'objection est spécieuse; mais faites attention que la qualité du fer varie suivant la manière dont on le prépare. Le fer forgé, le fer coulé, et l'acier ne sont pas du tout la même chose. Le fer simplement fondu est très-peu malléable,

et les vases ou les ustensiles qu'on en fait en le jetant en moule, sont fragiles. On rend le fer dur et malléable en le forgeant, c'est-à-dire en le faisant rougir au feu, et en le battant avec de gros marteaux jusqu'à ce qu'il soit devenu ductible et flexible. L'acier se fait avec des petites barres de fer chauffées dans des cendres de bois, de charbon, d'os, de corne et autres matières inflammables; ce qui donne au fer un grain plus fin, un tissu plus compacte, et le rend plus dur, plus élastique. Il devient plus flexible ou plus cassant, suivant la force de la trempe qu'on lui fait éprouver en le plongeant dans l'eau après l'avoir chauffé. L'acier n'est que du fer dans son état le plus parfait.

Geo. Tous les instrumens tranchans ne sont-ils pas d'acier?

L'inst. Oui, et ceux qui sont le plus parfaitement affilés, tels que les rasoirs, les canifs, et les instrumens de chirurgie, sont d'une trempe qui les rend en général très-fragiles. Les lames d'épée,

au contraire, sont trempées de manière à rester flexibles; et les meilleures sont celles qui se ployent en deux sans se rompre ni se courber. L'acier dont on fait les ressorts, a le plus haut degré d'élasticité possible. Un ressort de montre est ce qu'on a de plus parfait en ce genre. L'acier destiné à faire des bijoux, doit être extrêmement dur, et d'un tissu très-compacte, pour être susceptible d'un beau poli. Le fer ordinaire est employé aux ouvrages grossiers, comme, fer à cheval, barreaux, verrous, etc. Il plie, mais ne se redresse pas de lui-même ainsi que vous pouvez le remarquer dans les pelles de cuisine. Le fer coulé sert à faire les chaudières, les canaux, les boulets, les portes, les piliers et autres ouvrages, où la solidité suffit, sans la flexibilité!

Geo. A combien d'usages différens ce métal est employé!

L'inst. Je ne finirais pas si je voulais vous les rapporter tous.

Hen. Cela étant, le fer vaut mieux que l'or, quoique moins cher.

L'inst. C'était l'opinion du sage Solon; car il fit observer au riche Crésus qui lui montrait ses trésors, que celui qui posséderait plus de fer, se rendrait facilement maître de tout cet or.

Hen. Il voulait parler des armes apparemment?

L'inst. Je le crois aussi; mais ce métal s'emploie à d'autres usages plus nobles, et rien n'annonce plus les progrès des arts et de l'industrie chez une nation, que l'emploi général du fer, sans lequel peu de manufactures ou de machines pourraient être portées à leur dernière perfection. La difficulté de le fondre et de le dégager de sa mine a fait que plusieurs peuples ne l'ont découvert qu'après quelques autres métaux. On sait que, du temps d'Homère, les Grecs employaient pour leurs armes, le cuivre et l'airain au lieu du fer; et ni les Mexicains ni les Péruviens ne connaissaient le fer, lorsque les Espagnols envahirent leur pays.

Geo. Le fer est bien sujet à la rouille?

L'inst. Oui, c'est un de ses défauts. Tous les liquides le rongent ; l'air humide suffit même pour produire cet effet. Mais cette rouille n'est pas mal-faisante. Elle est, au contraire, utile et médicinale.

Geo. J'ai entendu parler de gouttes d'acier, et de limaille, employées comme remèdes.

L'inst. On administre le fer sous différentes formes, afin de fortifier le tempérament. Certaines sources doivent leurs propriétés médicinales au fer qu'elles dissolvent dans les entrailles de la terre. Ces eaux sont martiales ou ferrugineuses ; on les reconnaît à un goût styptique et aux sédimens de rouille qu'elles déposent dans leur trajet.

Hen. Peut-on boire de ces eaux sans inconvénient ?

L'inst. Oui, si elles ne faisaient pas de bien, du moins elles ne feraient pas de mal ; mais une autre propriété du fer qui mérite d'être connue, c'est d'être le seul corps attiré par l'aimant.

Geo. J'ai eu en ma possession un aimant qui soulevait des aiguilles et des clefs, et qui lui-même n'avait rien en apparence qui le distinguât d'une barre de fer.

L'inst. Je n'en suis pas surpris. La vraie pierre d'aimant est une mine de fer d'une espèce particulière, qui peut communiquer ses propriétés à un morceau de fer auquel on la frotte; et même une barre de fer qui reste long-temps dans la même position, acquiert la même vertu.

Geo. L'Angleterre fournit-elle tout le fer qu'on y emploie?

L'inst. Non, à beaucoup près. L'étendue et la multiplicité de nos manufactures nous forcent d'en tirer beaucoup de l'étranger. Il nous en vient une grande quantité de la Norvège, de la Suède et de la Russie. Celui de la Suède passe pour être le meilleur.

Parlons maintenant d'un autre métal. Vous avez, je suis sûr, beaucoup de choses à dire sur le plomb.

Hen. Ce métal, à la vérité, ne m'est pas tout-à-fait inconnu. Je sais, par exemple, qu'il est pesant, doux et facile à fondre.

L'inst. Voilà quelques-unes des qualités qui le caractérisent. Il faut ajouter qu'il est onze à douze fois plus pesant que l'eau, qu'il est d'une couleur mélangée de bleu et de blanc, ou livide. Comme il est absolument privé d'élasticité, ce qui lui donne un air de pesanteur et d'engourdissement, on dit d'un homme stupide, qu'il a une tête de plomb.

Geo. Le plomb est, je crois, très malléable?

L'inst. Oui, on peut le réduire en feuilles très-déliées, mais non le tirer en fil. Non-seulement il est très-fusible; mais encore la chaleur le calcine promptement, et le convertit en matière écailleuse, à laquelle le feu peut faire contracter toutes les teintes depuis le jaune jusqu'au rouge foncé. Vous avez vu sans doute du plomb rouge?

Geo. Oui, souvent.

L'inst. C'est du plomb qu'on a calciné en l'exposant long-temps à une chaleur considérable. On peut même changer le plomb en verre, à l'aide d'une chaleur modérée, et il en entre une certaine quantité dans nos plus belles glaces.

Geo. Qu'est-ce que le plomb blanc?

L'inst. C'est du plomb altéré par la vapeur du vinaigre. Les peintres emploient ce métal sous différentes formes. La chaux de plomb dissoute dans l'huile, sert à épaissir et à sécher les couleurs. Mais le plomb est mal-sain dans la peinture : aussi les peintres et les plombiers sont-ils sujets à des maladies graves, et sur-tout à de violentes coliques, et à la paralysie. La manufacture de plomb blanc est si pernicieuse, que souvent les ouvriers perdent en peu de temps l'usage de leurs membres, ou contractent des infirmités incurables.

Hen. Cela étant, comment se trouve-t-il des ouvriers pour de pareils travaux?

L'inst. Quelques uns s'y livrent parce qu'ils en ignorent le danger, d'autres,

parce qu'ils se laissent séduire par un salaire considérable. Mais il est affligeant de voir dans certaines manufactures la santé et la vie des hommes sacrifiées au profit des entrepreneurs. Le plomb dissout par quelque liqueur acide est un poison lent, d'autant plus redoutable, qu'il n'a rien de repoussant au goût. Le sel de plomb fait avec du vinaigre est si doux, qu'on peut l'appeller sucre de plomb. Il n'est que trop commun d'en mettre dans les vins aigres pour en corriger l'acidité, et cette pratique a souvent causé beaucoup de mal.

Geo. Le plomb étant un poison, est-il prudent de s'en servir pour des tuyaux et des citernes?

L'inst. Cette objection n'est pas neuve; mais il n'est pas certain que l'eau dissolve le plomb. Il ne se rouille pas non plus facilement à l'air; c'est pourquoi on l'emploie à couvrir des édifices et à faire des jets d'eau. Dans ce cas on le coule en feuilles qui se plient, se coupent et se courbent aisément.

Hen. Les balles de fusil sont aussi de plomb ?

Linst. Oui, et sous cette forme il est dix fois plus destructeur que comme poison.

Geo. Je crois qu'après le fer, le plomb est le métal dont on use le plus.

L'inst. Cela est vsai. L'abondance du plomb dans notre île, est d'une grande ressource pour les usages domestiques et pour le commerce.

Geo. Où se trouvent nos principales mines de plomb?

L'inst. Elles sont fort communes; mais dans la Grande Bretagne, principalement dans le pays de Cornouailles, dans celui de Galles, et dans les comtés de Devon et de Sommerset. Les comtés de Derby, de Northumberland et de Durham, ont été longtemps renommés pour ce genre de richesses. On voit aussi une mine considérable de ce métal dans le midi de

l'Ecossé. Maintenant de quel autre métal nous entretiendrons-nous ?

Geo. De l'étain.

L'inst. Soit. L'étain ressemble au plomb par la couleur ; mais il est d'un blanc plus argentin. Doux et flexible comme le plomb, il en diffère par une espèce de craquement qu'il fait entendre lorsqu'on le ploie. Il se fond aussi facilement que le plomb, et se calcine de même. C'est le plus léger des métaux, n'étant que sept fois plus pesant que l'eau. L'étain peut s'étendre en feuilles assez minces, mais il est impossible de le tirer en fil.

Hen. S'emploie-t-il à beauconp de choses ?

L'inst. On l'emploie rarement seul ; mais on en fait souvent usage en l'associant à d'autres métaux. Comme il est peu sujet à se rouiller et à être corrodé par les liquides, on s'en sert pour doubler les vases de cuivre ou de fer. Vous avez pu remarquer que les poêles et les

chaudières de la cuisine étaient toutes étamées.

Geo. Comment se pratique l'étamage ?

L'inst. On fait fondre l'étain, ensuite on l'étend sur la surface du cuivre qu'on a eu soin de gratter afin de faciliter l'adhérence de la couche d'étain.

Hen. Les vases faits par les fer-blantiers ne sont-ils pas d'étain.

L'inst. Point du tout. La plupart des ustensiles qu'ils fabriquent, sont faits de minces plaques de fer qu'ils ont blanchies en les trempant dans de l'étain fondu ; ces plaques sont ensuite ployées et coupées suivant la forme qu'on juge à propos de leur donner, et les jointures sont soudées avec un mélange d'étain et d'autres métaux. Les épingles argentées se font à peu près de la même manière.

Gec. Quoi ! est-ce qu'elles ne sont pas réellement d'argent ?

L'inst. Non, du tout. Ce sont des fils de laiton. Lorsqu'on a formé la tête

et la pointe, on les fait bouillir dans une eau qui contient de l'étain en grain et du tartre. (le tartre est une croûte que le vin dépose dans l'intérieur des tonneaux.) Cette substance saline dissout une portion de l'étain, et en facilite l'application sur la surface des épingles, et par ce moyen, on peut en blanchir un millier en un instant.

Hen. Ce procédé est aussi ingénieux que celui que vous nous avez dit être en usage pour colorer les boutons.

L'inst. Le rapprochement est très juste. On emploie aussi une grande quantité d'étain à la fabrication de la vaisselle. Quand on le destine à cet usage, on l'associe avec une petite portion d'un autre métal afin de lui donner plus de consistance et de force. La vaisselle d'étain fabriquée à Londres avait été portée à un point de perfection tel, qu'on l'estimait autrefois presqu'autant que celle d'argent,

Geo. Je me souviens d'avoir vu chez ma grand-mère, une longue file de plats d'étain,

L'inst. Cela se peut. Jadis tous les plats, toutes les assiettes de table étaient d'étain, et une belle rangée de plats faisait le principal ornement d'une cuisine. L'usage de la terre et de la porcelaine a fait tomber presqu'entièrement cette branche de commerce. Aujourd'hui on ne voit plus guère de vaisselle d'étain que chez les barbiers et les marchands de bière ; mais on en exporte encore beaucoup. L'étain entre aussi comme ingrédient dans le mélange de certains métaux. Mais en général on en fait moins usage que des autres métaux communs,

Geo. L'étain de l'Angleterre n'est-il pas plus renommé que celui des autres pays ? j'ai lu que les marchands phéniciens en tiraient autrefois de notre île.

L'inst. L'étain est encore un objet considérable pour notre commerce. Nous en envoyons dans la presqu'île de Malaca, aux Indes orientales et jusque dans la Chine. Nos principales mines d'étain sont dans le pays de Cornouailles,

et passent pour les plus abondantes de l'Europe. Nous avons épuisé, comme vous voyez, le chapitre des métaux.

Geo. Vous nous avez parlé d'une espèce de métal qu'on appelle zinc.

L'inst. Il appartient à une autre classe de substances minérales qu'on nomme demi-métaux. Ceux-ci ressemblent aux métaux à tous égards, excepté sous le rapport de ductilité dont ils sont presque entièrement dépourvus; ce qui est cause qu'on ne les emploie guère dans les arts qu'en les combinant avec d'autres métaux.

Geo. Les demi-métaux sont-ils en grand nombre?

L'inst. Oui, mais nous n'en parlerons que lorsque j'aurai occasion de vous en montrer; car il y a grande apparence que vous n'en avez jamais vu. Essayez de répéter à présent le nom des métaux dans l'ordre de leur poids.

Hen. L'or d'abord.

Geo. Ensuite l'argent, le mercure et le plomb.

Hen. Après cela le cuivre, le fer et l'étain.

L'inst. Je veux vous faire part d'une singulière fantaisie des chimistes; c'est de donner aux métaux les noms des corps célestes; le nom de soleil à l'or, par exemple.

Geo. Ce nom est bien assorti à sa couleur et à son brillant.

Hen. Sur ce pied-là, rien n'empêche de donner à l'argent le nom de la lune; car les poëtes nous parlent souvent de la lumière argentine de la lune.

L'inst. Vous avez très-bien deviné, ils l'appellent lune, en effet. Ils ont donné au vif-argent le nom de mercure, vraisemblablement à cause de sa disposition à sauter et à danser. Mercure comme vous savez, était très-agile.

Geo. Le moyen de ne l'être pas? il avait des ailes aux talons.

L'inst. Le cuivre a pris le nom de Vénus.

Geo. Il ne méritait pas tant d'honneur, ce me semble.

L'inst. J'en conviens ; mais les beaux métaux avaient déja reçu leur dénomination allégorique. Le fer a été appellé Mars.

Hen. Passe pour cela, puisque les épées sont de fer.

L'inst. L'étain s'appelle Jupiter, et le plomb Saturne. Il n'y avait plus que ces deux noms à distribuer, il n'y avait pas à choisir. Cependant la teinte livide du plomb ne convient pas mal à Saturne, celle de toutes les planètes qui se trouve la plus éloignée du Soleil. Ces noms, quelque bizarres qu'ils puissent vous paroître, sont bons à retenir, puisque les chimistes et les médecins les appliquent encore à tant de préparations. Vous entendrez souvent parler d'eaux martiales, de caustique lunaire, d'onguent mercuriel, d'ex-

trait de Saturne, etc. Vous devinerez du moins une partie des choses qu'on veut désigner par-là.

Geo. La connaissance des métaux n'est-elle pas plus utile que celle des plantes ?

L'inst. Je ne le crois pas. Il y a des nations qui n'ont pas l'usage de tous les métaux ; mais il n'y en a aucune qui ne doive une grande partie de sa subsistance aux végétaux. Cependant sans décider laquelle des branches de l'histoire naturelle est la plus utile, souvenez-vous que toutes le sont à un très-haut degré. L'étendue et l'exactitude des connaissances en ce genre, sont ce qui donne le plus de vraie supériorité à un homme sur un autre. Celui qui en est dépourvu, est pour ainsi dire étranger sur la terre, tandis que celui qui les possède, se trouve partout chez lui.

DESTINATION DES ANIMAUX.

A quoi peuvent servir les mouches, demandait Sophie à son père, un jour qu'un

qu'un de ces petits insectes l'avait plus tourmentée que de coutume. Elles ont sûrement quelque utilité, lui répondit son père.

Sophie. Je le crois, mais elles font beaucoup plus de mal que de bien. Elles me désolent sans cesse, et les servantes, à la cuisine, en sont si excédées, qu'elles ont de la peine à faire leur ouvrage.

Le père. Les mouches dont vous vous plaignez, mangent certaines choses qui sans cela se corrompraient et répandraient l'infection. D'ailleurs elle servent de nourriture aux araignées, aux oiseaux, et à d'autres espèces du régne animal.

Soph. Mais est-ce qu'on ne pourrait pas balayer ce qui se gâterait, si elles n'en faisaient pas leur nourriture? Quant à la pâture qu'elles fournissent à quelques autres animaux, j'en ai vu quantité mourir sur la fenêtre sans être bonnes à rien.

Le p. Si une mouche pensait, ne

serait-elle pas aussi embarrassée à deviner de quelle utilité peuvent être les hommes? Ce grand monstre à deux pieds, dirait-elle, au lieu de nous aider à vivre, dévore plus à lui seul en un repas, qu'il n'en faudrait pour des légions de mouches. Il nous tue par milliers quand il peut nous attraper, et je vois qu'il n'épargne pas plus les autres animaux. Après sa mort, on le cloue dans une boîte, et on le recouvre de terre, afin qu'il ne fasse pas plus de bien après sa mort que pendant sa vie. Qu'auriez-vous à répondre à cette mouche ?

Soph. Je lui dirais qu'elle est bien insolente de parler ainsi de ses supérieurs; que toutes les créatures sont faites pour l'homme, et non l'homme pour elles.

Le p. Mais cela serait-il vrai ? Vous convenez que vous ne comprenez pas en quoi les mouches nous sont utiles, au lieu qu'elles savent très-bien à quoi nous sommes bons, quand elles sucent notre sang.

Soph. C'est précisément ce qui fait mon embarras.

Le p. Il y a des animaux que nous nommons malfaisans, et que nous écartons autant qu'ils est possible, au lieu de les regarder comme destinés à nous être utiles. Outre cela, il y a de vastes contrées, peu ou point habitées par des hommes, et qui sont peuplées de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes et de toutes sortes de créatures vivantes, lesquelles n'existent sûrement pas pour l'usage de l'homme.

Soph. Pourquoi existent-elles donc ?

Le p. Pour être heureuses. C'est un dessein que le créateur a manifesté d'une manière non équivoque. La vie est certainement un bien pour les créatures qui se portent bien et qui jouissent de l'exercice libre de leurs facultés. L'homme surpasse les autres animaux sous ce rapport. Il a en outre la perspective d'un état futur, qu'ils ne partageront pas avec lui. Voilà ses avantages sur

eux. Mais le créateur veut également le bonheur de tout ce qu'il a créé, et ces mouches qui bourdonnent à vos oreilles, ne sont pas moins que vous, l'objet de sa bonté paternelle.

Soph. Nous ne devons donc pas les tuer, quelque incommodes qu'elles puissent être.

Le p. Je ne dis pas cela. Nous avons le droit de nous servir de tous les animaux qui peuvent contribuer à notre bonheur, et de nous délivrer de ceux qui y mettent obstacle. Voilà jusqu'où s'étend notre supériorité sur eux; mais nous ne devons pas en abuser par pur amusement, et nous faire un jeu de les priver de la vie. Un homme d'un bon naturel aime mieux endurer un petit mal, que d'enlever à une faible créature tout ce qu'elle possède. Un enfant peut ôter la vie, mais le plus puissant roi ne peut la rendre. Un vieux gentilhomme, dont j'ai oublié le nom, ayant été longtemps vexé par une grosse mouche qui n'avait cessé de bourdonner autour de lui pendant tout le dîner, parvint enfin

à la saisir ; mais aulieu de l'écraser, il la tint délicatement dans ses doigts, puis ouvrant une fenêtre, lui dit: va-t-en, pauvre bête, je ne veux pas te faire de mal ; le monde est assez grand pour nous deux.

Sophie. J'aurais bien aimé votre vieillard.

Le p. Un de nos poëtes, a composé quelque jolis vers sur une mouche qui venait partager son vin. « Mouche leste, « curieuse et altérée, lui dit-il, bois « avec moi, bois comme moi, ne crains « pas d'approcher, ma coupe t'attend, « tu seras toujours la bien venue, et « rien ne t'empêchera de t'abreuver à « longs traits. «

Soph. Ces vers sont très-agréables et me reconcilieraient presque avec les mouches. Mais dites-moi, papa, les animaux ne se détruisent-ils pas les uns les autres ?

Le p. Il n'y a pas de doute. La plupart d'entre eux ne vivent que de destruc-

tion; ils se font une guerre continuelle; les plus faibles sont la proie des plus forts qui, à leur tour, deviennent la proie de quelque autre qui leur est supérieur. La brebis tout innocente quelle est, avale avec chaque bouchée d'herbe, une quantité de petits insectes. Dans l'air que nous respirons, dans l'eau qui nous désaltère, il y a des milliers de créatures invisibles, auxquelles nous donnons la mort sans nous en douter.

Soph. Mais si elles ont été créées pour être heureuses, comment se fait-il qu'elles périssent si promptement ?

Le p. Si elles se détruisent rapidement, elles se reproduisent de même. D'ailleurs, si elles ont joui de la vie tant qu'elle a duré, en quoi sont-elles à plaindre ? En destinant les animaux à servir de pâture aux animaux, la Providence a rempli tous les vides de l'existence. Voyez les essaims de mouches dans la saison de la chaleur; elles quittent continuellement l'état d'œufs ou de vers. Dès qu'elles ont l'usage de leurs ailes,

elles s'éloignent et vont à droite, à gauche, chercher leur nourriture. Pendant ce temps-là, elles soutienent la race des araignées, maintiennent la familles des hirondelles, servent à la nouriture d'une foule d'autres oiseaux, et procurent même aux poissons un mets délicieux. Cependant leur nombre paraît à peine diminué, et le froid seul met un terme à l'existence de cette peuplade. Si les mouches ne mouraient que de vieillesse, leur race deviendrait trop nombreuse. Quoique exposées à mille accidens, elles vivent dans des jouissances continuelles, et quand elles cessent d'exister, c'est pour procurer la vie et le bonheur à d'autres créatures, qui, à leur tour servent aux besoins d'une multitude d'êtres animés.

Soph. Ce n'est donc pas bien fait de rompre une toile d'araignée pour rendre à une mouche sa liberté?

Le p. Pas mieux que de détruire la trape d'un pauvre chasseur indien qui compterait sur sa chasse pour son dîner. L'araignée et le chasseur suivent chacun

de leur côté, l'impulsion de la nature. Je vous raconterai à ce sujet une histoire, si vous voulez.

Joph. Je l'entendrai avec grand plaisir, comme tout ce que vous avez la bonté de me dire.

Le p. Un bon bramine, qui n'avait jamais vécu que de riz et de lait, et qui regardait comme le plus grand des crimes de verser le sang d'aucun être vivant, méditait un jour sur les bords du Gange. Il vit un petit oiseau qui se gorgeait avidement de fourmis. Misérable meurtrier! s'écria-t-il, combien de vies tu immoles à ta voracité! au même instant un épervier fond sur l'oiseau, et l'emporte. Le bramine fut d'abord tenté d'applaudir; mais entendant les cris du mangeur de fourmis, il ne put s'empêcher de le plaindre: pauvre petit malheureux! tu es tombé sous les griffes de ton tyran. Il n'avait pas achevé ces mots, qu'un tyran plus redoutable parut sur la scène. Un faucon s'élance sur l'épervier et le précipite à terre avec l'oi-

seau qu'il tenait dans ses serres. Tyran contre tyran, à la bonne heure, disait en lui-même notre bramine. Le faucon était encore occupé à déchirer sa proie, lorsqu'un linx, quittant le roc derrière lequel il était en embuscade, se jette sur lui, l'étrangle, le porte à l'entrée d'un bosquet et lui suce le sang. Le bramine examinait ce nouvel exemple de justice distributive, lorsque tout-à-coup l'air retentit de rugissemens affreux. Un tigre énorme sort du bois et tombe sur le linx avec la rapidité de la foudre. Le bramine s'était approché pour entendre le craquement des os, mais n'avait pas tardé à être saisi de frayeur, et il se sauvait quand il rencontra un soldat armé d'un mousquet. Il s'empressa de le conduire à l'endroit où le tigre dévorait sa proie. Le soldat ajusta son arme, et tua l'animal féroce. Bravo! bravo! s'écria le bramine. J'ai grand'faim, lui dit le soldat, pourriez-vous me procurer une tranche de bœuf? je vois que vous avez des vaches en abondance. Qu'elle horreur, répondit le bramine! tuer les vaches

sacrées de Brama? Eh bien, tuez vous-même le premier tigre qui menacera votre vie, reprit le soldat indigné.

LES CHAUMIÈRES.

M. Everard et Charles *en promenade champêtre.*

M. Ev. Charles, vous me paraissez bien rêveur. A quoi pensez-vous?

Ch. Je réfléchis au bonheur que nous avons de n'être pas à la place du tisserand qui habite la chaumière auprès de aquelle nous venons de passer.

M. Ev. C'est fort bien fait d'être sensible aux avantages que la Providence nous a accordés, et je suis bien aise que vous y pensiez avec reconnaissance; mais dites-moi en quoi vous trouvez sa condition si différente de la vôtre.

Ch. En tout. Je me croirais malheureux d'habiter cette chétive baraque, dont les murs sont de terre-glaise, et qui n'est éclairée que par des fenêtres

de papier huilé. D'ailleurs, n'avez-vous pas vu comme cet homme et ses enfans sont pauvrement habillés? et il y a bien de l'apparence que leur nourriture y répond.

M. Ev. Tout cela, j'en conviens, vous paraîtrait dur, parce que vous avez contracté des habitudes très-différentes; mais s'ils sont contens de leur état, et s'ils jouissent de la santé, je ne vois pas pourquoi nous jugerions notre sort préférable au leur. Cet homme me paraît être en état de fournir une nourriture saine à sa famille, et de la vêtir assez bien pour qu'elle n'ait pas à souffrir du froid. Ne confondez pas les besoins de l'opinion avec ceux de la nature. Ces derniers heureusement sont en petit nombre, et faciles à satisfaire.

Ch. Mais le petit garçon que nous avons vu sur la porte était en guenilles, et avait les pieds nuds.

M. Ev. Oui, mais avez-vous pris garde à son teint de rose, à ses jambes fortes, et à cet air de vigueur et de satisfaction

répandu sur toute sa figure ? Je parie qu'à la lutte il vous embarrasserait, quoiqu'il ait la tête de moins que vous ; et il est très-probable qu'il n'a jamais crié, parce qu'il ne s'est peut-être pas occupé de lui-même une fois en sa vie.

Ch. Vous m'avez souvent répété que l'esprit était la plus noble partie de l'homme ; cependant je suis assuré que ces pauvres créatures n'ayant aucune occasion de perfectionner le leur, doivent être presque aussi ignorans que les brutes.

M. Er. Pourquoi cela ? est-ce qu'on ne peut acquérir des connaissances que dans les livres, et croyez-vous qu'un tisserand ait besoin d'une bibliothèque pour apprendre à ses enfans à discerner ce qui est juste de ce qui ne l'est pas ?

Ch. S'il l'a appris lui-même d'ailleurs...

M. Er. Précisément ; et le pays que nous habitons n'est pas assez dénué d'instruction publique, pour qu'un pauvre homme ne puisse trouver les moyens d'apprendre ce qu'il doit à Dieu et à ses

semblables. Quant aux autres points, la nécessité et la réflexion y suppléent. Mais faisons mieux, entrons dans leur chaumière pour les voir de plus près; car à la manière dont vous parlez d'eux, il semble que vous les regardez à peine comme des créatures humaines.

(*Ils entrent dans la chaumière ; Jacob le tisserand est à son métier, sa femme file, et à côté d'eux sont des enfans de différens âges*).

M. Ev. Bon jour, mon ami ! ne vous dérangez pas, je vous en prie. Nous voulons, si vous ne le trouvez pas mauvais, vous voir un moment travailler.

Jacob. Tant qu'il vous plaira, monsieur ; mais je n'ai pas grand'chose à vous montrer. Le jeune homme n'a peut-être jamais vu faire de la toile ?

Ch. Je ne l'ai jamais vu de près.

Jacob. Eh bien, regardez, monsieur. Les longs fils que voilà, forment ce que nous appellons la chaîne. Ils sont, comme vous voyez, divisés en deux rangs entre

lesquels passe la navette, portant avec elle le fil qui traverse, et qui fait le tissu. (*Il lui explique chaque chose en détail*).

Ch. Comme cela est curieux? Papa, est-ce que tous nos vêtemens se font de cette manière?

M. Ev. Oui; mais chaque espèce d'étoffe exige une mécanique particulière. Maintenant dites-moi combien il vous faudrait de temps pour apprendre auprès de ce brave homme à faire de la toile?

Ch. Je ne sais pas; beaucoup, je crois.

M. Ev. Je suppose que vous sauriez bientôt tourner la roue, et tirer le fil comme cette bonne femme.

Ch. Non pas sans quelque pratique. Mais que font les jeunes garçons?

Jacob. Des chevilles pour les cordonniers?

Ch. Comme ils vont vîte!

Jacob. C'est un bien pauvre travail, mais le plus pauvre travail vaut mieux

que l'oisiveté. La première leçon que je donne à mes enfans, c'est que leurs mains doivent pourvoir à leur subsistance.

M. Ev. Excellente leçon !

Ch. A quoi bon ce faisceau de branchages ?

Jacob. Mon fils aîné a un peu appris à faire des paniers, et j'ai quelques osiers qu'il y emploie à ses momens perdus. C'est lui qui a fait la cage que vous voyez ; et le dossier de la chaise sur laquelle sa grand-mère est assise.

Ch. Papa, voyez comme c'est proprement travaillé.

M. Ev. Oui, assurément. Il y a, vous n'en doutez plus, divers travaux dans cette maison auxquels vous et moi nous serions bien gauches. Mais j'apperçois aussi quelques livres.

Ch. Voici une bible, un testament, un livre de prières, un volume du dictionnaire du jardinier;

M. Ev. Mon ami, il y a donc quelqu'un de votre famille qui sait lire ?

Jacob. Tous mes enfans, hors les deux plus petits, lisent un peu ; mais voilà Meg, qui est la plus savante de toute la famille. Chaque matin elle nous lit un chapitre du testament, et s'en acquitte à merveille, il faut lui rendre cette justice.

M. Ev. Vous entendez, Charles ?

Ch. Et avec plaisir. Voici encore un almanach collé contre le mur, et ma ballade favorite des enfans des bois.

Jacob. Ainsi que la chanson des Cœurs de Chêne, les Maximes Britanniques, et Robin Gray.

M. Ev. Très-bon choix, et je vous en félicite. Vous avez, à ce que je vois, un joli jardin derrière votre maison ?

Jacob. Il n'est pas d'une grande étendue, monsieur, mais il suffit pour notre amusement, et même pour les besoins de notre table.

Ch. Quels superbes violiers jaunes ! nous n'avons rien d'aussi beau dans notre jardin.

Jacob. A vous dire vrai, nous en sommes un peu fiers. J'ai une manière particulière de les cultiver. Aussi le dimanche y a-t-il beaucoup d'amateurs qui viennent les admirer.

Ch. S'il vous plaît, quel est ce buisson à feuilles étroites, blanchâtres, et à fleurs bleues?

Jacob. Vous ne connaissez pas cela? c'est un romarin.

Ch. A quoi est-il bon?

Jacob. Nous en aimons le parfum. D'ailleurs ses feuilles mêlées avec celles du baume, nous donnent un excellent thé, que nous prenons quelquefois dans l'après-midi.

Ch. J'apperçois d'autres plantes que je ne me souviens pas d'avoir vues ailleurs.

Jacob. Quelques-unes sont des plantes potagères, que nous mettons dans notre soupe. D'autres sont des herbes médicinales que nous cultivons pour n'être pas obligés de recourir à l'apothicaire à la plus légère indisposition.

Ch. Et comment êtes-vous parvenu à en connaître les propriétés ?

Jacob. J'en suis redevable en partie à un ancien traité de botanique que j'ai, et en partie à ma bonne mère, et à quelques vieux voisins. Car nous autres pauvres gens, nous sommes obligés de nous entr'aider de notre mieux. Si vous étiez curieux de plantes, je vous menerais dans les champs et vous en montrerais que nous regardons comme très-précieuses par leurs différentes vertus ; mais peut-être ne pourrais-je pas vous en dire le véritable nom.

M. Ev. Votre jardin est très-bien soigné, mon ami, et je vois avec plaisir qu'il n'y a pas un pouce de terrain dont vous n'ayez su tirer parti.

Jacob. Monsieur, les bras ne nous manquent pas, et chacun de nous est bien aise d'y travailler, quand il n'a rien de mieux à faire. J'espère être bientôt en état d'acquérir un morceau de terre assez étendu pour cultiver des pommes de terre, qui nous aideraient à vivre, et nous permettraient de nourrir un porc.

M. Ev. Malgré votre industrie, je crains que vous n'ayez quelque fois de la peine à vivre.

Jacob. Il est bien vrai que nous souffrons quelquefois dans les temps de cherté et dans les hivers trop rudes. Mais grâces à Dieu, l'ouvrage ne me manque pas, et nos enfans commencent à nous aider, de sorte que nous faisons un peu meilleure chère que quelques-uns de nos voisins. Mais si je venais à tomber malade, peut-être aurions-nous alors de la peine à vivre.

M. Ev. Conservez toujours le contentement de l'ame, et vous aurez peu de choses à envier. Je vous souhaite le

bonjour. S'il vous survient quelque maladie ou quelque accident, rappelez-vous, je vous prie, que vous avez un ami dans votre voisin.

Jacob. Je m'en souviendrai, monsieur; et je vous remercie sincèrement de votre bonne volonté.

Ch. Bon jour, monsieur.

Jacob. Je vous le souhaite de même, mon petit ami.

(*Ils quittent la chaumière.*)

M. Ev. Eh bien, Charles, que vous semble de cette visite ?

Ch. J'en suis extrêmement satisfait. Elle m'a convaincu que j'avais sur les chaumières, en général, des idées bien fausses.

M. Ev. J'en suis fort aise. Vous voyez que si nous comparons notre condition avec celle de ce pauvre tisserand, tout l'avantage n'est pas de notre côté. Il exerce un métier qui lui assure la sub-

sistance, quelque révolution qui puisse arriver. Toute sa famille est industrieuse et aime le travail. Ces bonnes gens ne manquent pas d'instruction, et semblent posséder la plus précieuse des connaissances, celle de leurs devoirs. Ils ont quelques notions de l'Agriculture et de la Botanique, et sont capables de sentir les beautés de la nature. Ils jouissent des plaisirs domestiques. Ils ne sont pas étrangers à ceux de la société, puisqu'ils vivent bien avec leurs voisins, et ce qui fait encore plus leur éloge, c'est qu'ils sont contens de leur partage et bien éloignés de s'inquiéter ou de se plaindre de leur sort. Ils méritent d'être comptés parmi les membres les plus respectables de la société, parce qu'ils se conduisent bien dans la condition qui leur est échue, et qui est une des plus utiles au bien général. Des accidens fâcheux peuvent les rendre l'objet de notre pitié, mais non de notre mépris.

Ch. Je suis, je vous assure, bien éloigné d'avoir du mépris pour eux; mais n'y aurait-il pas moyen d'augmenter leur bien-être?

M. Ev. Là chose est possible, en cédant une partie de notre superflu, nous pourrions ajouter au bonheur des personnes qui se trouvent dans la même position qu'eux. Je m'intéresse à ce brave homme, et mon intention est de lui faire présent du morceau de terre qu'il a dessein d'acquérir.

Ch. Nous pourrions aussi lui donner quelques pommes de terre pour y planter.

M. Ev. Fort bien. Vous savez que nous avons une belle truie qui met bas deux fois par an. Qui nous empêche d'élever un petit de la portée procbaine, pour lui en faire cadeau, dès que les pommes de terre seront venues ?

Ch. Il ne lui manquera plus rien qu'une étable ; mais comment fera-t-il pour se la procurer?

M. Ev. Rapportez-vous en à son industrie. Je vous réponds que cet ouvrage ne l'embarrassera guères, pourvu

qu'un de ses voisins veuille lui prêter la main. J'espère qu'après la connaissance que nons avons faite aujourd'hui, vous serez tres-bons amis, le tisserand et vous. Retenez bien qu'un homme qui remplit exactement les devoirs de son état, quel qu'il soit, a droit au respect de ses freres c'est-à-dire des autres hommes.

DE LA TERRE ET DES PIERRES.

L'Instituteur, Henri et George.

Henri. A quoi ce gros tas de pierres peut-il être destiné ?

Georges. A être mis dans un four à chaux.

Hen. Qu'en fera-t-on dans ce four ?

Geo. Chaque pierre exposée à un très-grand feu, se réduira en chaux.

Hen. Qu'est-ce que la chaux, et à quoi sert-elle ?

Geo. Je puis vous en dire un usage. On l'étend sur les champs comme engrais. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vu de petits tas que nous prenions de loin pour des moutons qui nous étonnaient par leur immobilité? Mais je crois qu'il vaut mieux prier monsieur de résoudre votre double question.

L'instituteur. Très-volontiers. Nous nous entretînmes, il y a quelques jours, des divers métaux. Si vous le souhaitez, nous parlerons aujourd'hui des pierres et de la terre, qui sont aussi utiles et plus communes que les métaux.

Geo. Je vous en prie instamment, monsieur.

Hen. Je ne suis pas moins empressé de savoir ce que vous en pensez.

L'inst. La terre sur laquelle nous marchons, du-moins la croûte supérieure qui nous porte, est presque entièrement formée d'une matière dont l'apparence et la dureté varient, et à laquelle on donne le nom de terre en général. L'usage ordinaire

dinaire est de désigner sous ce nom les matières douces et poudreuses, et d'appeller pierres ou roes celles qui sont dures et solides. Mais les chimistes emploient la même dénomination pour les unes et pour les autres. Effectivement la terre est une pierre divisée, et la pierre une terre devenue solide.

Hen. Quoi ! la terre de mon jardin a été de la pierre?

L'inst. La terre noire et meuble, qui forme cette couche où les plantes végètent, est presque entièrement composée d'un terreau produit par le résidu des végétaux putréfiés, et mêlés avec du sable ou de l'argile réduit en molécules très-déliées. Mais cette couche a toujours très-peu d'épaisseur, et l'on trouve constamment au-dessous un lit d'argile, de gravier ou de pierre. Ces pierres et ces terres se divisent en trois classes, et sont d'une si grande utilité pour l'homme, qu'elles méritent bien de fixer son attention. Vous désiriez savoir ce que c'est que la chaux : eh bien com-

mençons par la classe des terres qui nous la donnent, et qui pour cette raison s'appellent calcaires, du mot latin *calx*, chaux. On l'obtient de toutes ces terres en les soumettant à un feu plus ou moins vif. Il y a plusieurs espèces de terres calcaires, le marbre en est une. Vous le connaissez ?

Geo. Oui ; le chambranle de notre cheminée et le foyer sont de marbre.

Hen. Ainsi que les monumens de l'église.

L'inst. C'est vrai. Il y a différentes espèces de marbres. Vous en verrez de blanc, de noir, de jaune, de gris, de veiné de différentes couleurs. Tous sont des pierres dures et pesantes, susceptibles d'un beau poli, et par conséquent très-propres aux ouvrages d'ornement.

Geo. N'en fait-on pas des statues ?

L'inst. Oui, et souvent des colonnes et des portiques, quelquefois même des palais entiers. Le marbre est le luxe de l'architecture

Hen. D'où vient-il?

L'inst. De différens pays. L'Angleterre en fournit un peu, mais d'une espèce inférieure. Celui que nous employons le plus souvent est tiré de l'Italie. Les îles Grecques en ont de superbes. Le marbre de Paros est depuis long-temps renommé pour sa blancheur et sa pureté; les plus anciennes statues que l'on connaisse sont de ce marbre.

Hen. Le feu ne pourrait pas, je crois, changer du marbre noir en chaux blanche?

L'inst. Vous êtes dans l'erreur. Une chaleur violente détruit la plupart des couleurs du marbre et le blanchit. La craie est une autre espèce de terre calcaire qui a beaucoup moins de consistance que le marbre. La pointe d'un canif suffit pour l'entamer, comme vous savez, et les traces qu'elle laisse sur les corps auxquels on l'applique, n'annoncent pas une substance bien compacte. On en trouve de grands lits sur la surface de la terre,

et quelques-unes de nos montagnes en sont entièrement composées.

Geo. La craie et le blanc dont on se sert pour écrire sur l'ardoise, sont-ils la même chose ?

L'inst. Le blanc dont vous parlez se fait avec les parties les plus fines de la chaux, lavées et séchées. Vous savez qu'il est très-tendre, et se taille aussi menu que l'on veut. Il y a encore une grande variété de pierres plus dures que la craie, et moins dures que le marbre, lesquelles se convertissent également en chaux, et qui, à cause de cette propriété, sont nommées pierres calcaires. La chaux qu'elles donnent présente quelques différences dans ses qualités. En général, les pierres les plus dures produisent la chaux la plus ferme. En beaucoup de pays, le sommet des montagnes n'est formé que de pierres calcaires, et il s'en trouve abondamment dans notre île, au grand avantage de ses habitans.

Geo. Les écailles d'huitres ne se calcinent-elles pas aussi ? Il me semble

avoir entendu parler de chaux d'écailles d'huîtres.

L'inst. Il n'y a pas de doute, et c'est là une autre source de terre calcaire. Les coquilles de tous les animaux, soit terrestres, soit aquatiques, comme écrevisses, escargots, huîtres, moules, pétoncles, ainsi que les coquilles d'œufs de toute espèce, ne sont autre chose qu'une terre à chaux. Le corail que des insectes forment sous les eaux de la mer, et qui abonde dans certaines plages, est une terre de la même espèce. On trouve aussi sous terre, au milieu des lits de craie et de pierres à chaux, quantité de coquilles qui ont fait conjecturer que toute terre calcaire tirait son origine des animaux.

Hen. Mais peut-on supposer qu'il ait jamais existé assez d'animaux pour que leurs coquilles aient pu produire des montagnes entières ?

L'inst. C'est là une question à laquelle il m'est impossible de répondre. Quoi-

qu'il en soit, il est incontestable que notre globe n'a pas toujours existé dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. On trouve souvent les terres calcaires les plus pures, mêlées avec d'autres espèces de terres en différentes proportions. C'est ainsi que la marne qui est un si bon engrais, et dont les variétés sont en si grand nombre, est un composé de terre calcaire unie avec du sable et de l'argile, et répond d'autant mieux aux vœux du cultivateur, qu'elle contient une plus grande quantité de cette terre.

Geo. Y a-t-il quelque moyen de découvrir ce mélange ?

L'inst. On en connait un aussi facile que sûr. Toutes les terres calcaires se dissolvent dans les acides et font effervescence avec eux, c'est-à-dire bouillonnent et sifflent lorsqu'on verse dessus un acide quelconque. Vous pouvez en faire l'expérience ici sur un morceau de craie, ou sur une coquille d'huître.

Geo. Je l'essayerai avec du vinaigre

dès que je serai rentré à la maison cependant je me rappelle qu'en mangeant des huîtres, j'ai souvent mis du vinaigre dans la coquille, sans avoir jamais observé ni bouillonnement ni sifflement.

L'inst. Je le crois bien. Le vinaigre n'est pas un acide assez fort pour agir sur une substance aussi dure qu'une coquille ; mais l'eau forte, ou l'acide vitriolique produiraient promptement l'effet dont il s'agit. Ceux qui font une étude particulière des fossiles, ne voyagent jamais sans un flacon de ces acides, pour éprouver les pierres calcaires. Quant au vinaigre, il suffit pour la craie et le blanc.

Lorsqu'une substance se dissout dans les acides et les prive de leur acidité, on dit qu'elle les neutralise. C'est d'après cette propriété que la médecine fait usage de quelques terres calcaires. Vous savez que les alimens s'aigrissent quelquefois dans l'estomac, et occasionnent des symptômes fâcheux, entr'autres un mal qu'on nomme fer-chaud. Dans ce

cas, on fait souvent prendre de la craie ou des écailles pulvérisées qui détruisent l'acide.

Geo. La magnésie est apparemment une susbtance calcaire, car j'en ai souvent vu donner à ma petite sœur, quand elle disait que son estomac était dérangé.

L'inst. Oui mais la magnésie a quelques propriétés qui la distinguent des autres pierres calcaires. Le feu ne la convertit point en chaux, par exemple. C'est une production artificielle tirée d'un des ingrédiens de l'eau de la mer, qu'on appelle sel amer purgatif.

Geo. Quels sont je vous prie les autres usages de ces terres?

L'inst. Les pierres dures, telles que le marbre et quelques-unes des pierres calcaires, servent aux mêmes usages que les autres pierres; mais on les emploie particulièrement sous la forme de chaux, qui est une substance curieuse, que je

vais à présent vous expliquer. Quand elle est fraîchement brûlée, on l'appelle chaux vive. N'en avez-vous jamais vu jeter un bloc dans l'eau ?

Geo. Si, monsieur.

L'inst. N'avez-vous pas été surpris de la voir s'agiter et se diviser avec une espèce de sifflement, acompagné de beaucoup de fumée et de chaleur ?

Geo. J'avoue qu'il me paraissait fort singulier que l'eau froide pût occasionner tant de chaleur. Comment cela se peut-il faire ?

L'ins. Le voici : la forte chaleur à laquelle on expose la pierre calcaire pour la réduire en chaux, dissipe toute l'eau qu'elle contenait (car presque toutes les terres et les autres substances contiennent naturellement de l'eau) et chasse une certaine quantité d'air qui lui était uni. En même-temps une forte dose de feu la pénètre, et s'y conserve lors même qu'elle paraît froide au toucher. C'est pourquoi si l'on jette de l'eau sur la

chaux vive, cette eau est absorbée avec tant d'avidité, que la chaux fait une espèce de bruit et se brise. Alors la majeure partie du feu qui s'y était établi, s'échappe et se rend sensible en brûlant tout ce qu'il touche et en formant des tourbillons avec l'eau. C'est ce qu'on appelle fondre la chaux. L'eau dans laquelle la chaux subit la fusion, en dissout une partie et acquiert une saveur très piquante. On s'en sert en médecine sous le nom d'eau de chaux. Si au lieu de verser de l'eau sur la chaux vive, on la laisse exposée à l'air pendant quelque temps, elle en attire peu à peu l'humidité, et s'émiette par degré, sans beaucoup de chaleur ni d'explosion. La chaux une fois mise en fusion par l'eau ou par l'air, ne revient plus à son premier état, parce qu'elle reste privée d'air; voilà pourquoi elle conserve sa saveur piquante et sa causticité. Cependant à la longue, cet air lui est restitué par l'atmosphère et alors elle redevient terre calcaire. Examinons maintenant les usages de la chaux. D'abord comme brûlante et caustique,

les tanneurs l'emploient pour détacher le poil des peaux et dissoudre les lambeaux de chair ou de graisse qui y étaient restés. Dans différens ateliers on s'en sert comme d'un moyen efficace pour nettoyer et purifier les matières que l'on met en œuvre.

Hen. Cela étant, la chaux qu'on étend sur la terre doit brûler les mauvaises herbes.

L'inst. C'est là, en effet, un des avantages que le cultivateur en attend.

Geo. Mais par la même raison, elle doit brûler les bonnes herbes et le blé lui-même.

L'inst. L'objection est juste; aussi ne sème-t-on le grain qu'après que la chaux s'est adoucie par l'effet de l'eau et de l'air, et bien mêlée avec le sol. On la regarde comme un engrais puissant et chaud, fort bon sur tout pour les terrains froids et humides; mais son principal usage, est d'entrer dans la com-

position du mortier, qui est un ciment moyennant lequel les pierres et les briques adhèrent les unes aux autres et forment les murailles. Le mortier se fait avec de la chaux nouvellement fondue, et bien mêlée avec du sable. On y joint quelquefois des rognures de poils. Lorsqu'il est bien fait, il devient avec le temps aussi dur, et quelquefois même plus dur que la pierre.

Gen. J'ai entendu dire que le mortier des vieux édifices était plus dur et plus solide que celui qu'on emploie aujourd'hui.

L'inst. Cette plus grande dureté est l'affaire du temps. L'art de faire la chaux et de composer le mortier, n'a jamais été mieux connu qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais pour avoir un mortier excellent, il faut que la chaux soit d'une très bonne qualité, et employée très-fraîche. Il y a des espèces de chaux qui donnent au mortier la propriété de se durcir dans l'eau, et qui méritent la pré-

férence pour la construction des ports, des quais, des bonnes d'étangs, etc.

Geo. Le plâtre de Paris n'est-il pas une espèce de chaux? J'ai remarqué qu'il suffisait de le mêler avec de l'eau pour le durcir.

L'inst. Le plâtre de Paris est fait d'une terre qu'on nomme gypseuse, et dont on distingue plusieurs espèces; l'albâtre en est une, quoiqu'il soit assez dur pour être employé comme le marbre. Les terres gypseuses sont calcaires; mais elles contiennent un acide naturel, qui empêche qu'il n'y ait effervescence lorsqu'on les met en contact avec des acides artificiels. Leur propriété distinctive est qu'ayant été calcinées et réduites en poudre, elles reprennent de la consistance et redeviennent bien-tôt un corps solide, si on les mêle simplement avec de l'eau; c'est pourquoi elles sont suceptibles d'être jetées en moule, d'être façonnées, et d'orner sous différentes formes les murs et les plafonds des appartemens. Mais en voilà bien

assez sur les terres calcaires ; passons à la classe des terres argileuses.

Geo. Je crois savoir ce que c'est, le mot latin *argila* signifie terre grasse.

L'inst. Ou glaise. Les terres argileuses sont, en général, une substance douce, et semblable à une graisse molle. Ce qui les caractérise particulièrement, c'est la propriété de devenir gluantes lorsqu'elles sont mêlés avec de l'eau, et de pouvoir être travaillées comme une pâte. Etant petit garçon, ne vous êtes-vous jamais amusé à construire une maison de terre glaise ?

Geo. Oh ! oui, plus d'une fois.

L'inst. Ainsi vous connaissez la manière de la détremper et de la mettre en œuvre ?

Geo. Je sais du moins comment on en fait des petits pots et des tasses ; car c'était un de mes passe-temps.

L'ins. C'est-à-dire que vous avez fait

l'apprentissage du métier de potier, puisque tous les ustensiles de terre sont d'argile pure ou mélangée. Cet art est un des plus anciens et des plus utiles. Les terres argileuses fournissent encore des matériaux pour bâtir, tels que les briques et les tuiles. Pour ces divers usages, il est nécessaire que l'argile soit douce et ductile, afin qu'elle puisse prendre la forme qu'on veut lui donner; après quoi on la durcit au moyen du feu. La poterie et les briques se cuisent dans un fourneau à une forte chaleur, qui leur donne une dureté égale à celle des pierres les plus dures.

Geo. Il me semble avoir ouï dire que dans les pays chauds on n'employait pas d'autre chaleur que celle du soleil, pour cuire la brique.

L'inst. Cela se pratique en effet; mais les briques cuites de cette manière, ne peuvent convenir que dans les pays où il pleut rarement. Des pluies fréquentes les altéreraient bientôt, et ne tarderaient pas à les ramollir. Le feu change la na-

ture de l'argile ; car lorsqu'elle est une fois cuite, elle ne recouvre plus sa molesse et sa ductilité. Vous auriez beau tenir dans l'eau de la brique pulvérisée, vous ne parviendriez jamais à en réunir les molécules et à leur donner le moindre degré de cohésion.

Gec. Il y a sans doute plusieurs espèces d'argiles.

L'inst. Oui, les terres argileuses diffèrent beaucoup entr'elles par la couleur, par la pureté et par d'autres qualités ? Quelques-unes sont parfaitement blanches ; on en fait les pipes. D'autres sont bleues, brunes, jaunes, ou de diverses autres couleurs. Ces variétés viennent du mélange avec d'autres terres, et avec des parties métalliques. Celles qui prennent au feu un rouge foncé, contiennent un peu de fer. On ne trouve jamais l'argile parfaitement pure ; elle est toujours plus ou moins mêlée avec d'autres terres. Les briques communes contiennent beaucoup de sable ; ce qui les rend tendres et peu durables. Les plus beaux vases se font, en général,

avec l'argile la plus blanche et la plus pure ; mais on y ajoute d'autres matières pour la durcir et lui donner plus de force. C'est ainsi que la pâte de la porcelaine est formée avec de l'argile et une poudre vitrifiable, ou susceptible d'être convertie en verre par un feu violent. Notre plus belle poterie, dite de la reine, est un composé de terre de pipes et de cailloux passés au feu et pulvérisés. Notre poterie commune est formée des mêmes matériaux, mais plus grossièrement mélangés. Quelques autres sont un amalgame d'argile crue avec de l'argile cuite et ensuite réduite en poudre.

Hen. L'argile sert-elle à autre chose qu'à faire de la poterie ?

L'inst. Oui, sûrement. Le sol le plus riche est celui qui est mêlé d'argile dans une certaine proportion, et la marne qui est, ainsi que je vous l'ai déjà dit, un très bon engrais, en contient une assez grande quantité. L'argile a la propriété d'absorber l'huile ou la graisse ; aussi se sert-on de quelques espèces comme de savon pour enlever les taches des habits.

Ce qu'on nomme terre à foulon, n'est autre chose qu'un mélange de terres argileuses, et c'est à sa propriété d'emporter l'huile que nous devons la supériorité de nos draps.

Hen. Cela suppose qu'on en trouve en Angleterre.

L'in t. Oui, il y en a des carrières de la meilleure espèce près de Woburn, dans le comté de Betfort. Il existe une certaine pierre argileuse appellée roc de savon, laquelle a la douceur et l'apparence du savon, et mousse dans l'eau. Les ardoises appartiennent encore à la classe des terres argileuses; et vous n'ignorez pas combien elles sont utiles pour couvrir toutes sortes d'édifices.

Hen. Les ardoises à écrire sont-elles de la même espèce que celles qu'on emploie pour les toits.

L'inst. Oui, mais on choisit les plus unies et les plus noires, afin de faire mieux ressortir les traces de la craie.

Geo. Vous nous avez dit un mot des sables et des cailloux; mais vous ne nous

avez pas appris à quelle classe ils appartiennent.

L'inst. A la troisième qu'on nomme siliceuse du mot latin *silex*, pierre à feu. Les terres de cette classe portent aussi le nom de vitrifiables, parce qu'elles fournissent la principale matière des verres ou glaces qu'on nomme en latin *vitrum*.

Geo. N'ai-je pas ouï parler de cailloux de verre ?

L'inst. Cela se peut ; mais on a dû ajouter que ni le silex, ni aucune terre de cette classe n'est susceptible de se vitrifier sans quelque alliage. Je reviendrai là-dessus après vous avoir fait connaître les principales propriétés de ces sortes de terres. Elles sont extrêmement dures et donnent du feu quand on les frotte contre l'acier. Leurs fragmens ont une forme particulière et présentent ordinairement des aspérités anguleuses et aigues. Elles ont aussi un certain degré de transparence qui les fait nommer

crystallines. Elles ne s'étendent point dans l'eau comme l'argile, et ne sont affectées par aucun acide. Le feu ne les convertit pas non plus en chaux comme les pierres calcaires. Quant aux espèces de terres vitrifiables, nous avons déjà parlé de la pierre à fusil. Elle est très-commune en certains pays On la trouve ordinairement en cailloux ou petits blocs ronds. On ne voit pour ainsi dire que cela sur les bords de la mer, et dans quelques endroits, les champs labourés en sont presqu'entièrement couverts.

Hen. N'empêchent-elles pas alors le blé de croître?

L'inst. Cela n'est pas douteux; vous pensez bien que le blé ne prendrait pas racine sur ces pierres; mais il est reconnu que la protection qu'elles procurent aux jeunes plantes, compense au moins le mal qu'elles peuvent faire d'ailleurs. On rencontre aussi très-souvent ces sortes de pierres par lits, dans les bancs de craie. On en fait usage pour la poterie dans le comté de Staford, et on les

tire principalement des carrières de craie près de Grovesand. Vous avez vu des cailloux blancs à demi-transparens, qui, lorsqu'on les brise, ressemblent à du sucre candi. Ils sont communs sur les bords de la mer et dans le lit des rivières.

Hen. C'est ce que nous appellons pierres à feu. Quand on les frotte l'une contre l'autre dans l'obscurité, elles donnent de la lumière et une odeur particulière.

L'ins. Leur véritable nom est *quartz*. On en trouve une grande quantité dans la terre, et souvent leur intérieur renferme des couches d'ocres métalliques. Quelquefois même ils sont tout-à-fait transparens et alors ils prennent le nom de cristaux. Quelques-uns de ceux-ci se montrent sous des formes passablement régulières; c'est pour cette raison que certains sels qui prennent les mêmes formes, sont appellés cristaux de tels ou tels sels.

Geo. Ne donne-t-on pas aussi au beau verre le nom de cristal?

L'inst. Oui, on le lui donne à cause de sa ressemblance avec ce fossile. On dit aussi d'une chose qu'elle est pure comme le cristal. Mais le véritable cristal est une terre de la classe siliceuse. A présent venons au sable qui est proprement le quartz dans l'état de poudre. Si vous regardez des grains de sable avec une loupe, vous les trouverez toujours transparens en tout ou en partie, et dans certains sables d'un beau blanc, les grains sont tous de petits cristaux.

Hen. Mais le plus souvent le sable est brun ou jaunâtre.

L'inst. Cela vient de quelque mélange de terres métalliques. Je crois vous avoir dit dans une autre occasion que, selon l'opinion commune, tout sable contenait une petite portion d'or. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques sables contiennent du fer.

Geo. Qu'est-ce qui peut avoir pulvérisé assez de quarz et de cristal pour produire tout le sable qui existe?

L'inst. C'est ce qu'il est difficile d'expliquer. Cependant les cailloux qui se trouvent sur les bords de la mer, étant continuellement battus par les vagues, doivent se pulvériser à la longue, et il est vraisemblable que la plus grande partie de ce qui est aujourd'hui terre ferme, était mer autrefois ; si cette conjecture est fondée, on ne doit pas être surpris des vastes lits de sable qu'on trouve dans l'intérieur des terres.

Géo. J'ai vu des pierres si tendres qu'on pouvait les briser en les pressant entre les doigts, et les réduire en sable.

L'int. Il y en a, en effet, de cette espèce, qui sont principalement composées de sable agglutiné par quelque ciment naturel. On les nomme pierres de taille, et l'on s'en sert pour les bâtimens, pour les meules et pour tout ce qui demande de la dureté.

Hen. De quelle espèce sont les cailloux communs dont on pave les rues ? Ils

donnent souvent des étincelles, quand ils sont heurtés par les fers des chevaux.

L'inst. Ils sont de la classe siliceuse, ou pure ou mêlée avec d'autres terres. Une des pierres les plus dures, et les plus convenables pour cet usage, porte le nom de granit. Il y a des granits de diverses couleurs ; mais tous sont formés de différentes terres siliceuses incrustées ensemble. Les rues de Londres, sont pavées d'un granit tiré d'Ecosse. Dans quelques autres pierres, ces morceaux de différentes terres sont si gros, et restent si faciles à distinguer dans le ciment qui les réunit, qu'on dirait des pierres dans un poudding, et c'est ce qui leur en a fait donner le nom.

Geo. Il y a une belle espèce de pierre dont vous ne nous avez pas encore dit un mot, ce sont les pierres précieuses.

L'inst. Elles sont toutes aussi de la classe siliceuse, depuis celles qui sont opaques ou demi-transparentes, comme les agates, le jaspe, la coraline, jusqu'à

qu'à celles qui sont parfaitement brillantes, telles que le rubis, l'émeraude, la topaze et le saphir.

Geo. Le diamant est du nombre apparemment ?

L'inst. On l'a toujours regardé comme la plus pure de toutes ; mais des expériences faites dans ces derniers temps prouvent que, quoiqu'il soit le corps le plus dur de la Nature, il peut être réduit en flamme et en fumée par un feu très violent ; de sorte que beaucoup de minéralogistes commencent à lui refuser le nom de pierre, et le classent parmi les substances inflammables. Les pierres précieuses doivent leur couleur à quelques mélanges métalliques ; elles sont assez dures pour tailler le verre, et pour se tailler les unes les autres ; mais à cet égard le diamant vaut encore mieux.

Geo. Les diamans, je crois, sont très-rares.

L'inst. Oui, et c'est ce qui fait la plus

grande partie de son prix ; c'est assurément une très-belle chose ; mais leur beauté n'est pas en proportion de ce qu'ils coûtent. Le prix excessif qu'on y met peut être regardé comme une des folies des gens riches. Quelle comparaison peut-on établir entre une pierre brillante de la grosseur d'une noisette, et une maison magnifique, de beaux jardins, ou une vaste étendue de terrein, couverte de bois superbes, de riches prairies et de champs fertiles ? Quant à l'éclat, un grand lustre de verre artistement travaillé, produit à l'œil un effet plus brillant que tous les diamans d'un monarque.

Geo. Je serais curieux de savoir comment on fabrique le verre.

L'inst. Je vais vous le dire. La base du verre est une pierre siliceuse. Les matériaux les plus communément employés sont le caillou et le sable. Le caillou est d'abord soumis à un feu très-violent qui le réduit en une poudre blanche comme l'émail. Cette poudre

sert quelquefois à faire de très-beau verre blanc ; mais pour l'ordinaire on préfère le sable, que la nature fournit tout pulvérisé. On emploie le sable blanc pour les beaux verres, et le brun ou le jaune pour le verre commun. Comme ces terres ne se fondent pas par elles-mêmes, on est obligé d'y joindre quelques ingrédiens qui en facilitent la fusion. Celui dont on fait le plus souvent usage est un sel alkalin tiré de la cendre des végétaux brûlés. On distingue plusieurs sels de cette espèce, comme la potasse, la cendre perlée, etc. Ce sel est mêlé avec le sable dans une certaine proportion. On place ce mélange dans le creuset qu'on expose à une violente chaleur jusqu'à ce que la fusion soit opérée. Alors on prend de cette pâte rouge ce qu'il en faut pour l'ouvrage projetté, et on lui donne sa forme au moyen du chalumeau, et autres instrumens. Dans quelque temps nous irons voir une verrerie ; c'est une des manufactures les plus curieuses et les plus intéressantes. Si l'on n'en a point vu, il est impossible de se former une idée de la facilité et de

la dextérité avec lesquelles on travaille le verre.

Hen. Je suis impatient d'en voir une.

Geo. Y en a-t-il dans ce pays?

L'inst. Oui, quelques-unes. Le plus beau verre se fait à Londres, mais en petite quantité. Quant aux espèces communes elle se fabriquent en général dans les endroits où le charbon est à meilleur marché, comme à Neucastle et dans les environs; dans le comté de Lanca, à Stourbridge, à Bristol, et dans la partie méridionale du pays de Galles. J'ai oublié de vous dire qu'il entre dans nos plus beaux verres, de la chaux de plomb, qui mêlée avec les autres ingrédiens, leur donne plus de densité et de fermeté. On colore le verre en bleu, en jaune et en rouge, au moyen de quelques chaux métalliques. Pour le verre commun de couleur verdâtre, il se fait avec un alkali dans lequel il reste beaucoup de terre et de cendre des plantes brûlées. Mais pour entendre tous

les procédés de ce genre de manufacture, il faut être plus versé dans la chimie que vous ne l'êtes à présent.

Geo. La fabrication du verre est sans doute une des plus belles inventions de l'esprit humain ?

L'inst. Il peut y en avoir quelques autres d'un plus grand intérêt; mais celle-là a singulièrement contribué aux commodités et aux agrémens de la vie. Il n'y a point de vases plus purs et plus agréables que ceux de verre. Aucune liqueur ne les altère. Leur transparence laisse voir la liqueur qu'ils contiennent, et les rend, pour ainsi dire, préférables à ceux qui seraient faits du métal le plus précieux. C'est pour cette raison que les ustensiles de verre sont préférés dans les laboratoires de chimie, toutes les fois que le degré de chaleur dont on a besoin, n'est pas capable de le fondre.

Hen. Et puis l'avantage des fenêtres vitrées !

L'inst. Vous avez raison. Quoi de plus commode pour un climat tel que le nôtre, où nous réunissons si souvent le desir de voir clair et le besoin de nous garantir du froid et de la pluie? Est-il rien de plus triste que de rester assis dans les ténèbres, ou de n'avoir d'autre lumière que celle qui pénètre par de petites ouvertures recouvertes de papier huilé, et à travers lesquelles on ne peut rien voir de ce qui se passe au dehors. C'est pourtant ainsi qu'on vivait dans les palais les plus magnifiques avant l'invention des fenêtres vitrées, bien postérieure à l'invention des verres et des bouteilles.

Hen. D'ailleurs est-il rien de beau comme les glaces des appartements?

L'inst. Ce sont, il est vrai, des meubles très-élégans; mais fort dispendieux. L'art de couler des glaces en grand, nous est venu de la France; mais la dépense la plus splendide en ce genre est celle des lustres, qu'on suspend aux plafonds des appartemens, et qui sont

taillés de manière à réfléchir avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la lumière des bougies dont ils sont chargés. Quelques boutiques de Londres semblent réaliser par là les palais enchantés de la féerie.

Geo. Nos verres de lunettes d'approche ne sont-ils pas plus utiles que tous ceux-là?

L'inst. J'allais vous en parler. L'admirable invention des différens verres d'optique a non seulement remédié à l'imperfection de nos yeux, et allégé les infirmités de la vieillesse, mais a encore singulièrement étendu le sens de la vue. Le télescope a rapproché de nos yeux les objets les plus éloignés, tandis que d'un autre côté, le microscope nous a fait voir distinctement des objets qui par leur petitesse échapent a l'œil nu. C'est à ces deux instrumens que les modernes doivent leurs plus brillantes découvertes. Ainsi le verre n'a pas moins contribué à avancer les progrès des sciences, qu'à multiplier

les commodités de la vie, et les jouissances de luxe. Je n'ai plus rien à vous dire pour le moment sur les différentes espèces de terres. Nous avons parcouru les principales propriétés qui les ont fait diviser en trois grandes classes. N'oubliez pas cependant que la plupart des pierres et des terres qu'on trouve dans l'univers, ne sont pas parfaitement pures, mais que celles d'une classe contiennent presque toujours un mélange de particules qui appartiennent aux deux autres classes, ou du moins à l'une ou à l'autre. Vous ne pouvez pas ramasser un caillou qui n'ait exercé le savoir et la sagacité du minéralogiste pour en reconnaître les propriétés, et la quantité des matières qui le composent, matières dans la multiplicité desquelles la nature a signalé son inépuisable fécondité.

L'ARISTIPPE DES VOSGES.

Robinet, villageois lorrain, après une pénible station au marché de la ville voisine, s'en retournait un panier à la

main. Quel excellent souper je vais faire, disait-il en sautant d'aise ! Cette pièce de chevreau bien étuvée, avec mes oignons coupés par tranches, roussis dans ma farine, et assaisonnés de mon sel et de mon poivre, cela fera un plat digne de notre évêque ; d'autant que j'ai un bon morceau de pain d'orge à la maison pour compléter le repas. Il me tarde bien d'être arrivé! Un bruit dans la haie attira son attention. Il vit un agile écureuil grimpant lestement sur un arbre, et se glissant dans un creux entre les branches. Ah! quel joli présent à faire à mon jeune maître, que de lui porter un nid de petits écureuils ! essayons si je pourrai les prendre. En achevant ce court monologue, il posa son panier à terre, et se mit à grimper. Il n'était pas parvenu à la moitié de l'arbre, que jetant les yeux sur le panier, il apperçoit un chien que l'odeur de la chair fraîche avait attiré, et qui se mettait en devoir de se l'approprier. Le villageois descend le plus vîte qu'il peut ; mais le chien avait été encore plus leste, et décampait avec la pièce de chevreau. Robinet, au lieu de le pour-

suivre, se contenta de dire : eh bien je souperai en maigre, ce n'est pas une si mauvaise chose. Il continua son chemin jusqu'à une petite guinguette qui bordait la route. Un de ses amis était assis à la porte, vidant une bouteille : il le pria d'accepter un verre de vin. Robinet avait soif, il s'assied et pose son panier à côté de lui. Malheureusement un corbeau apprivoisé dans la maison se glisse par derrière, et se perchant sur le panier, dérobe le petit sac de farine, et l'emporte dans son trou. Robinet ne s'apperçut du vol qu'après s'être remis en route : il retourna sur ses pas pour ravoir son sac, mais personne ne put lui en donner des nouvelles. Eh bien, dit-il, mon souper ne sera pas succulent, mais je ferai bouillir une tranche de pain avec ce qui me reste ; ce sera encore un petit ragoût passable. Il reprit sa route, et arriva près d'un ruisseau qu'il fallait traverser sur une planche étroite. Une jeune femme se trouva là pour passer en même temps. Robinet lui offrit galamment la main ; mais quand elle fut au milieu de ce méchant petit pont, soit crainte véritable,

soit plaisanterie, elle s'écria qu'elle tombait. Robinet, pour la soutenir de l'autre main, laissa aller son panier dans le ruisseau. La femme étant en sûreté sur l'autre bord, il se jette à l'eau pour rattraper son panier; mais le sel était fondu, et le poivre dispersé. Il ne restait que les oignons. Eh bien, dit le villageois, je souperai avec des oignons grillés et du pain d'orge. Hier je n'eus que du pain, et demain matin, peu importera ce que j'aurai mangé la veille. Là-dessus il se remit en marche, et recommença à chanter comme auparavant.

LE GLOBE.

Lucile et son Père.

Le père. Vous n'avez pas oublié, Lucile, ce que je vous dis, il y a quelques jours, sur le mouvement de la terre autour du Soleil?

Lucile. Non, papa, je me souviens aussi que vous me promîtes de me parler une autre fois des planètes.

Le p. Quand nous en serons-là, je me servirai d'une machine ingénieuse, inventée par un philosophe, laquelle vous donnera en moins d'une heure, des idées plus claires et plus précises, que celles que je pourrais vous donner en parlant pendant une semaine. Aujourd'hui mon intention est de vous faire connaître plus particulièrement le globe que nous habitons et qui nous intéresse bien plus que les planètes. Jetez les yeux sur cette petite boule, couverte d'une carte du monde, ou mappe-monde. Cette carte est traversée par des lignes en différentes directions; mais celle qu'il vous importe le plus d'observer pour le moment, est celle qui traverse le milieu, et qu'on appelle l'équateur ou la ligne équinoxiale, ainsi que les deux points placés au-dessus et au-dessous de la boule, qu'on appelle les pôles. Le plus élevé est le pôle septentrional, et plus bas, le pôle méridional.

Luc. Je les vois.

Le p. Le Soleil, qui éclaire tour-à-tour

toutes les parties de ce globe, lance directement ses rayons sur l'équateur, mais obliquement vers les pôles. Voilà d'où vient la grande chaleur qu'on ressent dans la région qui occupe le milieu de la terre, et la diminution graduelle qu'on éprouve également des deux côtés en s'avançant vers les pôles. C'est ainsi, pour user d'une comparaison triviale, qu'une grosse pièce de bœuf rotissant devant le feu, la partie du milieu court risque d'être brûlée, tandis que les deux extrémités ne sont pas assez cuites.

Luc. Je comprends cela.

Le p. C'est à cette simple circonstance que tiennent quelques-unes des grandes différences qu'on observe sur la surface de la terre, parmi les hommes, les animaux et les végétaux; car la chaleur est le plus grand principe de la vie et de la végétation; et dans les endroits où elle règne avec le plus de force, pourvu qu'elle soit accompagnée d'une certaine humidité, la nature est la plus

féconde en animaux et en végétaux. Les pays situés près de l'équateur, et qui forment autour du globe, entre les tropiques, cette zone torride, sont en général les plus riches et les plus fertiles de la terre. Leurs productions l'emportent de beaucoup sur celles de nos climats. Les arbres et les autres plantes s'élèvent à une hauteur considérables, se couvrent d'une verdeur perpétuelle, sont chargés de fleurs vivement colorées, lesquelles exhalent les parfums les plus suaves, et sont remplacées par des fruits bien plus nourrissans et bien plus savoureux que les nôtres. D'innombrables familles d'insectes se multiplient au point de dérober une partie de la lumière, et quantité de ces insectes étonnent par leur volume, par leurs formes ou par l'éclat de leurs couleurs. La terre y est couverte de reptiles dont les uns ne sont point mal-faisans, tandis que les autres exhalent les poisons les plus pernicieux.

Luc. Ah! voilà qui gâte un peu le tableau.

Le p. Les oiseaux parés du plus brillant

plumage qu'il soit possible d'imaginer, procurent un plaisir sans mélange. Une forêt du tropique remplie de perroquets, de paons, et animée par les gambades des singes et de quelques autres quadrupèdes agiles, présente un spectacle très-amusant. Les plus grands quadrupèdes, les éléphans, les giraffes, les rhinoceros, l'hippopotame, sont aussi originaires de ces régions, ainsi que le lion terrible, le tigre cruel; et tous les animaux carnassiers y sont plus forts et plus féroces que par tout ailleurs.

Luc. C'est bien pis que les insectes et les reptiles.

Le p. La mer est aussi peuplée d'habitans de toutes sortes de grandeurs et de formes. On y trouve non-seulement des poissons, mais encore des tortues et toutes les familles de coquillages. Les côtes sont couvertes de coquilles d'une beauté inconnue sur nos bords; car l'influence de la chaleur du Soleil paraît s'étendre jusqu'au fond des eaux.

Luc. Quel plaisir j'aurais à parcourir les bords de ces mers!

Le p. Mais les phénomènes des élémens ont aussi là une intensité plus effrayante. Le ciel est embrasé de rayons dont l'ardeur est insupportable, ou verse la pluie par torrens. Les vents déchaînés forment des ouragans furieux, qui, en un moment désolent la face d'une contrée. Les tremblemens de terre ouvrent des abymes où sont englouties des cités entières. Les tempêtes élèvent sur l'Océan des montagnes de vagues, et les poussent comme un déluge sur les bords.

Luc. Cela pourrait bien déranger ma récolte de coquilles. Ces pays-là peuvent être beaux sous plusieurs rapports; mais je ne les aime pas.

Le p. Eh bien, rien ne vous empêche de les quitter pour les régions plus tempérées. Vous pouvez remarquer en jetant les yeux sur la mappe-monde, que les régions tempérées s'étendent principalement vers le nord des tropiques; car du côté du midi, l'espace correspondant est presque entièrement occupé par la mer. Quoique les géo-

graphes aient tiré une ligne de démarcation entre la zone torride et les zones tempérées, la Nature ne l'a pas établie. Le long d'un espace considérable en deçà de cette ligne, la diminution de la chaleur est si graduelle qu'elle ne produit que bien peu de différence dans l'aspect de la Nature. En général, les zones tempérées, forment la portion la plus agréable de la surface de la terre. Les productions en sont belles, utiles et variées. Le blé, le vin et l'huile tiennent le premier rang parmi les productions végétales. Le cheval, le bœuf et la brebis y trouvent de gras pâturages. Les vicissitudes des saisons y sont assez règlées. Quoique quelques parties de ces zones soient sujettes à des excès de chaleur, et d'autres à des excès de froid, elles ont en général une température douce, si on la compare à celle que l'on éprouve sur le reste du globe.

Luc. Ce sont les pays qui me plaisent le plus.

Le p. Celui que vous habitez en fait

partie. Quoique notre île soit assez rapprochée du nord, pour être rangée parmi les pays froids plutôt que parmi les pays chauds, cependant nous sommes encore bien loin de ces espaces du globe qui environnent les pôles, et qu'on appelle zones glaciales. Les influences du Soleil sont nulles pour ces dernières. Des glaces, des neiges éternelles y couvrent le sol. Sur les frontières de ces régions, les arbres et les plantes diminuent en nombre et en grandeur. Si l'on pénètre plus avant, on ne tarde pas à ne plus trouver d'autre végétaux que des mousses, des lichens, et de chétives herbes en très-petite quantité. Les animaux terrestres y sont réduits à trois ou quatre espèces, savoir : celle des rennes, des ours blancs, des renards. Cependant la mer, dans les endroits que la glace a épargnés, est peuplée d'habitans. D'énormes baleines nagent et se jouent entre les îles de glaces flottantes. De nombreux troupeaux de veaux-marins poursuivent des multitudes de petis poissons, et se retirent dans les cavernes des rochers qui bordent la côte.

Luc. Ces créatures n'ont apparemment pas besoin pour vivre, de la chaleur du Soleil.

Lep. La nature a donné à ces animaux plus d'aptitude à résister au froid. Dailleurs l'eau dans ces climats est toujours plus chaude que la terre, et même à une certaine profondeur, elle est également chaude dans toutes les parties du Globe.

Luc. Comme je ne peux pas vivre au fond de l'eau, je desire n'avoir rien de commun avec ces tristes pays. Y a-t-il quelques hommes assez malheureux pour être condamnés à les habiter?

Le p. Il est donné à l'homme de vivre dans tous les climats, même dans ceux où la plupart des animaux périraient. Rien n'étant plus important pour nous dans la connaissance de la terre, que ce qui intéresse nos semblables, tâchons de nous former une idée générale des différentes races d'hommes qui habitent les zones dont nous avons parlé.

Luc. Des noirs comme des blancs?

Le p. Pourquoi non? Si un chien noir est un chien comme un chien blanc, pourquoi un homme noir ne serait-il pas un homme aussi bien qu'un homme blanc? Je ne vois pas que la couleur ait le moindre rapport avec l'ame. Mais retournons à l'équateur. Les anciens croyaient que le milieu de la terre, ou la zône située entre les tropiques, était inhabitable à cause de l'extrême chaleur qui devait y régner. On sait aujourd'hui, à n'en pouvoir douter, que cette partie du globe est aussi peuplée d'hommes que d'autres animaux; et cela est d'autant plus facile à croire que la vie s'y soutient à moins de frais que partout ailleurs. Les habits et le feu y sont à peine nécessaires. Un auvent de bambou, couvert de feuilles de palmier, sert de maison, et les productions spontanées de la nature suffisent presque pour la nourriture des habitans. L'arbre à pain, le cocotier, les bananes, le palmier, offrent libéralement leurs fruits à qui veut les cueillir; et celui qui prend seulement la peine de semer un peu de maïs n'a plus aucune inquiétude pour sa subsistance. Aussi les habitans de

quelques-unes de ces contrées vivent-ils à peu près dans ce qu'on appelle l'état de nature, sans soins et sans travail, usant des dons de la Providence comme les animaux qui les entourent. L'Indien nud, étendu tranquillement à l'ombre de quelque arbre bien touffu, végète dans une parfaite indolence, à moins que quelque fantaisie passagère, telle que la chasse, la danse ou le jeu, ne l'arrache au repos qui fait le fond de son bonheur.

Luc. Cette vie-là doit être charmante.

Lep. C'est du moins l'idée que le poëte Thompson a voulu nous en donner par la manière dont il a décrit la beauté de ces régions favorisées, et les plaisirs de la vie qu'on y mène. Vous rappellez-vous ce passage ?

Luc. Très-bien ; le voici :

« Sur les belles rives du Gange, sur
» ces bords caressés par le zéphir, je me
» livre aux douceurs du repos, au charme
» de la contemplation. Les cèdres éten-
» dent sur ma tête leurs rameaux on-

» doyans, leurs feuillages toujours verts,
» et les palmiers élèvent leurs têtes gra-
» cieuses. Etendu sur la pelouse de ces
» vergers favorisés du Soleil, je bois len-
» tement le lait du coco, ou le vin rafraî-
» chissant du palmier. »

Le p. Tableau vraiment délicieux !

Mais savez-vous à quel prix ils achètent cette vie indolente ? Tous les ouvrages un peu pénibles sont faits par les femmes, qui sont traitées d'autant plus tyranniquement, que la nation dont elles font partie, se rapproche plus de l'état de nature.

Luc. Fi, l'horreur ! Je me félicite bien de n'être pas obligée de vivre dans des pays si délicieux pour les hommes seulement.

Le p. Ajoutez que l'esprit n'ayant d'autre aiguillon que celui de la nécessité, et ne s'exerçant presque jamais, se consume dans l'inaction, et perd cette pénétration et cette énergie qui élèvent et honorent l'espèce humaine.

Luc. La même chose n'arrive-t-elle pas à toutes les personnes paresseuses ?

Le p. Sans doute ; au reste, l'excès de la chaleur, en relâchant le corps, paraît relâcher l'esprit, et le rendre incapable des exercices qui pourraient l'étendre et le perfectionner. Je ne connais pas un seul exemple d'un habitant des tropiques, qui se soit fait remarquer par ses progrès dans les sciences. Dans ce pays, on est en général gai, léger, inattentif, sujet à des passions violentes ; mais communément doux, ami de la société et des plaisirs ; ingénieux dans les choses de peu d'importance, et incapable d'efforts soutenus. Les habitans de cette zone forment une grande portion de la race humaine, et cette portion n'est probablement pas la moins heureuse. Voyez quelle immense étendue de pays se trouve comprise dans cette division. Elle embrasse la plus grande partie de l'Afrique et de l'Amérique méridionale, toutes les grandes îles de l'Asie et deux de ses vastes péninsules. De toutes ces contrées, la partie

asiatique est la plus populeuse et la plus civilisée. Quelques-unes des nations qui l'habitent sont aussi loin de l'état de nature que nous-mêmes, et leur indolence a cédé à la nécessité. Ceux de ces peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, sont ordinairement vêtus d'étoffes de coton, production naturelle de ces climats; leur nourriture est entièrement végétale, et indépendamment des végétaux dont nous avons déjà parlé, ils font une prodigieuse consommation de riz.

Luc. Tous les habitans n'y sont-ils pas noirs?

Le p. Oui, à peu près.

Luc. C'est apparemment un effet de la chaleur du Soleil?

Le p. Il faut bien que cela soit; car du noir de jais au basané, et du basané au blanc, nous trouvons toutes les nuances en allant de l'Equateur aux pôles. La laine frisée qui tient lieu de

de chevelure aux nègres et leurs traits applatis, ont fait croire qu'ils formaient originairement une race distincte de toutes les autres. Les Indiens noirs de l'orient, quoique sous un climat aussi chaud, ont les cheveux longs et flottans, et leurs traits ne diffèrent pas de ceux de leurs voisins les mieux partagés du côté de la figure. Presque toutes ces nations sont gouvernées despotiquement. Leur religion est un mélange du paganisme et du Mahometisme.

Luc. Ne trouvez-vous pas que vous en ayez dit assez sur ces peuples ?

Le p. Eh bien, jetez de nouveau les yeux sur le globe, et faisons rapidement le tour des pays de la zone tempérée. C'est dans cette partie que se trouvent les contrées de la terre les plus riches, les plus peuplées, les plus célèbres par les arts, par les armes, savoir la plus grande partie de l'Asie, une petite portion de l'Afrique, toute l'Europe, et le nord de l'Amérique.

Luc. Je suppose qu'il existe de grandes

différences entre ces pays, soit pour le climat, soit pour la manière de vivre.

Le p. Assurément. Les parties méridionales ont beaucoup d'analogie avec les régions du tropique. La chaleur y est encore excessive, et y rend pénible le moindre exercice. Aussi les habitans de ces contrées sont-ils en général doux, efféminés, voluptueux. Regardons-les cependant de plus près, voyons le puissant empire de la Chine, pays si peuplé, que malgré sa fertilité et son étendue, les habitans ont besoin de l'industrie la plus active et la plus soutenue pour se procurer leur subsistance. Très-près, sur une même ligne, vous appercevez l'empire du Mogol, le royaume de Perse, et la Turquie asiatique. Toutes ces contrées, situées sous un climat chaud, abondent en productions précieuses, et sont habitées par des nations nombreuses et civilisées. Ici s'étend une grande péninsule de l'Arabie, dont le sol presque partout aride et pierreux est semé çà et là de landes recouvertes d'un sable brûlant, que le patient chameau peut

seul traverser. Des hordes d'hommes sauvages et féroces rôdent dans ce vaste désert, subsistant du produit de leurs troupeaux et de la vente des effets qu'ils dérobent aux voyageurs. Une région assez semblable à celle-là, quoique sous un ciel plus froid, c'est la Tartarie, qui s'étend comme une ceinture de l'est à l'ouest, en traversant le milieu de l'Asie. Les immenses plaines de ce pays sont habitées par des tribus indépendantes, qui transportent leurs habitations mobiles tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, suivant qu'elles y trouvent des pâturages pour leur bétail et pour leurs chevaux. Ces tribus, depuis nombre de siècles, vivent dans la même simplicité, également éloignées des arts et des vices des nations civilisées.

Luc. Ce doit être une vie assez agréable que de passer d'un lieu dans un autre et de changer de demeure suivant les saisons.

Le p. Les Tartares en ont eux-mêmes cette opinion ; car ce qu'ils souhaitent de

plus fâcheux à leurs ennemis, c'est d'être condamnés à vivre dans une maison, et à travailler comme des Russes. A présent voyez l'Europe, elle occupe une bien petite place sur la surface du globe; cependant depuis plusieurs siècles, elle est au premier rang pour la civilisation, les lumières, l'industrie, en un mot pour tout ce qui élève un homme au-dessus des autres. Elle doit cette prééminence à la température du climat, qui permet à nos facultés de déployer toute leur énergie, et vivifie assez la nature pour échauffer nos cœurs et exalter notre imagination par le spectacle de ses beautés. L'homme, en Europe, ne peut subsister qu'en travaillant. La nature ne lui prodigue pas gratuitement ses fruits comme dans quelques autres parties du globe; elle les lui offre sous la condition d'un travail assidu. Les besoins de l'européen sont très-multipliés. Le soin de se vêtir, de se loger et de pourvoir à sa nourriture exige beaucoup d'efforts et d'industrie; mais il a des forces et des facultés proportionnées à ses besoins. Nulle part les jouissances ne sont aussi

nombreuses, aussi variées qu'en Europe. Tout ce que la terre n'y produit pas d'elle-même, l'européen sait se le procurer par son industrie, ou le faire venir des parties du globe les plus éloignées. Quand nous prenons du thé, nous adoucissons l'infusion d'une plante chinoise avec le suc d'une plante américaine. Dans l'étoffe de votre habit, quoiqu'assez commune, il entre des productions des pays méridionaux et des régions glaciales. Il n'y a aucune contrée, aucun climat qui soit inaccessible pour nous, et partout nous obtenons la supériorité sur les indigènes, moins éclairés ou moins industrieux que nous.

Luc. Mon choix est décidé; je donne la préférence à l'Europe, sans être bien assurée cependant que l'Europe vaille mieux que l'Amérique.

Le p. La partie du nord de l'Amérique où les européens ont formé des établissemens, est une autre Europe pour la civilisation et les mœurs. Mais les

habitans originaires de ces contrées étaient des barbares pleins de courage, et quelques-unes de leurs peuplades ont dédaigné nos usages, et conservé le même caractère. Avant de quitter la zone tempérée où se trouve l'élite du genre humain, je dois vous faire remarquer de très-grandes différences dans le gouvernement, les mœurs, et les institutions civiles et religieuses de ses habitans. La religion chrétienne compte au nombre de ses disciples tous les peuples civilisés de l'Europe et de l'Amérique. Le mahométisme est la religion dominante chez presque toutes les nations asiatiques, et celles qui habitent le nord de l'Afrique. Mais les Tartares, les Chinois, les peuples du Japon et des pays circonvoisins professent le paganisme diversement modifié. Les peuples orientaux sont, en général, soumis à des chefs despotiques; mais presque tous les états de l'occident jouissent d'une liberté plus ou moins étendue. Quant aux habitans peu nombreux de la zone glaciale, ils ont juste ce qu'il faut pour soutenir une vie à

peu près meilleure que celle des brutes. Leur principal emploi est la pêche ou la chasse, qui leur procure les moyens de subsister. Dans quelques contrées, le soin des troupeaux de rennes apporte quelques variétés dans leurs occupations, dans leurs ressources et dans leurs mœurs. Ils passent leurs longs hivers dans des creux souterreins, et partagent leur temps entre le sommeil et un repos presque stupide.

Luc. Si j'avais le choix, je préférerais un pays chaud à un pays froid.

Le p. Peut-être les pays chauds sont-ils les plus agréables ; mais il est peu d'avantages qui ne soient balancés par quelques inconvéniens. La vraie sagesse consiste à se contenter de son lot, et à savoir en tirer le meilleur parti possible. Voici l'importante leçon que vous devez retirer de cet examen du globe : c'est qu'il n'est aucune partie du monde où l'on ne trouve quelque peuplade humaine. Malgré tant de variétés dans le caractère et la condition des hommes,

tous appartiennent à la même famille, et vivent dans l'état où le créateur les a placés. Nous sommes un peu trop enclins à nous appesantir sur les différentes races d'hommes, et à mépriser celles qui sont privées des avantages auxquels nous attachons une haute importance. Mais qui sommes-nous, et sur quel fondement pouvons-nous croire que nous seuls avons raison, et que tous les autres ont tort? Où est la preuve que des millions d'êtres distribués sur les autres parties du globe, aient été privés de ce qui est essentiel au bonheur, et qu'une petite portion du genre humain, ait été seule favorisée de la nature? Il est bien plus raisonnable de reconnaître que les hommes ayant une organisation, commune, il y a entre eux bien plus de ressemblance que de différences; que tous peuvent parvenir à la vertu et au bonheur et que si la route qu'ils suivent est différente, le but est cependant le même.

LA RÉPUBLIQUE DES GROLLES.

« A la voix rauque du Grolle affamé,

qui croasse à côté de son nid, et se balance sur la cime des arbres les plus élevés. » Tels sont les vers que répétait Mr. Stangrove, en se promenant avec son fils dans une avenue d'arbres de haute futaie, et lui montrait une grollerie.

Francis. Mon papa, c'est donc là une grollerie?

M. St. Précisément; entendez-vous le tapage que font ces oiseaux?

Fr. Oui, je les vois sautillant de branches en branches. Dites-moi, papa, je vous prie, si ces oiseaux ne sont pas de la même espèce que les corneilles?

M. St. Ils en sont une variété; mais ils ne sont point carnassiers et ne se nourrissent pas de cadavres comme la corneille et le corbeau; ils vivent d'herbes, de blé et d'autres grains; ils donnent cependant la chasse aux escarbots, aux vers et autres insectes. Voyez la quantité de ces oiseaux abattus sur ce champ labouré; il en est couvert et presque noir.

Fr. Qu'y font-ils ?

M. St. Ils y cherchent la chenille de vigne et des vers ordinaires; aussi les hommes qui sont dans le même champ, n'inquiètent-ils point ces oiseaux, parce qu'ils savent combien ils sont utiles pour la destruction des chenilles, qui, si on leur laissait le temps de se multiplier et de croître, finiraient par ravager les terres, les jardins, etc.

Fr. Mais les grolles ne nuisent-ils point au blé ?

M. St. Ils en arracheraient une partie lorsqu'il est encore en herbe, si on les laissait faire; mais on leur donne la chasse, et tout considéré, ils doivent passer pour amis du laboureur, qui, en effet, trouve mieux son compte à les conserver qu'à les détruire.

Fr. Ces oiseaux vivent-ils en société ?

M. St. Ils sont naturellement portés à se réunir entr'eux, et à former une

sorte de république, soit sur les mêmes arbres, ou soit sur des arbres contigus, et préfèrent pour cela les bois, les bocages écartés ; cependant ils n'ont aucune répugnance pour le voisinage de l'homme, et fixent sans crainte leur séjour habituel dans une plantation, quelque rapprochée qu'elle soit du domicile du propriétaire, formant ainsi ce qu'on appelle vulgairement une grollerie. Ils établissent même leur demeure au sein des villes, et je me souviens d'avoir vu, à Londres, une grollerie dans un cimetière situé au milieu des quartiers les plus peuplés de la ville.

Fr. J'imagine qu'une grollerie doit être, elle-même une espèce de ville.

M. St. Vous avez raison, c'est, au moins, une espèce de bourgarde aërienne, peuplée de nombreux habitans. Rien de plus divertissant que de les voir tous en mouvement, voltigeant ça et là et remplissant leurs diverses fonctions avec une activité singulière ; le printemps est la saison où ils manifestent le plus

d'agilité; cette saison est pour eux le commencement de l'année; elle semble les ranimer, comme le reste de la nature: aussi dès qu'elle paraît, les voit-on occupés avec empressement à construire leurs nids.

Fr. Travaillent-ils tous en commun, ou seulement chacun pour soi?

M. St. Chaque couple construit son propre nid, et au lieu d'entr'aider ses voisins, s'empare furtivement de leurs matériaux, s'il le peut, et quand le mâle et la femelle sortent tous deux à la fois pour aller chercher des baguettes, souvent à leur retour ils trouvent leur travail totalement détruit et leurs matériaux enlevés; en sorte que l'un des deux reste ordinairement au logis pour faire la garde; cependant, j'ai lu quelque part un fait qui annonce que ce peuple ailé n'est pas dépourvu de toute idée de justice, et qu'il punit le larcin. Il existait dans une grolleric, un couple paresseux qui jamais n'allait faire sa provision de baguettes et qui se bornait à épier l'instant où ses voisins sortiraient afin de

s'emparer de leur nid et de s'y établir, cela leur avait réussi plusieurs fois : à la fin les plaintes de ceux qu'ils avaient dépouillés, excitèrent une indignation générale : tous les autres membres de la communauté se réunirent et fondirent à la fois sur le couple voleur, qui vit son domicile détruit de fond en comble, et fut contraint d'aller ailleurs exercer sa lâche industrie.

Fr. Oh ! tant mieux, j'aurais voulu voir la mine de ces deux fripons, démasqués et chassés honteusement. Mais pourquoi les grolles vivent-ils ainsi réunis puisqu'ils ne s'entr'aident point ?

M. St. Ils trouvent apparemment du plaisir à vivre avec leurs semblables, ainsi qu'il arrive à l'homme et à plusieurs autres animaux ; D'ailleurs quoiqu'on ne les voie point se secourir dans la construction de leurs nids, ils se rendent des services mutuels, par exemple, si un oiseau de proie fait mine de vouloir s'abattre sur leur terrain, afin d'enlever quelques-uns des petits de la com-

munauté, tous s'unissent pour le repousser. Lorsqu'ils vont chercher de quoi vivre, quelques-uns restent en sentinelle sur les arbres environnans, et donnent à tous l'allarme, s'il survient quelques dangers. Souvent ils vont très-loin chercher leur subsistance; mais chaque soir la troupe entière rentre dans l'habitation, poussant de grands cris en volant, comme pour avertir les traîneurs.

Les grolles les plus âgés dirigent la marche. Il est aisé de les distinguer à la couleur de leur bec, qui devient blanc par la suite, parce que le frottement qu'il éprouve en fouillant dans la terre finit par user les plumes dont il était garni.

Fr. Les grolles fixent-ils invariablement leur demeure sur les arbres qui les ont vu naître?

M. St. Oui, ils y paraissent très-attachés et quand ont vient à les abattre, ils en sont très-affligés; il se laissent abattre avec eux et ne les abandonnent

qu'à la dernière extrêmité, et lorsqu'ils ne peuvent plus faire autrement.

Fr. Les pauvres malheureux ! J'imagine qu'ils éprouvent les mêmes angoisses que nous éprouverions nous-mêmes, si notre ville était consumée par la flamme, ou bouleversée par un tremblement de terre.

M. St. N'en doutez-point. La société chez les animaux a beaucoup d'analogie avec celle qui unit les hommes, et celle des grolles peut être comparée à celle des hommes vivant dans l'état sauvage, comme les Indiens du nord de l'Amérique : il existe entr'eux une sorte de ligue mutuelle et générale pour se secourir et se défendre ; mais chaque individu, en particulier, vit indépendant et sans la moindre obligation de travailler pour l'utilité de la peuplade.

D'autres animaux vivent entr'eux d'une manière assez semblable à celle dont l'homme vit dans la société civilisée ; c'est ce qui se pratique chez les castors : ils exécutent par leurs efforts réunis

de grands travaux pour l'utilité commune, tels que des digues aux bords des fleuves, et des remparts pour leurs habitations : comme ces travaux exigent beaucoup d'art et de travail, la plupart d'entr'eux sont probablement obligés d'agir sous la direction de chefs qui les font travailler de gré ou de force. On raconte à ce sujet plusieurs traits curieux: ceux qui ont observé de près cet animal industrieux dans les lieux isolés où il exerce plus librement toute son indutsrie, rapportent de celle-ci des choses étonnantes.

Fr. Mais, sont-elles bien vraies?

M. St. Je ne pourrais l'assurer; cependant la connaissance que nous avons de l'industrie des abeilles, peut nous inspirer de la confiance pour les faits extraordinaires que l'on cite de la sagacité des castors. L'intelligence des abeilles surpasse celle des castors et même à quelques égards celle de la plupart des hommes; non-seulement elles vivent ensemble, et exécutent de grands ouvrages en commun, mais encore elles s'occu-

pent de provisions qui appartiennent à la société entière, et auxquelles on ne touche que dans certaines saisons et selon certaines règles ; en un mot, une ruche est l'image d'un état dans lequel aucun membre n'agirait jamais pour son propre compte, mais travaillerait constamment pour le corps entier.

Fr. Cependant il y a parmi elles des bourdons qui ne travaillent pour personne.

M. St. Oui, mais à l'approche de l'hiver on les chasse de la ruche, et on les laisse périr de froid et de faim. Aujourd'hui je n'ai pas le temps de vous en dire davantage sur les abeilles. Un jour vous les verrez travailler sous une ruche de verre. En attendant, retenez un principe qui s'applique à toutes les sociétés des animaux et qui devroit servir de base à celles qui existent parmi les hommes.

Fr. Quel est-il ?

M. St. C'est qu'ils se réunissent pour

l'avantage commun, et non pour celui de quelques individus.

L'ÉMULATION ET L'ENVIE.

Dans une des plus célèbres écoles d'Italie, un jeune homme nommé Guidotto composa un tableau qui réunit tous les suffrages. Les maîtres ne se lassaient pas de l'admirer, et déclarèrent tous que si le jeune artiste continuait comme il avait commencé, il serait un jour cité parmi les grands modèles. Mais cette composition fut regardée d'une maniere bien différente par deux de ses camarades. Brunello, plus âgé que lui, et jouissant déjà de quelque réputation, ne vit pas sans un secret dépit la supériorité de Guidotto. Il lui sembla que c'était à ses dépens qu'on exaltait le mérite de son rival. Ce sentiment se changea bientôt en haine, et son desir le plus ardent fut de le voir déchu du degré de gloire auquel il s'était élevé. N'osant attaquer ouvertement une production qui avait obtenu l'approbation des connaisseurs, il insinua que l'auteur avait été aidé par ses maîtres. Il affectait de parler de ce tableau comme

d'un ouvrage dû à une réunion de circonstances heureuses qui ne se retrouveraient plus, et prédisait que, selon toutes les apparences, Guidotto n'en produirait plus de pareil.

Loranzo, jeune élève de la même école, pensait bien différemment. Il sentit vivement tout le prix d'un si bel ouvrage, et devint un des plus sincères admirateurs de Guidotto. Encouragé par les louanges qu'il entendait répéter de toute part, il éprouva un ardent desir d'en mériter un jour d'aussi flatteuses. Il le prit pour modèle, et mit toute son ambition à pouvoir l'égaler avec le temps; car il ne croyait pas qu'il fût possible de le surpasser. Il ne parlait jamais de lui qu'avec enthousiasme, et il n'ajoutait pas la moindre foi aux imputations de Brunello. Mais un stérile éloge ne suffisait pas à son émulation, il redoubla de courage et d'application. Il était toujours le premier et le dernier dans la salle de l'académie, et hors de là il donnait à l'étude le temps que les autres jeunes gens consacraient au repos ou à l'amusement.

Pendant long temps il fut mécontent de ses essais, mais sans se rebuter. Hélas, s'écriait-il, que cela est loin de Guidotto. A la fin cependant il eut la douce satisfaction de sentir ses progrès, et ayant reçu de grands applaudissemens au sujet d'une de ses productions, il se dit à lui-même : pourquoi ne parviendrais-je pas à égaler Guidotto? Celui-ci continuait de l'emporter sur tous ses compétiteurs. Brunello essaya encore de lui disputer la palme, mais bientôt il abandonna une lutte si inégale, et se consola par les sarcasmes de l'envie et par les exagérations d'une censure passionnée. Loranzo, de son côté, travaillait en silence; il était trop modeste pour entrer en concurrence avec Guidotto.

Cependant il était d'usage que chaque élève exposât un certain jour de l'année son meilleur ouvrage dans une salle publique, où le mérite des diverses productions était solemnellement discuté par des examinateurs, qui donnaient une couronne à l'artiste qui avait fourni le meilleur. Guidotto avait préparé pour cette exposition un tableau qui surpassait tout

ce qu'il avait fait jusque-là. Il le termina la veille du concours, et il ne restait plus qu'à en relever la couleur par un vernis transparent. Brunello y jeta secrètement quelques gouttes d'une préparation caustique, propre à détruire entièrement la fraîcheur et le brillant de sa peinture. Guidotto étendit cette dernière couche le soir aux bougies, et avant l'aurore suspendit avec transport son tableau à la place qui lui était destinée. Pour Loranzo, ce n'était pas sans un vif battement de cœur qu'il avait placé le sien. Il l'avait fini avec le plus grand soin, et tout modeste qu'il était, il avait ouvert son cœur à l'espérance que son tableau ne serait pas jugé très-inférieur aux premières productions de Guidotto. L'heure fatale sonne, les amateurs s'assemblent, le salon s'ouvre, on lève le rideau, et les tableaux sont éclairés du jour le plus favorable. La foule se pressa vers celui de Guidotto; mais lorsqu'au lieu du chef-d'œuvre qu'on attendait, on ne vit qu'une croûte froide, terne et remplie de taches, on s'écria d'une voix unanime : il est impossible de recon-

naître dans cette chétive production le talent de Guidotto. Assurément elle n'est pas de lui. Le jeune infortuné s'approche, et témoin de l'horrible changement qu'avait subi son ouvrage favori, il se désespère et s'écrie : je suis trahi! je suis perdu! Le vil Brunello jouissait du chagrin de son rival, Loranzo le partageait sincèrement. C'est une noirceur ! c'est un crime, dit-il avec chaleur, Messieurs, ce n'est point là l'œuvre de Guidotto. Je l'ai vue après qu'il y eut mis la dernière main, et c'était un des plus beaux tableaux qu'on pût voir. Jetez les yeux sur l'esquisse et jugez de ce qu'il pouvait être avant d'être ainsi gâté

Tous les spectateurs furent charmés de la chaleur généreuse de Loranzo et compatirent à la disgrâce de celui qui en était l'objet ; mais ils leur fut impossible d'adjuger le prix à un tableau pareil.

Ils examinèrent tous les autres avec la plus grande attention. Celui de Loranzo, artiste jusqu'alors inconnu pour eux, obtint la préférence à une très-grande majorité de suffrages, et le prix lui fut décerné. Loranzo l'ayant reçu, s'a-

vança vers Guidotto et le lui présenta. Acceptez, lui dit-il, ce que votre mérite vous eut infailliblement acquis, si l'envie ne vous eut trahi avec autant de bassesse que de méchanceté. Je me croirai encore très-honoré de marcher votre second. Si jamais je parviens à vous atteindre ce sera par un noble concours, et non par une trame odieuse. Cette conduite de Loranzo excita les applaudissemens de tous les juges, et après une nouvelle délibération, il fut arrêté que pour cette fois, on distribuerait deux prix égaux, puisque si Guidotto avait mérité le prix de la peinture, on ne pouvait refuser à Loranzo celui de la vertu.

DES PLANTES A FLEURS CRUCIFÈRES.

L'instituteur, Georges et Henri.

George. Que ces champs couverts de fleurs jaunes paraissent riches! quelles sont les plantes qui produisent ces fleurs?

L'instituteur. Allez voir si vous les reconnaîtrez, et rapportez avec vous une tige fleurie.

Geo. (*de retour*) Je connais ces plantes; ce sont des turneps.

L'inst. On les a laissées pour semence; c'est pourquoi vous les voyez toutes en fleurs; ordinairement on n'attend pas si tard pour les arracher.

Hen. Je ne me serais pas douté que les turneps eussent une fleur d'une odeur si agréable.

Geo. Je crois avoir senti d'autres fleurs qui exhalaient le même parfum; à quelle classe de plantes appartiennent-elles?

L'inst. A une classe très-nombreuse, qui mérite bien de nous occuper un moment. Asseyons-nous et examinons-les. Remarquez que les quatre pétales étendus et applatis sont opposés l'un à l'autre en forme de croix; c'est de-là que leur est venu le nom de crucifères ou cruciformes. Comme la plupart des fleurs de cette espèce ont leurs semences dans des gousses, on les appelle aussi

plantes

plantes siliqueuses du latin *siliqua* qui signifie une gousse.

Geo. Mais les fleurs papilionnacées ont aussi des gousses.

L'inst. Cela est vrai; aussi cette dernière dénomination doit-elle être rejetée. Maintenant détachez les pétales l'un après l'autre vous verrez qu'ils sont attachés par de longs onglets dans le calice de la fleur. Faites attention au nombre des filamens.

Hen. Il y en a six.

Geo. Ils ne sont pas tous de la même longueur. En voilà deux qui sont plus courts que les autres.

L'inst. C'est pour cette raison que Linnée a fait de toute cette famille une classe particulière qu'il a appellée tétradynamie, mot emprunté du grec, lequel signifie le pouvoir de quatre, comme si les quatre étamines les plus longues étaient plus parfaites et plus ef-

ficaces que les deux plus courtes; ce qui n'est pourtant pas très-certain. Cette différence de longueur entre quatre des étamines et les deux autres, se retrouve dans la plupart des plantes de cette classe, mais non dans toutes, quoiqu'elles aient d'autres ressemblances assez marquées pour que les naturalistes soient fondés à les ranger en une seule et même famille. Aussi n'y a-t-il pas deux manières de voir à cet égard. Ces fleurs, comme je vous l'ai fait remarquer, ont quatre pétales disposés en croix. Les calices consistent aussi en quatre feuilles oblongues et concaves. Il y a un seul pistil fixé sur l'embrion de la semence, ce pistil en se développant devient une longue silique, ou une gousse courte et ronde qu'on appelle silicule. La gousse a deux valves ou deux ouvertures externes, avec une séparation entre les deux. Les semences sont petites et rondes, attachées alternativement aux bords de la suture qui joint les deux valves. Avez-vous saisi ces circonstances?

Georges et Henri. C'est ce que nous tâchons de faire.

L'inst. Vous les distinguerez mieux dans une plus grande plante de cette famille. Poursuivons : presque toutes ces plantes ont un goût piquant et exhalent une odeur désagréable, sur-tout quand elles sont sèches. Un champ de turneps a une odeur qui n'est ni bonne ni mauvaise ; mais celle du chou est singulièrement désagréable.

Henri. Je sais qu'il n'y a rien de plus fétide que des feuilles de choux pourris.

Geo. L'eau dans laquelle on les a fait bouillir suffit pour infecter toute une maison.

L'inst. Cependant les fleurs de presque toutes les plantes de cette famille sont odoriférantes ; quelques-unes même ont un parfum très-agréable. Il me suffira de vous citer les violiers et les giroflées.

Hen. Quoi ils sont de cette famille ?

L'inst. Oui aussi bien que la roquette.

Hen. Ainsi on aurait tort de la mépriser.

L'inst. Assurément. Ce mépris serait d'autant plus injuste, qu'il n'y a pas une seule de ces plantes qui soit vénéneuse, et que plusieurs fournissent une bonne nourriture à l'homme et aux animaux. Etes-vous curieux d'en connaître les principales ?

Geo. Nous ne demandons pas mieux.

L'inst. Quelques-unes ont un goût piquant qui les fait admettre dans les salades. On cultive entr'autres le cresson, la moutarde. Vous savez qu'on fait un grand usage de la semence de la moutarde, et qu'en la pulvérisant et en la mélant avec de l'eau et du sel, on forme une espèce de pâte qui sert à assaisonner un grand nombre de mets. La semence des navets ressemble beaucoup à celle de la moutarde, et l'une et l'autre, ainsi que celle du colza qui est de la même famille, donnent sous le pressoir une huile grasse qui n'a point de mauvais goût. L'herbe aux cuillers (cochlearia) est aussi du même genre;

elle a une saveur piquante et croit sur le bord de la mer. Elle figure avantageusement parmi les plantes antiscorbutiques. Les raiforts que l'on sert avec le bœuf rôti, sont encore de cette famille, de même que le raifort sauvage, dont la saveur est âcre et brûlante. Il y a une variété de cette dernière espèce qui ressemble beaucoup aux turneps par la racine, et qui en a à peu près les propriétés. Enfin le turneps lui-même qui procure au bétail une nourriture douce et substantielle, ne laisse pas d'avoir un goût très-piquant et une odeur assez désagréable.

Geo. C'est à cause de cela probablement que les turneps donnent un goût désagréable au lait et au beurre.

L'inst. Précisément.

Geo. Pourquoi donc en faire la nourriture des vaches à lait?

L'inst. C'est que dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, on sacrifie la

qualité à la quantité. Le meilleur parti que les fermiers puissent tirer de leurs turneps, c'est d'en engraisser les bestiaux. La récolte de cette plante leur permet de tenir quelques animaux de plus qu'ils ne feraient s'ils n'avaient que de l'herbe et du foin pour les nourrir. Il est en outre reconnu que la culture des turneps prépare mieux la terre pour la semence du blé, que le repos des jachères ; et l'on peut regarder le turneps convenablement employé, comme une des plus précieuses améliorations de l'agriculture moderne.

Geo. J'ai ouï vanter sous ce rapport l'agriculture de Norfolk.

L'inst. Il n'y a rien là d'étonnant. Le pays abonde en terres sablonneuses et légères, très-propres à la culture des turneps ; mais aujourd'hui on les cultive dans toutes les parties de l'Angleterre. Disons maintenant un mot des choux, aliment connu de temps immémorial. L'espèce originale est une plante des bords de la mer ; mais la culture a

produit un grand nombre de variétés, telles que choux blancs, choux rouges, choux brocolis, choux-fleurs.

Geo. Mais les fleurs de ces derniers ne ressemblent pas beaucoup à celles des choux cabus et des turneps.

L'inst. Les têtes qu'on nomme improprement fleurs, ne sont autre chose qu'un amas de boutons imparfaits, qui, lorsqu'on les laisse monter en graine, jettent quelques épis de fleurs jaunes, semblables à celle des choux communs. Les têtes de brocoli sont de la même espèce. Quant aux têtes de choux rouges et blancs, elles sont formées par un grand nombre de feuilles serrées l'une contre l'autre en rond; ce qui fait que le cœur ne peut s'étendre, et reste blanc ou d'une couleur pâle, parce qu'il est privé d'air et de lumière. Cette partie est celle dont on fait le plus de cas. Dans certains pays on coupe les choux par tranches minces, et on leur fait subir une espèce de fermentation acide, après quoi on les sale et on les conserve

pour l'hiver sous le nom de choucroûte.

Geo. Ne nourrit-on pas quelquefois le bétail avec des choux ?

L'inst. Oui, et pour cela on en plante de vastes champs. Ils prospèrent mieux dans les terres compactes et argileuses, et deviennent quelquefois d'une grosseur prodigieuse. On les fait manger aux vaches à lait et aux bestiaux qu'on veut engraisser.

Geo. Ne donnent-ils pas un mauvais goût ou lait ?

L'inst. Oui, à moins qu'on n'ait l'attention d'ôter toutes les feuilles qui commencent à se gâter. Tels sont les principaux usages des plantes de cette famille. Vous voyez qu'ils sont nombreux et importans. Ces plantes nourrissent le mouton et le bœuf et nous servent d'assaisonnemens. Il y en a pourtant quelques-unes qui ne sont que de mauvaises herbes. Vous voyez comme ce blé est rempli de de fleurs jaunes.

Geo. Oui, elles sont aussi épaisses que si l'on avait pris la peine de les semer.

L'inst. Elles sont aussi de la famille des crucifères. On les appelle en général moutarde sauvage. Elles ne sont pas toutes de la même espèce quoi qu'elles se ressemblent beaucoup. Elles portent une si grande quantité de semence que si on les laissait parvenir à leur maturité, il serait presque impossible d'en purger un champ. Une autre herbe extrêmement commune dans les jardins et sur le bord des chemins, est la bourse à pasteur. C'est un très-bon échantillon des plantes de cette famille qui portent des bourses. La silicule a exactement la figure d'un cœur. Les tabourets sont souvent si multipliés dans les prairies humides, qu'elles en paraissent toutes blanches. L'un de ces tabourets se nomme fleur de coucou, parcequ'il fleurit vers le temps où l'on commence à entendre le cri de cet oiseau.

Geo. Je me souviens de quelques vers

sur le printemps dans lesquels est il fait mention du tabouret « ... Alors la marguérite bigarrée, la violette bleue et les boutons dorés du coucou émaillent les délicieuses prairies. »

L'inst. Ces vers sont de Shakespear. Il donne, comme vous voyez, le nom de coucou à quelque autre fleur jaune qui paraît dans la même saison. Il y en a une encore plus printanière, qui abonde le long des murs et des haies ; c'est une très-petite fleur blanche qu'on nomme drave, et qui appartient à la même famille.

Hen. Est-il aisé de distinguer entr'elles toutes les plantes de cette famille.

L'inst. Pas toujours. La ressemblance générale des fleurs est si grande, qu'il n'y a que des nuances très-peu marquées. Ce qui caractérise les espèces se tire principalement de la forme de la silique et de son mode d'accroissement. Nous en examinerons quelques-unes dans les descriptions qu'en donnent les traités

de botanique. Il y en a une très-remarquable par sa silique, et que vous aurez probablement observée dans le jardin; c'est une silique elliptique large et plate, qui après avoir donné sa semence reste sur la tige, et ressemble à une vessie très-mince. La plante s'appelle lunaire.

Hen. Je la connais très-bien. On la met dans des pots à fleurs pour l'hiver.

L'inst. Justement; mais en voilà assez sur la tétradynamie. On ne peut méconnaître cette classe. Il suffit de remarquer les six étamines, dont quatre sont plus longues que les deux autres, un seul pistil se change en une longue silique ou en une silicule qui contient la semence; une fleur à quatre pétales opposés, entourée d'un calice à quatre feuilles. Vous pouvez sans rien craindre faire une salade des jeunes pousses de ces plantes. Tout ce qui peut vous en arriver, c'est d'avoir la langue un peu brûlée.

LE VÉRITABLE HÉROÏSME.

Vous connaissez, mon cher Edmond, la vie d'Achille, celle d'Alexandre, celle de Charles XII roi de Suède, et vous avez, j'en suis sûr, admiré le courage qui parut les mettre au-dessus de tous les mouvemens de la crainte, et les rendit capables des actions les plus extraordinaires. Le vulgaire les appelle des héros ; mais avant de leur accorder ce beau titre, examinons les motifs qui les animèrent et les soutinrent dans leurs grandes et périlleuses entreprises. Le premier fut un homme féroce, dominé par la colère et par la vengeance, qui le rendirent sourd à la voix du devoir, et fermèrent son cœur aux sentimens de l'humanité. Le second, passionné pour la gloire, s'abandonna au délire de l'orgueil le plus absurde, fut esclave de la volupté, se livra à tous les excès, et pour satisfaire son ambition, ne compta pour rien le sang de plusieurs millions d'hommes. Le troisième était insensible, obstiné, tyrannique, et aima mieux ruiner son pays et sacrifier ses plus fidèles sujets, que de

s'exposer à l'humiliation d'abandonner un seul de ses projets extravagans. Vous voyez que leur intérêt personnel fut l'unique mobile de leurs actions ; or l'homme qui agit pour son propre intérêt ne saurait être un héros. Je vous citerai deux exemples d'un héroïsme naturel et véritable ; dans l'un vous verrez le héros agir, dans l'autre vous le verrez patient et résigné ; vous y trouverez plus à profiter que dans tout ce qu'on raconte d'Achille et d'Alexandre.

Vous avez peut-être entendu parler de M. Howard, le réformateur des prisons, auquel on a érigé un monument dans l'église de S. Paul. Toute sa vie fut héroïque ; car il ne cessa de braver toutes sortes de périls, dans la seule vue de soulager les misères d'une portion nombreuse de l'espèce humaine. Il se voua d'abord à l'examen des prisons. A peine s'en trouvait-il une seule en Angleterre qui fût exempte de cette maladie funeste et contagieuse qu'on nomme fièvre des prisons. Quelque imminent que fût le danger, il se fit un devoir de visiter les malades, et souvent il entrait dans des

cachots où les geoliers eux-mêmes refusaient de l'accompagner. Il fit plusieurs voyages en Europe et en Asie pour acquérir une connaissance exacte et complette de l'état des hôpitaux et des prisons, afin de découvrir et de faire connaître les meilleurs moyens de guérir ou d'adoucir les fléaux qui affligent ces demeures du malheur, du vice et du crime.

Il pénétra même dans les contrées ravagées par la peste, cherchant la méthode la plus sûre pour détruire ce terrible ennemi de l'espèce humaine. Il aima mieux s'exposer à l'infection et subir comme suspect tous les désagrémens des quarantaines les plus rigoureuses, que de manquer une occasion de s'instruir afin de pouvoir être utile. Il mourut enfin d'une fièvre qu'il avait contractée au service des malades sur les confins de la Crimée. Il emporta au tombeau l'estime et l'admiration de toute l'Europe, pour avoir singulièrement contribué à éclairer sa patrie et beaucoup d'autres pays sur quelques points intéressans pour l'humanité. Tel était le bon Howard, plus héroïque dans ses travaux, tous relatifs à la conserva-

tion des hommes, que nos prétendus grands hommes, dont les entreprises n'ont tendu qu'à la destruction d'une partie de leurs semblables.

Mon second modèle d'héroïsme est pris dans une condition moins relevée. Un journalier, maçon à Londres, habile ouvrier, mais fort ivrogne et très-paresseux, dépensait au cabaret presque tout ce qu'il pouvait gagner, et laissait sa femme et ses enfans pourvoir à leurs besoins comme ils l'entendaient. Ce cas n'est malheureusement que trop commun; et de toutes les tyrannies exercées dans le monde, celle des mauvais maris et des mauvais pères n'est pas la moins fréquente ni la moins cruelle. La famille aurait péri de faim sans le fils aîné, qui dès son enfance avait appris à aider son père dans ses travaux, et s'était montré si industrieux et si assidu à l'ouvrage, qu'à l'âge de quatorze à quinze ans il gagnait déjà le même salaire qu'un homme fait. Chaque petite monnaie qu'il pouvait sauver des mains de son père, il l'apportait à sa mère. Lorsque son père revenait ivre au logis, jurant, s'emportant, et

toujours prêt à frapper, le bon jeune homme se tenait auprès de lui pour l'adoucir, et le mettait tranquillement au lit. Un jour Tom (c'était le nom du jeune homme) en montant au haut d'une échelle avec une charge de mortier sur la tête, manqua son point d'appui, et tomba sur un tas de briques et de décombres. On courut à lui; on le trouva couvert de son sang, ayant une cuisse fracassée et entièrement ployée sous son corps. On le leva, on lui jeta de l'eau sur le visage pour le tirer du profond évanouissement qui avait suivi sa chute. Dès qu'il fut en état de parler, regardant autour de lui, il s'écria d'une voix lamentable : ah! que va devenir ma pauvre mère. On le porta chez ses parens. Lorsqu'on lui remit la cuisse je fus témoin de l'opération. Sa mère, presque en délire, et penchée sur le lit, fixait sur lui des yeux égarés. Ne vous désespérez pas, lui dit-il, je serai mieux avec le temps. Pendant toute l'opération il ne laissa pas échapper une seule plainte, un seul gémissement. Tom était un pauvre garçon, tout déguenillé; il ne savait ni lire ni

écrire : mais il sera toujours sur la liste de mes héros.

L'HEUREUSE DISGRACE.

Philandre avait un emploi considérable à la cour. Cet emploi exigeait du faste et de la dépense. Il fréquentait les gens du bon ton et recevait grand monde chez-lui. Sa famille, composée de plusieurs filles, s'élevait dans le luxe et l'aisance que sa place semblait autoriser. Sa femme donnait des bals, des thés, elle voulait être de toutes les fêtes. Au bout de quelques années, un changement dans le ministère priva tout-à-coup Philandre de sa place, renversa toutes ses espérances, ses projets d'avancement. Sa place avait été lucrative ; mais il avait toujours dépensé au-delà de ce qu'elle lui rapportait, ensorte qu'au lieu de conserver quelques débris de sa fortune, il se trouva chargé de dettes. Au bruit du dérangement de ses affaires, ses créanciers devinrent si pressans, qu'il fut obligé de vendre un héritage paternel qu'il avait dans une province éloignée, et ne put se réserver qu'une petite ferme ; mais il

lui restait du courage, il ne balança pas sur le parti qu'il avait à prendre dans cette circonstance. Au lieu de perdre du temps à combiner des projets chimériques, et à faire de vains efforts pour intéresser en sa faveur les amis qu'il avait dans la capitale, il vendit tous ses meubles précieux, et conduisit de suite sa famille dans la petite campagne qui lui appartenait. Là il commença à mener la vie industrieuse et frugale que commandait l'exiguité de son domaine. Il se passa plusieurs mois avant que sa femme et ses filles pussent s'accommoder d'un genre de vie aussi nouveau pour elles, et aussi dépourvu de tout ce qu'elles étaient accoutumées à regarder comme essentiel au bonheur. Cependant, grâces à leur affection pour Philandre, à leur bon sens naturel, et sur-tout à la nécessité, elles se firent peu à peu à leur position, et s'occupèrent sérieusement des devoirs qu'elle leur imposait. Seulement on voyait percer quelques regrets; et si elles n'exprimaient pas tout ce qu'elles pensaient, elles en trahissaient du moins une partie par leurs soupirs à demi étouffés.

Philandre ne parut s'en appercevoir, et se garda bien d'aigrir leur sensibilité par des reproches ou des avis déplacés. Mais la première année de leur vie champêtre étant révolue, il les réunit sous un grand arbre qui s'élevait au devant de leur petit jardin, et leur tint ce discours : compagnes chéries, qui avez toujours partagé mon sort, si l'année qui vient de s'écouler a produit sur vous le même effet que sur moi, je puis vous féliciter de notre situation. Aujourd'hui je suis en état de me demander à moi-même quelle perte j'ai faite, et je sens que cette question me laisse plutôt de la satisfaction que du chagrin. Contemplez cet astre étincelant, et dites-moi si lorsqu'il s'élève graduellement sur l'horison, versant la lumière et la joie sur l'immensité de la Création, il n'offre pas un spectacle plus magnifique et plus riant que celui d'un superbe appartement éclairé par des bougies. Le vent frais qui vient de la montagne, et qui nous apporte les exhalaisons balsamiques des fleurs, n'est-il pas préférable à l'air qu'on respire dans un salon, et qui est chargé d'es-

sences et de parfums factices? Ces ragoûts préparés avec tant de recherche et de raffinement par les cuisiniers de la ville, étaient-ils aussi appétissans que le lait frais, le pain bis et les mets simples qui composent notre chère ordinaire? Après les soupers de minuit, et les veilles prolongées jusqu'à l'aurore, notre sommeil était il aussi doux et aussi profond qu'il l'est maintenant? L'exercice auquel nous nous livrons pendant la journée, fait que nos paupières se ferment au moment où la nuit commence à couvrir de son ombre toute la nature. Pouvons-nous regretter que nos vêtemens actuels soient faits uniquement pour nous couvrir, si nous songeons aux peines et aux soins qu'il en coûte pour suivre les modes, et aux mortifications que l'on essuie quand on se voit effacé par des gens plus riches ou plus somptueux? Les désagrémens et les soucis que donnent des domestiques insolens ou infidèles, ne balancent-ils pas les peines que nous prenons en nous servant nous-mêmes? Le défaut de société est un inconvénient plus réel de notre situation; mais quels regrets doit inspirer

cette foule de désœuvrés, qui dans leurs visites, nous regardaient comme les maîtres de cérémonies d'un lieu d'amusement, et chez qui nous portions à notre tour le même fonds d'indifférence? Nous avions du loisir, il est vrai, et nous aurions pu en profiter pour cultiver, pour éclairer notre esprit; mais en faisions-nous cet usage? Notre temps aujourd'hui n'est-il pas employé d'une manière plus satisfaisante, ou du moins plus utile? et pourquoi ne pas ajouter que les vertus morales que nous devons pratiquer, sont pour l'esprit la meilleure des cultures? Qu'avons-nous donc perdu? Notre santé s'est affermie, nous habitons un pays charmant, nous avons l'honnête nécessaire, nous nous aimons, nous nous aidons mutuellement, que faut-il de plus pour être heureux? En renonçant à un certain rang, à un certain genre de vie, n'en avons-nous pas acquis un autre tout aussi respectable? Nous avons abandonné toute perspective d'avancement; mais si notre condition est bonne, pourquoi nous affliger de ce que probablement elle durera? Dans un an, nous serons encore

plus en harmonie avec notre situation : ainsi regardez l'avenir d'un œil serein, l'orage est passé. Nous avons fait naufrage ; mais il en a résulté que nous avons échangé un navire incommode contre un bateau plus léger, et nous voilà de nouveau en route. Une partie de notre cargaison est submergée ; mais rien d'essentiel ne nous manque. A ces mots Philandre embrasse tendrement sa femme et ses filles. Une larme roulait dans leurs yeux ; mais la consolation brillait dans leurs regards.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

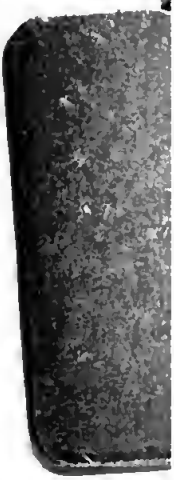
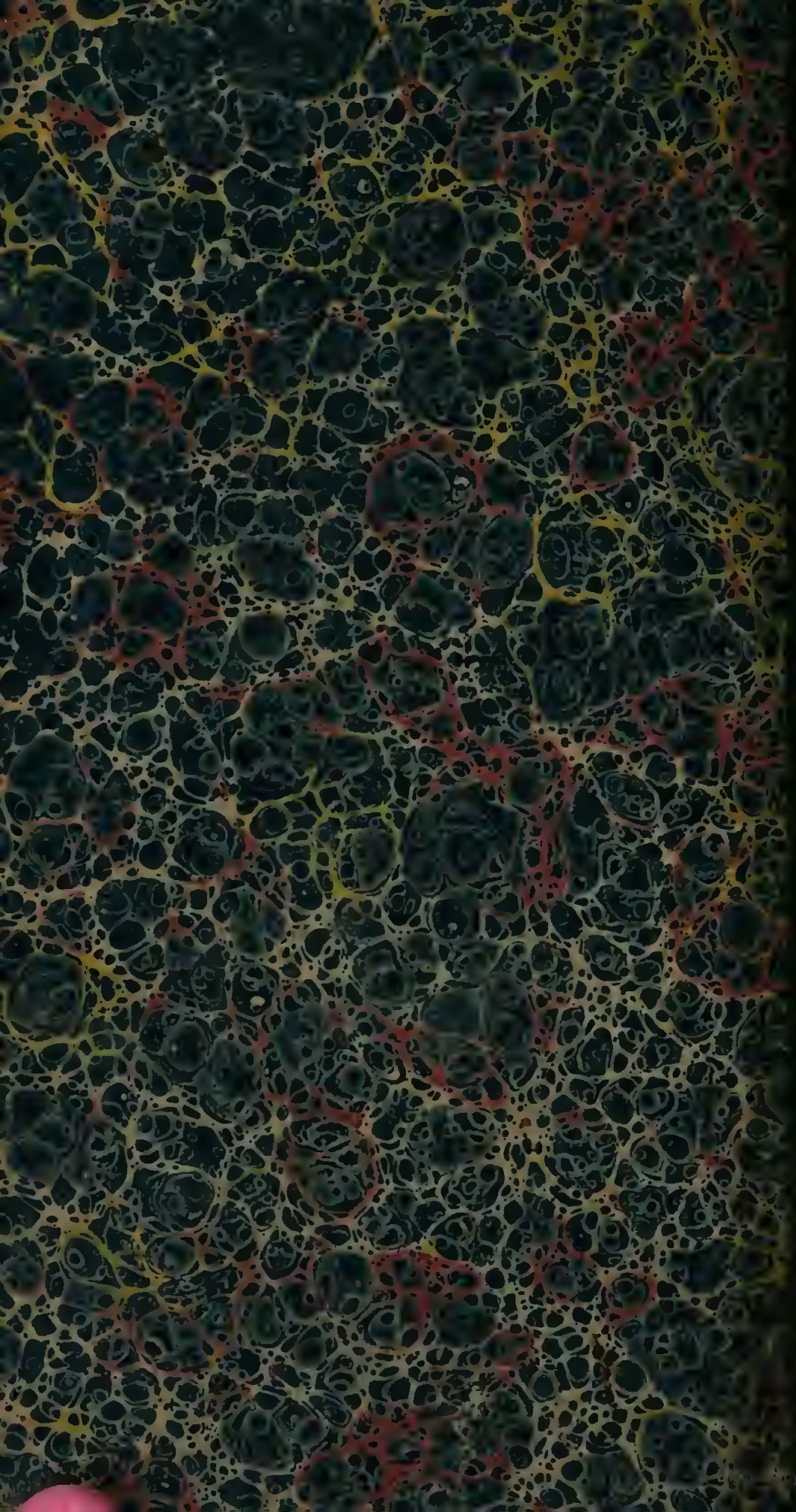
Contenues dans le second volume.

Ce qui constitue le grand homme, 5
Le Planteur et le Nègre, 14
Ce que coûte une victoire, 20
Comment une pomme tombe, 30
La Colonie, 38
La Bonne Compagnie, 48
Manière de distinguer les objets, 54
Le Tribunal de l'École, 72
Des Métaux, 90
Le petit Philosophe, 111
Des Plantes ombellifères, 118
Ordre et désordre, 128
Pourquoi la terre se meut autour du soleil, 136
Ce qui caractérise l'homme sage, 144
Le Vaisseau, 153
Modèle de vengeance *ou* l'Ennemi genéreux, 171
L'Oncle bienfaisant, 177

TABLE DES MATIÈRES.

Sur les Métaux, *suite*,	193
Destination des animaux,	216
Les Chaumières,	226
De la terre et des pierres,	239
L'Aristippe des Vosges,	272
Le Globe,	275
La République des Grolles,	296
L'Émulation et l'Envie,	306
Des Plantes à fleurs cruciféres,	311
Le véritable Héroïsme,	324
L'heureuse disgrâce,	329

FIN DE LA TABLE.

L80230

De l'Imprimerie de la Veuve DELAGUETTE, rue de la Vieille-Draperie, n. 7.